

## **POUR UNE COMMUNAUTÉ ÉDUCATIVE SOLIDAIRE DES FRAGILITÉS DES JEUNES, DES ADULTES, DU MONDE**

### **Cap sur l'exploration éducative & Diaconia 2013**

**Claude BERRUER**

*Adjoint au Secrétaire général  
de l'Enseignement catholique*

L'appel de l'Eglise à valoriser et à célébrer la diaconie concerne bien évidemment l'Enseignement catholique, d'abord parce que chaque établissement catholique doit tout faire pour vivre son appartenance à l'Eglise locale et à l'Eglise de France, mais aussi et surtout parce que l'Enseignement catholique est une œuvre de l'Eglise, un service que l'Eglise veut rendre à chacun des enfants et des jeunes qui lui sont confiés, et par là, s'engager pour le service de toute la société. L'Enseignement catholique est diaconie.

Le service d'éducation est bien service d'un enfant ou d'un jeune, marqué encore de la fragilité qu'est l'inachèvement... François Varillon n'écrit-il pas dans *Joie de croire, joie de vivre* : « [...] l'homme n'est pas, l'homme est à faire. Nous sommes des ébauches d'homme. Dieu ne crée pas l'homme tout fait. Dieu crée l'homme capable de se créer lui-même. ». Eduquer consiste bien à servir la croissance, le devenir de celle ou celui qui nous est confié. Quel que soit l'enfant ou le jeune auquel nous ayons à faire, quelles que soient ses potentialités ou ses difficultés, les éducateurs ont bien à le faire grandir, à l'élever. Et c'est là service d'humanisation, qui se fait service de la personne, et par là-même, service de la cité et de l'humanité. Toute œuvre d'éducation se doit d'être service du développement.

Ce n'est pas rien, pour un éducateur chrétien, de se redire que Dieu se révèle d'abord en un enfant naissant. S'incliner devant le nouveau né de la crèche, est certes pour le croyant s'agenouiller devant Celui qu'il confesse comme Fils de Dieu. Mais c'est d'abord contempler et la fragilité du petit d'homme et la grandeur de ses possibilités, les promesses de ses potentialités. Pour élever l'autre, il faut se faire humble serviteur. La présence de l'Eglise à l'éducation qui n'a jamais faibli dans l'histoire est bien, constamment, « diaconia ». La raison d'être de l'Enseignement catholique ne peut consister en autre chose que la croissance en humanité de chacun. Rappelons encore l'appel de Jean Paul II, retenu comme exergue du document *l'Ecole catholique au seuil du IIIème millénaire* : « La personne de chacun, dans ses besoins matériels et spirituels, est au centre de l'enseignement de Jésus: c'est pour cela que la promotion de la personne humaine est le but de l'école catholique ». Ce même document précise : « l'école catholique, en dépit des difficultés, a continué à vouloir être coresponsable du développement social et culturel de diverses communautés et des peuples, dont elle fait partie, en partageant leurs joies et leurs espérances, leurs souffrances, leurs difficultés et leur engagement pour un authentique progrès humain et communautaire. Dans cette perspective, il faut mentionner la précieuse contribution qu'elle offre au développement spirituel et matériel des peuples moins favorisés, en se mettant à leur service. » (§5)

**Journée d'étude des ADP - 11 octobre 2011**

**11<sup>e</sup> Journée nationale de l'animation pastorale - 12 octobre 2011**

L'Enseignement catholique français, dans sa démarche d'assises, a notamment incité à « changer de regard sur la personne », en regardant la personne comme un être en devenir, comme un être fragile et comme un être en lien. N'est-ce pas là l'exigence même de la diaconie ? D'abord, oser le regard sur l'autre, ne pas fuir le visage de l'autre et son appel, oser le vis-à-vis même s'il peut déranger, troubler, inquiéter...Le verbe « regarder » consonne avec le verbe « garder »...En osant le regard sur l'autre, sur le prochain, sur le frère, nous sommes conviés à nous faire gardien de l'autre parce que nous ne pouvons échapper à cette question originelle : « qu'as-tu fait de ton frère ? »...L'ordre des appels n'est pas non plus indifférent : regarder le devenir, la fragilité, le besoin de lien...D'abord nous mettre au service d'un autre en posant un acte de foi en lui : il a des potentialités, il est pour lui des possibles, il est pour lui un avenir toujours ouvert. « Dans le dessein de Dieu, chaque homme est appelé à se développer car toute vie est vocation », rappelle Paul VI dans *Populorum progressio*. Ne regardons pas l'autre avec condescendance, mais avec l'humilité qui dit notre profonde humanité et, qui, sans cesse doit consentir à travailler à l'élévation de l'autre. Nous mettre, ensuite, à son service en accueillant sa fragilité, non pas comme ce qui nous sépare, mais plutôt comme ce lieu qui nous permet de communier en humanité. Enfin, nous mettre à son service, en instaurant des liens avec lui, d'abord, comme avec tous ceux qui pourront s'unir pour son service.

Poursuivant sa démarche, l'Enseignement catholique invite, depuis plus d'un an, à mettre le cap sur l'exploration éducative. Voici à nouveau un appel qui traverse toute notre tradition : « pars », « quitte », « va »... Comme tout système, le système éducatif peut se laisser paralyser par une logique d'appareil. L'attention à des programmes de plus en plus lourds peut aussi détourner de l'attention à porter d'abord aux enfants et aux jeunes...au risque de respecter plus les programmes, que les élèves, ou les familles, ou les collègues...La diaconie exige la liberté, exige l'audace pour sortir des chemins battus, requiert de secouer l'habitude, la routine, l'inertie...le cadre législatif qui régit l'Enseignement catholique autorise des espaces de liberté qui doivent, précisément, permettre de servir chacun.

Sans rien interdire à personne, mais pour stimuler la démarche d'exploration, nous avons proposé une carte de cinq archipels, sachant bien qu'il est sans doute d'autres terres inconnues d'éducation vers lesquelles appareiller. Je m'arrête sur chacun des cinq archipels suggérés.

### **L'archipel du temps**

L'archipel du temps, d'abord. Se redire que toute croissance requiert la patience, la constance du jardinier. Nous vivons dans un environnement principalement tourné vers le présent, parfois réduit à l'instant et à l'immédiat, et pouvant privilégier l'émotion. Notre temps n'est pas moins généreux que d'autres époques, toutes les études le confirment. Mais un geste généreux, un engagement en réponse à une situation qui touche et qui affecte ont besoin de s'enraciner dans l'épaisseur du temps. Une réaction émotionnelle, qui a, bien entendu sa légitimité et sa pertinence, doit ensuite s'inscrire dans un projet construit. Nous voyons aujourd'hui bien des recherches s'interroger sur le durable...Voici, je crois, un premier défi : comment éduquer à un service de l'autre dans la durée, à une responsabilité durable ? Pour les APS, des interrogations quant à la proposition des actions que nous disons caritatives : comment ne pas se situer que dans du ponctuel, comment inviter à construire des projets et les inscrire dans la durée ?

### **L'archipel du vivre ensemble**

L'archipel du vivre ensemble, ensuite. L'école, disons-nous dans l'Enseignement catholique, est « communauté éducative »... La communauté est plus qu'une équipe. La communauté est certes éducative si ses différents membres

contribuent spécifiquement aux diverses tâches nécessaires à l'éducation. Il est une nécessaire fonctionnalité au sein d'une communauté éducative. Mais vivre la communauté, c'est aussi vivre de la conviction que chacun est d'une égale dignité, c'est aussi partager une mutuelle sollicitude. Pourrait-on parler d'une communauté sans porter le souci du service de l'autre, en faisant droit à l'option préférentielle pour les pauvres ? Il est, dans la communauté des enfants, des jeunes et des adultes, de multiples formes de pauvreté qui doivent interroger les responsables des établissements : précarité sociale et économique, difficulté scolaire, fragilité psychologique, détresse affective, pauvreté spirituelle... Nous ne pouvons alors éviter des questions difficiles : la gestion des établissements permet-elle l'ouverture à tous, les projets pédagogiques permettent-ils l'accueil de tous requis par une école inclusive, le projet éducatif permet-il le service du développement intégral de la personne, corps, cœur et esprit ? Il faut aussi oser regarder au-delà de l'école, de cette école sans mur à laquelle invitent les premières résolutions des assises de 2001. L'engagement à la solidarité est assurément l'un des chemins privilégiés pour ouvrir l'école sur la cité, pour ouvrir l'école sur le monde. Dans l'éducation au vivre ensemble, il s'agit bien de faire en sorte de nous faire proches de ceux qui sont loin, sans être loin de ceux qui sont proches. Et c'est bien sous le signe de la fraternité qu'il faut réfléchir le vivre ensemble : « La société toujours plus globalisée nous rapproche, mais elle ne nous rend pas frères. La raison, à elle seule, est capable de comprendre l'égalité entre les hommes et d'établir une communauté de vie civique, mais elle ne parvient pas à créer la fraternité », souligne Benoît XVI dans *Caritas in veritate* (§19). N'y-a-t-il pas là une orientation pour les établissements catholiques d'enseignement que d'inscrire l'éducation à l'égalité requise par notre participation au service public d'éducation dans la fraternité et la charité qui appartiennent à notre tradition éducative spécifique.

### **L'archipel de la lutte contre les inégalités**

Toutes les études montrent que l'école a connu une spectaculaire massification dans les dernières décennies, sans permettre simultanément une réelle démocratisation. Si la plupart des jeunes suivent bien une scolarité obligatoire jusqu'à la classe de troisième, les acquisitions au regard du socle commun des connaissances et des compétences sont très inégales. La poursuite d'études dans le lycée et l'enseignement supérieur est aussi très inégalitaire, en raison même des origines des élèves. Si près de 80% des jeunes dont les familles appartiennent à des catégories socialement favorisées obtiennent le bac, ils sont moins de 20% dans les familles relevant des catégories sociales défavorisées. 130 à 150 000 jeunes sortent du système éducatif sans qualification et plus de 15% des 18/24 ans sont sans qualification...Il reste donc beaucoup à faire pour que l'école réponde à sa fonction d'ascenseur social. Ceci interroge certes le système éducatif dans son organisation, mais aussi l'engagement de chacun : quelle solidarité entre les élèves eux-mêmes pour s'entraider dans les apprentissages, quelle solidarité entre les familles, quelle solidarité entre les établissements, quelle solidarité entre l'école, la cité et le monde économique pour travailler à l'insertion des jeunes ?

### **L'archipel des savoirs**

Jamais les savoirs n'ont été si disponibles, si facilement distribués grâce, notamment au développement des nouvelles technologies. Cela n'assure pourtant pas un égal accès à la connaissance. Le développement de la culture numérique peut même, nous ne le savons que trop, accentuer certaines fractures. L'école, plus que jamais, est requise pour le service de l'accès de tous à la connaissance. Dans un environnement de mutation constante, chacun aura à assumer divers métiers, à s'adapter à des exigences professionnelles sans cesse renouvelées. La responsabilité de l'école a aussi évolué. Il ne s'agit plus seulement – même si c'est déjà beaucoup – de faciliter une première insertion professionnelle. Il s'agit aussi d'amener chacun à

se former pour toute la vie, par une solide structuration intellectuelle et psychologique qui rende capable, sur le moyen et long terme, d'apprendre à apprendre. Pour le service de l'homme, l'école, aujourd'hui, bien au-delà des programmes, doit discerner ce qu'il convient de transmettre à chacun comme compétences fondamentales pour donner une réelle habileté face aux incessants changements de notre environnement.

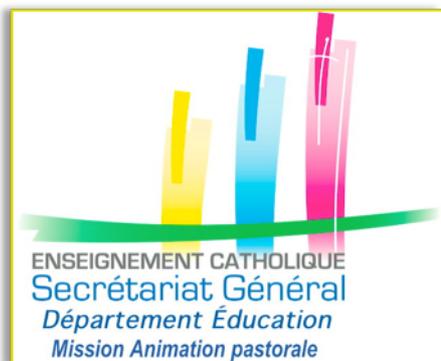
### **L'archipel du questionnement de vie**

L'archipel du questionnement de vie, enfin. L'école ne peut se donner pour seule ambition de transmettre des connaissances et des compétences utiles pour s'adapter à l'environnement économique. La tâche d'humanisation qu'est toute œuvre éducative ne peut viser qu'à former des « *homo faber* ». C'est bien à des « *homo sapiens* » que nous nous adressons. Le terme latin « *sapientia* » a donné en français les trois termes de savoir, saveur et sagesse. Si la transmission des savoirs reste l'une des responsabilités premières de l'école, il appartient aussi à l'école de donner le sens de la saveur de notre monde, au-delà de la nécessaire lucidité sur ses médiocrités, ses insuffisances et ses dangers, par une pédagogie de l'émerveillement, de la contemplation qui ne sont pas des luxes à réserver aux happy few. Comment alors travailler à des projets qui ouvrent la culture à tous, et pas seulement à une élite. Former à une pleine humanité ne peut exclusivement viser – même si ce serait déjà un grand progrès – à assurer à chacun les moyens de son insertion et de sa survivance. Former à une pleine humanité, c'est permettre à chacun de s'orienter dans l'intranquillité humaine, c'est permettre à chacun de fraterniser en humanité par la quête de la sagesse, en donnant les moyens de s'interroger sur le sens.

On le voit. Le service de la fraternité est bien au cœur de chacun de ces archipels. Fraterniser en se donnant le temps de la relation et du projet. Fraterniser dans un vivre ensemble qui fasse droit à la dignité de chacun. Fraterniser en luttant contre les inégalités. Fraterniser en partageant les savoirs avec tous. Fraterniser dans la recherche commune d'un art de vivre en quête de sagesse.

Voilà autant d'explorations qui peuvent mobiliser pour des projets divers. Nous sommes au cœur d'une politique éducative qui répond aux objectifs des cadres donnés, par exemple, pour l'école du socle commun définie par la loi de 2005. Je pense notamment à tout ce que requièrent les piliers 6 et 7 du socle commun : les compétences sociales et civiques et l'autonomie et l'initiative. L'Enseignement catholique peut y travailler du sein même de sa tradition éducative, qui associe savoir et charité, comme le souligne le cœur de la dernière encyclique de Benoît XVI, *Caritas in veritate* :

*« La charité n'exclut pas le savoir, mais le réclame, le promeut et l'anime de l'intérieur. Le savoir n'est jamais seulement l'œuvre de l'intelligence. Il peut certainement être réduit à des calculs ou à des expériences, mais s'il veut être une sagesse capable de guider l'homme à la lumière des principes premiers et de ses fins dernières, il doit être « relevé » avec le « sel » de la charité. Le faire sans le savoir est aveugle et le savoir sans amour est stérile. En fait, « celui qui est animé d'une vraie charité est ingénieux à découvrir les causes de la misère, à trouver les moyens de la combattre, à la vaincre résolument ». Face aux phénomènes auxquels nous sommes confrontés, l'amour dans la vérité demande d'abord et avant tout à connaître et à comprendre, en reconnaissant et en respectant la compétence spécifique propre à chaque champ du savoir. La charité n'est pas une adjonction supplémentaire, comme un appendice au travail une fois achevé des diverses disciplines, mais au contraire elle dialogue avec elles du début à la fin. Les exigences de l'amour ne contredisent pas celles de la raison. Le savoir humain est insuffisant et les conclusions des sciences ne pourront pas, à elles seules, indiquer le chemin vers le développement intégral de l'homme. Il est toujours nécessaire d'aller plus loin: l'amour dans la vérité le commande. (§29)*



## **POUR UNE COMMUNAUTÉ ÉDUCATIVE SOLIDAIRE DES FRAGILITÉS DES JEUNES, DES ADULTES, DU MONDE**

### **Fragilité et solidarité au cœur de l'existence humaine<sup>1</sup>**

**Véronique MARGRON**

*Professeur de théologie morale  
à la Faculté de théologie de l'UCO (Angers)*

Merci à vous de m'avoir accueillie, merci à l'Enseignement catholique d'organiser tous les ans cette belle journée pour que vous puissiez vous retrouver, échanger vos expériences et en même temps, comme ceci nous est nécessaire à chacun, prendre aussi un peu de recul et de distance par rapport à ces mêmes expériences.

Je voudrais vous proposer une réflexion sur la thématique de votre journée, autour de fragilité et solidarité. Autrement dit comment prendre en compte, comment prendre en charge à la fois la fragilité, comment faire un lieu de solidarité et comment faire de la fragilité un lieu paradoxalement de force, un lieu de promesse ? Fragilité du jeune ou de l'enfant, fragilité des adultes, d'une autre manière avec sans doute nettement plus de modestie pour nous, fragilité de nos sociétés ou du monde.

Je voudrais prendre quelques points, un peu comme des archipels. A vous ensuite de les relier en fonction de vos expériences.

#### **1. Signifier la fragilité inhérente à chacun à travers trois piliers constitutifs de l'Homme**

Il me semble que l'on peut signifier la fragilité inhérente à l'humain avec les spécificités de chacun, l'enfant, le jeune, l'adulte à travers trois piliers, trois points d'assise sur lesquels chacun de nous repose. Autrement dit, nous ne marchons pas sur deux jambes, ce qui est en fin de compte assez difficile, mais sur trois. C'est à la fois une fragilité et une force. Ceci dit aussi la place de l'éducatif et, à mon avis, la place de la dimension pastorale à propos de chacune de ces dimensions. Comment elle peut être solidaire de la croissance de l'enfant.

##### **1.1. La dimension affective**

Première dimension qui nous constitue tous, la dimension affective. Nos liens affectifs les plus forts, nos amours, nos amis, ce réseau étroit, en nombre, est ce qui constitue le cœur de la sécurité de chacun. Mais aussi quand il se délite, le cœur de l'insécurité de chacun. Quand ces amours se brisent, entre adultes, ou quand un enfant se trouve face au divorce ou aux conflits récurrents de ses parents ou de très proches, ou de ses grands parents d'une autre manière. Une première force, c'est la nécessité, l'impérieuse nécessité - et plus on est petit plus c'est vrai, mais c'est aussi vrai quand on est plus vieux - que ce cercle d'affection nous aime tel que nous sommes, sans que nous ayons besoin de manifester trop de

---

<sup>1</sup> Texte écrit à partir de l'enregistrement de la conférence. Le style oral a été conservé. Il a été revu par l'auteur.

performance pour être aimé. Évidemment, la fragilité ici c'est que, malheureusement, nous ne pouvons pas, à nous tout seul, garantir cette sécurité puisqu'elle se fait toujours avec d'autres : avec son conjoint, avec ses propres parents, d'une autre manière entre frères et sœurs, dans le cercle électif de celles et ceux que nous choisissons comme amis. Une première interrogation ici est comment l'école et l'espace de la pastorale - où les enfants parlent plus facilement et plus librement - entendent-ils ce qui fait sécurité mais aussi ce qui vient insécuriser un enfant, ce qui vient le blesser.

## **1.2. La dimension sociale**

Deuxième dimension, nous sommes tout autant constitués par notre place sociale, et ces places sociales, au XXI<sup>ème</sup> siècle ont profondément évolué, spécialement pour les femmes mais du coup forcément aussi pour les hommes. Personne de nous ne peut vivre sans reconnaissance sociale et nous connaissons bien, pour nos proches comme pour la société, combien il est compliqué pour quelqu'un qui a le sentiment de ne plus avoir de place sociale, de se penser encore comme membre de la communauté sociale et politique : personnes âgées, fatiguées, personnes handicapées ne parvenant pas à s'insérer dans le tissu professionnel. Et quand chacun d'entre nous peut se trouver demain en profonde dépression de par des circonstances de chômage, mais aussi pour ce qui est des plus jeunes, la difficulté de s'insérer dans la transmission des savoirs et donc de réussir, au premier sens du terme, à l'école, ou de trouver sa place dans des milieux associatifs, sportifs, ecclésiaux. Bref, nous ne pouvons pas vivre en société sans qu'il y est cette dimension de reconnaissance mutuelle qui dépasse le cercle électif, qui dépasse le cercle des proches ; on voit bien ici que l'école est une institution absolument charnière puisqu'elle est ce qui est le premier lieu de vraie socialisation, la famille est un lieu de socialisation, mais un lieu de socialisation entre des élus, l'école, non. Cela n'est plus seulement entre des élus, mais entre d'autres que je trouve là et avec lesquels il faut que je compose. Et non seulement elle est le premier lieu de socialisation mais elle est cette institution qui a pour mission, ô combien lourde, de pouvoir rendre possible que les jeunes puissent entrer dans une autre socialisation qui est celle des sociétés telles qu'elles sont et pas telles que nous pourrions les rêver, avec leur dureté avant toute chose, leur violence, leur violence de modalité d'insertion. La force, c'est plus ce lieu est tissé, plus l'inscription sociale existe, plus quelqu'un se sent reconnu dans la micro-société à laquelle il appartient ou dans les micro-sociétés depuis le groupe de caté, le club de gym, la musique, etc. Plus ceci est vrai plus cet enfant, plus ce jeune, plus cette adulte se consolide. Plus la question du « Qui suis-je ? », « A quelle place suis-je dans cette société ? » est - non évidente car elle ne l'est jamais - disons relativement paisible à porter. Elle ne fait pas surgir une angoisse infernale et parfois insupportable. Elle peut le devenir de part ce qui se passe dans le cercle intime mais elle peut le devenir aussi de part ce qui ne se passe pas - ou mal - dans les cercles d'appartenance sociale.

Deuxième dimension qui est à la fois une fragilité puisqu'elle ne peut tenir toutes seule, sans les autres, mais qui se révèle aussi être une solidarité puisque cette nécessité d'inscription sociale est aussi le lieu de notre reconnaissance donc de notre épanouissement, de la où nous nous rendons co-créateur du monde, au regard même de notre foi chrétienne. Ceci est évidemment un vrai bonheur et peut l'être de multiples manières.

## **1.3. La dimension du sens**

Troisième dimension, troisième pied pour tenir à peu près debout, et peut-être pourrions nous en trouver d'autres, dimension peu prise en compte par nos sociétés, ou qui est trop souvent dévoyé sous des formules convenues. Toutes nos institutions sont censés faire du sens, sauf qu'il ne suffit pas d'en faire un slogan pour que ça marche. Cela étant, nous ne pouvons pas vivre seulement grâce à des liens électifs ni seulement grâce à une reconnaissance sociale car le jour où par malheur, nous sommes au chômage, nous sommes atteints d'une maladie grave, nous perdons un être cher, alors tout cela peut se briser. Compte alors une autre dimension, un sens de l'existence, une dimension

transcendante –qu'il ne faut pas trop vite nommer Dieu dans une société laïque. Bref chacun de nous a besoin de croire en une direction de sa vie, un goût, une profondeur. Comment alors consolider au fil de son existence, la réponse à la question : « Qu'est ce qui me fait vivre ? »

Quel est, pour reprendre l'archipel, quel est le goût, la saveur de mon existence ?

Quel est l'orient de mon existence ? Vers quel orient est ce que je souhaite que ma vie aille, et heureusement il y a de nombreuses manières de décliner des réponses. Quelle est la signification que je donne à ma vie, à mon inscription professionnelle, à ma vie en Eglise ? à ma vie de famille, à la manière d'élever mes enfants ? etc. bref, l'humain est cet être qui est ce seul « animal » à pouvoir s'interroger sur lui-même. Interrogation qui à la fois peut le faire basculer dans le non sens et dans l'absurde. Donc fragilité évidente car il n'est pas si simple de répondre à cette question, mais aussi solidité et force sinon évidentes, en tout cas réelles, que de pouvoir rendre compte que la vie humaine ne tient pas seulement grâce à la force de nos amours, ni grâce à la reconnaissance sociale qui est la mienne, elle tient aussi de part l'orient que je donne à ma vie. Être des consommateurs ne suffira pas à donner du poids à ma vie. Dans l'éducation, ce questionnement passe par un rapport à l'intériorité. Si des savoirs participent à nous questionner, et à questionner le monde y compris les savoirs théologiques, ils devront toujours se relier à une interrogation personnelle.

### ***Trois points d'appui à articuler***

C'est trois points d'appui qui sont bien sûr interdépendants, autrement dit quand l'un est fragilisé, les deux autres sont menacés et nous connaissons tous, bien malheureusement, des personnes qui suite à des divorces trop douloureux, perdent leur emploi et se retrouvent à la rue dans les six mois. Tout dans nos vies se tient, ce qui est évidemment une fragilité mais en même ces trois piliers, en même temps, se dynamisent l'un l'autre, c'est donc aussi un appel à de la solidarité. Trois dimensions sur lesquelles, comme adultes, nous pouvons œuvrer alors même que nous n'avons pas tout pouvoir. Nous n'avons pas tout pouvoir sur les amours, ni les nôtres, ni ceux des enfants de vos établissements, nous n'avons pas tout pouvoir sur la réalité de l'inscription sociale, et pas davantage sur le sens que chacun cherche à sa vie. Mais nous avons bien une influence possible et l'institution éducative est sans doute celle qui en a le plus. Parce que les enfants y passent une longue partie de leur temps durant de nombreuses années et puis tout simplement parce qu'il s'agit d'une communauté qui transmet et qui le fait à travers une multiplicité d'acteurs, de sensibilités différentes et en même temps qui manifeste une cohésion à travers le projet éducatif. Acteurs qui ont un orient commun.

Je ne peux que vous inviter à déjà vous interroger pour vous-même, pour vos proches mais aussi dans votre responsabilité pastorale, dans les responsabilités qui sont les vôtres et par les moyens que vous avez à votre disposition : Comment pouvoir consolider chacune de ces références ? Dimension élective des amitiés – manière de vivre la déception, mais aussi la parole donnée. Inscription sociale, via les savoirs, les savoirs faire et savoirs être, mais aussi bien sûr cette place faite à ce qui fait du sens dans ma vie. Et dans l'école catholique en quoi la manière de parler de Dieu, de la communauté chrétienne, donne t-elle goût de vivre ? En creux se tient cette nécessaire interrogation : entre naître et mourir, que vaut mon existence ? Pourquoi vivre entre naître et mourir ? Nécessaire intériorité, nécessaire solitude, nécessaire ennui – non en cours ! mais dans l'existence car si les enfants n'ont pas d'espace où ils s'ennuient, c'est à dire où ils sont confrontés à eux, où il faut bien qu'ils fassent quelque chose de leur peau, s'il n'y a jamais l'ombre d'une brèche pour se poser une question, il sera difficile que ceci émerge. Car ce n'est pas une question théorique, cela se construit en bonne part, à notre insu, puis on commence à le structurer et la foi est ici une ressource extraordinaire grâce à la célébration, à la vie commune, à la vie en Eglise. Les sacrements, les célébrations, les rites, sont une façon de manifester vers qui nous nous tournons, sans l'intellectualiser. C'est là aussi une force pour éprouver cet orient et ce goût de ma vie. S'il y faut la raison, l'intelligence, il y faut aussi le goût, le toucher, les sens.

Premier point d'attention à travers ces trois dimensions qui toutes les trois nécessitent quelque chose qui nous était rappelé à propos des archipels, à savoir, la nécessaire dimension du temps. Pouvoir construire des liens électifs d'amitié, pour un enfant, un adolescent, d'amour, pouvoir s'inscrire socialement et pouvoir pressentir que mon existence a du sens, ceci ne se fait pas en quelques jours ! Ceci demande du temps, de la patience, de la persévérance, du recommencement, ceci se fait par chaos parfois.

C'est là encore une chance pour l'école car quoiqu'il en soit de la masse des programmes, elle a du temps.

## ***2. A travers une appartenance à une communauté, se joue la nécessité de places asymétriques : nous ne sommes pas aux mêmes places***

Deuxième manière de réfléchir à ce rapport entre fragilité et la constitution de solidarités qui tiennent compte de ces fragilités. A travers la relation entre enfants, jeunes et adultes – nous appartenons à une commune humanité - se joue la nécessité de consentir à des places asymétriques. Il n'y a pas de croissance sans reconnaissance que nous ne sommes pas aux mêmes places. Vous avez un rôle éducatif envers les enfants, et ce ne sont pas eux qui ont un rôle envers éducatif envers vous - y compris bien sûr si vous apprenez auprès d'eux. Quelque soit l'affection que vous leur portez, ils ne sont pas vos propres enfants, pas plus qu'ils ne sont vos amis, y compris quand vous êtes des étudiants, des classes préparatoires et que le différentiel d'âge peut être extrêmement réduit, vous êtes dans une charge éducative : il faut donc assumer cette asymétrie du lien. Elle appelle que vous soyez fiables – ce qui n'est être infaillible. On ne demande pas à la communauté éducative, pas plus qu'on ne demande aux parents, quoiqu'il en soit des injonctions sociétales, d'être infaillible mais d'être fiable. C'est à dire de tenir : que les enfants et les jeunes peuvent s'appuyer sur vous.

Comment, dans une société où une des fragilités qui vient de la modernité, des évolutions technologiques serait de faire croire que cette société est horizontale, via les réseaux sociaux par exemple, donner à voir et à comprendre le sens de la verticalité, de l'asymétrie ? Comment les enfants peuvent-ils se construire par rapport aux trois points d'appui que j'évoquais précédemment s'ils ne trouvent pas auprès d'eux des adultes qui tiennent debout ? Chacun avec ses fragilités, mais en demeurant suffisamment fiable. Que les jeunes puissent savoir qu'un temps ils peuvent s'appuyer sur vous, sachant que, contrairement aux parents, vous avez cette chance qu'ils n'ont pas à s'appuyer sur vous toute leur vie, puisqu'ils changent de classe et d'école. Mais que le temps où ils sont là ils puissent le faire parce que c'est ceci qui permet de hiérarchiser les influences, de les repérer, de pouvoir faire la nuance, la distinction, la séparation même entre celles qui font vivre et celles qui font mourir. Et pas seulement celles de la mode pour les jeunes filles, pour lesquelles ce facteur peut participer parmi bien d'autres à des débuts ou à des plongées dans l'anorexie. Cette place de l'asymétrie n'a sans doute jamais été aussi grave qu'aujourd'hui. Plus il y a de la confusion des influences – via le net, les jeux, etc. – plus il est nécessaire qu'il y ait une parole qui distingue. Parole l'adulte et de la communauté des adultes. Mais il ne faut pas oublier que cette asymétrie va de pair avec l'importance de réinsérer de la réciprocité entre eux et vous. De la réciprocité, pas de l'égalité. Réciprocité d'humanité, de sensibilité, de désirs, de goût de vivre. Il y a du réciproque car nous sommes des humains les uns avec les autres, parce que l'affection est une affection partagée et qu'il n'y a aucune raison de ne pas le signifier - avec prudence, pudeur et discrétion - il n'y a aucune raison de faire semblant d'être des êtres neutres, froids. Réciprocité parce que nous avons des soucis et que si le lieu de l'école n'est pas le lieu où dire ses soucis aux enfants ou aux jeunes, pouvoir voir qu'il y a des jours où nous avons pas une « tête de ressuscité » n'est pas un drame parce que c'est la vie. Réciprocité parce que l'on va rire ensemble, chanter, célébrer ensemble. Et dans l'ordre de la foi nous ne sommes pas plus avancés que les enfants, peut-être bien moins, selon ce que nous dit l'Évangile. Il faut à la fois pouvoir rendre compte de la réciprocité et à la fois tenir ferme sur l'asymétrie nécessaire aux relations non pour montrer que nous serions les forts mais pour leur rendre possible l'appui indispensable.

### **3. L'existence d'un enfant, d'un jeune, d'un adulte est traversée par le conflit qui fragilise**

Troisième manière de parler de cette relation entre fragilité et solidarité : l'existence d'un enfant, d'un adulte est de part en part traversée par le conflit. Et le conflit nous fragilise. Il appelle donc du soutien.

#### **3.1. Conflit psychique**

C'est d'abord du conflit psychique, dont Freud a plutôt bien parlé. Conflit psychique qui fait que là où il y a de l'amour, il y a aussi des sentiments mêlés jusqu'à parfois des sentiments de haine qui se mêlent à la vérité de l'amour, qui ne lui enlève rien, des sentiments d'agressivité, conflits psychiques parce que là où en même temps un enfant veut grandir, veut quitter, veut sortir, il a aussi besoin d'être en sécurité, tenté par le repli, repli sur lui, ses tout proches, repli sur ce qu'il connaît.

#### **3.2. Conflits dans nos vies sociales**

Les conflits nous traversent et puis, évidemment, les conflits traversent nos vies sociales - y compris, elles traversent la vie sociale d'un enfant ou dans une classe il y a, en effet, ceux qui réussissent et qui vont le montrer et que ce sont eux les meilleurs, conflits entre bandes de copains, conflit pour prendre la première place. Conflit dans nos communautés d'adultes, dans nos sociétés. L'humain ne se construit pas sans devoir faire face à du conflit et à l'ambivalence qui surgit du conflit, en particulier du conflit psychique. D'où l'importance de tenter d'aider l'enfant à se fortifier pour qu'il puisse faire face à ses conflits sans en avoir trop peur.

Il est normal d'avoir des sentiments mêlés et il n'y a pas de jugement moralisant à porter. Il y aurait quelque chose de terrible à vouloir faire croire que pour être vrai, pour être chrétien, il ne faudrait avoir qu'un sentiment « pur », sans ombre. Mon maître, le théologien moraliste Xavier Thévenot appelait cela « les dominantes » : pouvoir sentir que notre vie « domine » penche, vers de la solidarité, vers de l'amour, vers de la justice. Sachant qu'elle porte aussi bien d'autres choses, de moins clair, en même temps. Mais compter que notre intelligence, notre volonté et notre cœur soit au service de cette dominante. Pencher du côté de ce qui est plus juste, de ce qui fait vivre et non de ce qui fait mourir.

Nous croyons en un Dieu bon. Mais si je perds soudainement, un être proche, a fortiori une personne plus jeune, un enfant, cela va instaurer un conflit dans ma foi. Comment croire en un Dieu bon quand des êtres chers meurent ? Un Dieu bon pourrait-il « permettre » que cet enfant meure ? Non. Alors il va me falloir vivre et croire avec cette incompréhension, avec ce scandale, cette colère y compris envers Dieu. Conflit qui peut me faire « perdre » la foi, mais aussi pas à pas la consolider car m'obligeant à m'approcher d'un visage de Dieu plus conforme au Dieu de la bible, et non au dieu de mes projections. Dans ce lent travail, la Cté a une place importante, qui peut être décisive, pour soutenir mon pas.

Un ami prêtre, en pleine dépression, me disait il y a quelques temps : « tu sais, je ne parviens plus à vouloir vouloir ». Ce n'est pas en lui disant « tu dois, tu n'as qu'à... te secouer, prier, etc. » que sa vie va retrouver du goût. Mais en consentant à cette faille, à l'accompagnant, en l'aimant. Seule façon, modeste, d'espérer tenir ensemble, les uns pour et avec les autres, dans une société marquée par des duretés, comme notre vie peut l'être aussi.

Prendre en charge, autant que faire se peut, ces conflits, ce qui passe dans la communauté éducative, par la parole, le soutien amical. Chacun à sa place, mais solidaire. Tenter d'avoir moins peur de ce qui fragilise, de ce que je ne comprends pas, ou plus.

#### **4. Une des fragilités de l'existence humaine, c'est d'habiter son corps sexué**

Autre prisme de notre fragilité, constitutive de l'existence humaine : la lenteur et le caractère toujours pour une part chaotique du développement psycho sexuel. Cela ne va pas de soi d'habiter son corps et qui dit habiter son corps, dit habiter son corps sexué. Il y a des moments de l'enfance où ça va de soi, heureusement, et puis il y a des moments de l'adolescence spécialement, puis dans la vie adulte, où cela ne va plus du tout de soi ou pas forcément de soi. Fragilité inhérente aux humains, spécifique, parce que la sexualité humaine n'est pas « un instinct qui s'implanterait » durant le développement embryonnaire. Le développement de notre conscience d'être des personnes sexuées, c'est-à-dire ou homme ou femme (séparé) se constitue avec un « socle biologique » - je suis nommée par d'autres que moi qui me reconnaisse femme ou homme - et l'existence psychoaffective qui se déploie sur une longue période entre enfance et adolescence. Conscience toujours marquée par des influences culturelles, sociales, religieuses. Nous ne savons pas séparer l'un de l'autre, parce que nous ne connaissons aucun humain qui vivrait hors de son corps - avec son patrimoine génétique – pas plus que nous ne connaissons d'humain qui serait totalement écarté de toutes influences affectives, culturelles, bref de toutes représentations. Nous sommes toujours un mixte ; ce mixte est fragile, il demande donc de l'attention, il demande du soin. Il est des époques de l'enfance et de l'adolescence où le soin est plus important qu'à d'autres.

La fragilité est aussi une chance de liens. Il n'y a rien à dramatiser mais il faut, au bon sens du terme, s'inquiéter, ne pas penser que cela va de soi. Les humains ne sont pas des animaux instinctuels et sexualité ne se développe pas en une fois. Si la famille a ici une place privilégiée, l'école en a une autre justement parce qu'elle est cette institution qui est à une certaine distance affective, et ceci est une grande chance parce qu'à certain moment de l'adolescence, il est plus facile et parfois nécessaire de parler à d'autres que ces parents. Pour ce faire encore faut-il qu'ils existent, qu'ils tiennent debout, qu'ils puissent être des référents qui ne vont pas fuir à la moindre question délicate.

#### **En conclusion**

Je termine par ce qui m'apparaît être deux lignes de force du côté de la bonne fragilité car pour moi la fragilité est une nécessaire condition d'humanité. Sans fragilité nous ne pouvons pas nous reconnaître, nous ne pouvons pas nous aimer, nous ne pouvons pas nous parler, c'est à dire nous relier. Se dire "je t'aime", "je te pardonne", "je t'écoute", "tu peux compter sur moi", ceci est relié à la fragilité humaine, à la nécessaire fragilité humaine. Donc il est des fragilités qu'il faut consolider, il en est d'autres qu'il faut combattre, mais il est aussi des fragilités qui sont constitutives de nous-même et qu'il faut en quelque sorte cultiver. Il ne faut pas entrer dans cette posture où la performance devrait sans cesse réduire à peau de chagrin toute fragilité parce qu'elle serait pensée, vécue, comme un mal à abattre. Jusqu'à l'ultime fragilité qui consiste à mourir.

#### **➤ Apprendre à parler plutôt qu'à cogner**

Première ligne de force : apprendre à parler plutôt qu'à cogner, cela paraît aller de soi mais vous êtes aussi bien placés que moi pour savoir que dans la réalité quotidienne, cela ne va pas tout à fait de soi. Et c'est aussi apprendre à parler plutôt qu'à fuir la difficulté, la relation, plutôt qu'à se fuir soi-même, apprendre à se parler. Apprentissage de la parole qui nécessite un rapport pour l'institution éducative à la quête de la vérité. Il n'y a pas d'apprentissage de cet art de se parler sans passion commune pour la quête du vrai. Et vous savez que dans la tradition chrétienne la vérité et la charité ne sauraient se dissocier. Donc apprendre à parler parce que c'est par la parole que va se dire l'amour de ses proches, que va se dire le désir - la parole de chair - qui ne sont pas que les mots ; c'est par la parole que l'inscription sociale

trouve sa place. Il faut des compétences, des savoirs, mais le lien social de reconnaissance advient par la parole et non seulement par le bulletin de paie. Apprendre à parler, à se parler, à pouvoir nommer les sentiments, à pouvoir nommer les craintes sans avoir peur d'être jugé, à nommer les questions quelles qu'elles soient. Et chacun de nous ici, je pense, connaît les ravages produits par les mots interdits ou par l'absence de langage pour nommer les choses de la vie.

### ➤ **Quitter pour trouver**

Et puis deuxième ligne de force qui traverse l'humain, qui habite l'humain fragile c'est « quitter pour trouver ». Mouvement ô combien biblique de l'exode, ô combien évangélique de la passion du Christ que de quitter pour trouver. Il me semble que l'école est le creuset pour apprendre à quitter, quitter de l'enfance, sans pour autant quitter l'enfant qui est en nous et qui demeure en nous mais quitter de l'infantile, quitter des attaches infantiles, quitter des types de sécurité pour se risquer à trouver ce que nous ne connaissons pas. Nous savons combien ceci est rendu plus difficile par un monde encore plus incertain.

Le geste de « quitter » passe donc d'autant plus par des sécurités qui font que, tout en sachant que je quitte, je sais que ceux que j'aime, ne vont pas eux me quitter, que de la reconnaissance du sens de mon existence s'opère dans ce mouvement de quitter ; quelque soit encore une fois la manière de nommer le sens et la saveur de sa vie. Pour pouvoir trouver, il faut vraiment quitter, c'est à dire que si vous savez ce que vous allez trouver, vous avez rien quitté du tout. S'il n'y a pas de place pour l'incertitude et une forme d'inconnu, alors je risque de passer à côté de la beauté de ce qui peut être trouvé : un métier, une passion, une amitié, un amour... Il a un quelque chose d'une Terre Promise, que nous ne pouvons imaginer. Je crois que l'école et vous même spécialement, qui êtes dans une position particulière, vous avez cette chance et cette responsabilité d'être à la fois les témoins vivants et modestes que vous êtes dans ce mouvement pour vos propres vies, pour votre foi et qu'ils peuvent s'y risquer parce qu'ils ne partent pas sans nourriture, sans appuis.

Je vous remercie.

## REGARD BIBLIQUE SUR LA FRAGILITÉ

Trois précisions :

- Dans le contexte de la diaconia, la fragilité appelle la recherche d'une solution en direction du salut.
- La Bible exprime des notions perçues intuitivement en utilisant souvent des images et un langage poétique éloignés de nos notions et discours logiques, et ce, au cours d'une évolution de plus de 10 siècles. Ces notions sont suffisamment mouvantes pour qu'un essai de clarification comporte inévitablement une part d'interprétation.
- Comme nous y invitent les deux récits de la création de l'homme, celui-ci est considéré individuellement et collectivement.

### Anthropologie biblique<sup>1</sup>

Contrairement à notre vision philosophique cartésienne de l'homme, individu constitué d'un corps et d'une âme, la Bible s'appuie sur une vision théologique de l'homme créé par Dieu (Gen. 2, 7..), qui s'exprime par cinq éléments :

1. La chair, en référence à la glaise, poussière : élément fragile. Adamah= le sol.
2. Le corps : - harmonie entre les membres charnels (1 Cor 12 14-27).
  - permet à la chair de se situer dans l'espace et dans la société.
  - a le privilège de transmettre la vie, etc.
3. L'âme (hb= *nèphèsh*, gr= *psychè*, lat= *anima*) : Souffle qui assure la vie temporelle. « *Tous ceux qui respiraient l'air par une haleine de vie... moururent* » (Gn 7, 22), et parallèlement : « *Seigneur que le souffle de cet enfant revienne en lui* » (1 R 17 ,21).
4. L'esprit (hb= *ruah*, gr= *pneuma*) : Principe immortel, souffle qui est la source de l'âme et en est différent : « *Vivante la parole de Dieu... pénètre jusqu'à diviser âme et esprit* » (Heb 4, 12).  
« *Dieu insuffla en ses narines une haleine (nesamah) de vie et l'homme devint âme (nèphèsh) vivante* » (Gn 2, 7).  
« *L'esprit de l'homme est renouvelé par l'Esprit de Dieu* » (Ep 4, 23) qui « *se joint à lui pour susciter en lui la prière* » (Rm 8, 26), et pour « *l'unir au Seigneur et ne faire avec lui qu'un seul esprit* » (1 Co 6,17).

---

<sup>1</sup> D. Barthélemy, *Dieu et son image. Ébauche d'une théologie biblique*, Paris, Ed. du Cerf, 1963 (réimprimé 2004)  
A. Gelin, *L'homme selon la Bible*, Foi Vivante, Paris, 1968  
D. Faivre, *Précis d'anthropologie biblique*, Paris, L'Harmattan, 2000

## L'homme face à l'épreuve

Epreuve en tant que douleur ou sanction<sup>2</sup> : **la vulnérabilité** conséquence de la faute originelle.

De la chair : la souffrance physique par châtement corporel (travail pénible, enfantement...)

Du corps : exil, emprisonnement, divorce ... (conscience de la nudité, Adam accuse Eve...)

De l'âme : pressions psychologiques diverses (remord et regrets, perspective de la mort)

De l'esprit : excommunication (fuite devant la présence de Dieu)

Epreuve – tentation<sup>3</sup> : **la faiblesse**

« L'esprit est plein d'ardeur, mais la chair est faible »<sup>4</sup> (Mc 14, 32).

Ontologiquement, la chair est œuvre de Dieu qui l'a créée, tel un potier (Jr I, 5) ou tisserand (Jb 10, 8sv) et à ce titre elle est noble d'où la promesse de remplacer le cœur endurci par un cœur de chair (Ez 26, 36). Sa limite est de ne pas pouvoir connaître par elle-même les réalités divines (Mt 16, 17). Ainsi « *aucune chair ne se glorifie devant Dieu* » (I Cor, 1, 29).

Sous l'influence de St Paul il y a prise de conscience de la tension entre chair et esprit à l'égal de la Loi et de la Foi comme de l'AT et du NT, du fait que la Loi a multiplié le péché.

**5. Le cœur** (hb= levav) « Ma chair et mon cœur sont consumés; Dieu est le rocher de mon cœur, et mon partage pour toujours. » (Ps 73 26)

Le cœur est le centre le plus profond, la caisse de résonance et de mise en ordre des sentiments (Is 65,14) et des sensations, de l'intelligence<sup>5</sup> et des connaissances (Dt 29,3). Il est conscience et centre d'intériorité de l'homme, de sa mémoire, de sa personnalité consciente (2 S 15,13).

Dans le cœur de son peuple Dieu inscrit Sa Parole pour qu'il le suive en confiance (Dt 6,6). Dans son cœur Marie conserve les paroles de son fils (Lc 2,51)...

Le psalmiste demande un cœur propre, c'est-à-dire une conscience pure (Ps 51,12), car le cœur de Dieu souffre et se réjouit avec nous (Os 11,8). Par Son Cœur il connaît nos cœurs, à savoir nos projets, décisions, idées, souvenirs : *Moi, l'Éternel, je sonde le cœur, j'éprouve les reins.* (Jr 17,10) On ne peut cacher l'intérieur de notre cœur à Dieu, et nos hypocrisies éclatent au grand jour (Am 5,21; Ps 78,36--39). C'est avec son cœur que l'on cherche Dieu (Dt 4,29) ou retourne à Lui (Jr 24,7), qu'on l'aime (Dt 6,5) et Lui est fidèle (1 S 7,3).

Le cœur peut être violemment perturbé, ainsi Saül voyant le camp des philistins, « il eut peur et son cœur trembla violemment » (1 Sm, 28, 5). Voir également David qui demande *un cœur pur* et sait que « *le sacrifice voulu par Dieu, c'est un esprit brisé ; Dieu, tu ne rejettes pas un cœur bisé et broyé* » (Ps 51, 12 et 19).

<sup>2</sup> Par rapport à ces approches de la nature humaine, il est possible de faire correspondre les sanctions divines énumérées dans le récit d'Adam et Eve chassés de l'Eden (Gn 3) .

La vulnérabilité ainsi présentée entre dans une approche de la faiblesse plus près de la mentalité occidentale.

<sup>3</sup> La tentation peut venir de Dieu qui éprouve la fidélité de l'homme (Dt 8,2 et Job) ; de l'homme lui-même en fonction de ses limites ou en recherche de sa liberté par rapport à Dieu dans le cas de la Genèse (Gn 3 ; Rm 7, 11) ; du démon enfin, qui cherche à diviser, à séparer Dieu de l'homme (Jc 1, 13sv).

<sup>4</sup> Note de la TOB correspondant à la citation : « Dieu a mis en l'homme un esprit orienté vers le bien, mais l'homme est en même temps tout entier chair, en tant qu'il est soumis au pouvoir du péché ... il est écartelé entre ces deux puissances. »

<sup>5</sup> Il est tout sauf le symbole de l'irrationalité: Salomon est large de cœur (1 R 4,29) par l'étendue de son savoir et de sa sagesse.

## Faiblesse et rédemption.

La faiblesse de la condition humaine est révélée par l'épreuve de l'arbre de la connaissance (Gn 2, 17). L'homme n'est vraiment homme responsable que par sa possibilité de choisir Dieu qui l'a créé à son image. Or Adam se choisit lui-même comme dieu faisant l'expérience du mensonge auquel il doit s'opposer pour choisir la vérité qui seule permet d'expérimenter la liberté (Jn 8, 32-44).

L'issue victorieuse sera dans le cœur à cœur de l'homme avec Dieu qui seul peut prendre l'initiative : « *Je vous purifierai de toutes vos impuretés et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un cœur neuf et je mettrai en vous un esprit neuf; j'enlèverai de votre corps le cœur de pierre et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai en vous mon propre Esprit, je vous ferai marcher selon mes lois, garder et pratiquer mes coutumes. Vous habiterez le pays que j'ai donné à vos pères; vous serez mon peuple et je serai votre Dieu.* » (Ez 36, 26-28)

Le rôle de l'homme consiste en conséquence à « *marcher selon les lois de Dieu et pratiquer ses coutumes* » résumées dans le décalogue et la loi de sainteté<sup>6</sup>. De façon concise et lumineuse le Christ résumera l'ensemble par les deux commandements de l'amour de Dieu et du prochain (Mc 12, 28-33).

## Fondement de toute œuvre chrétienne

La Nouvelle Alliance illustre le lien indissociable entre les deux commandements en présentant la charité fraternelle comme accomplissement de toute exigence morale<sup>7</sup> avant que St Jean ne finisse par en faire l'**unique** commandement : « *Voici mon commandement : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimé* » (Jn 15, 12). Cette unicité de l'amour est ainsi justifié : « *qui n'aime pas son frère qu'il voit ne saurait aimer Dieu qu'il ne voit pas... nous aimons les enfants de Dieu lorsque nous aimons Dieu* » (1 Jn 4,20sv et 5, 2).

Certes, le Christ s'est identifié aux plus petits de ses disciples<sup>8</sup> établissant ainsi les liens les plus forts de fraternité qu'il étend à tout homme nécessaires : « *chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait* » (Mt 25,40), mais l'amour du prochain, tout autre que philanthropique, est fondamentalement religieux pour deux raisons : il est inspiré par l'amour de Dieu, « *mes bien-aimés, si Dieu nous a aimés ainsi, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres* » (1 Jn 4,11)<sup>9</sup>. Mais surtout Dieu en est la source et le moteur car l'amour de Dieu inonde nos cœurs, « *car l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné* » (Rm 5,5), et c'est lui qui agit en nous et par nous.

---

<sup>6</sup> Le livre du Lévitique dérouté le lecteur avec ses notions de pur, d'impur et de sacré. Et pourtant elles ont donné naissance à la « Loi de Sainteté », qui contient le célèbre : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ». En réinterprétant des tabous archaïques (comme celui du sang) ou permanents (comme celui de l'inceste), les prêtres juifs ont développé à la fois un système culturel et une éthique fondée sur la présence de Dieu au milieu de son peuple. Dans le Lévitique en effet, le culte (ch. 1-17) et la morale (ch.18-27) se succèdent, car ils sont complémentaires ; tous deux s'appuient sur la conviction que le peuple de Dieu n'existe que par sa relation à celui qui lui donne la vie.

<sup>7</sup> « Car la loi tout entière trouve son accomplissement en cette unique parole : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » (Gal 5,14). Voir également Gal, 6,2 ; Rm13,8sv ; Col 3, 14.

<sup>8</sup> « Quiconque donne à boire, ne serait-ce qu'un verre d'eau fraîche, à l'un de ces petits en sa qualité de disciple, en vérité, je vous le déclare, il ne perdra pas sa récompense ». (Mt 12,42)

<sup>9</sup> Voir également l'amour des ennemis « afin d'être vraiment les fils de votre Père qui est aux cieux... » (Mt 5,45) et « Imitez Dieu, puisque vous êtes des enfants qu'il aime : vivez dans l'amour, comme le Christ nous a aimés... » (Ep 5, 1) ou « maris aimez vos femmes comme le Christ a aimé l'Eglise » (ib 5, 25).

### **Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort (2 cor 12,10).**

Dans l'action, comme dans la prière<sup>10</sup> l'amour qui alimente notre charité fraternelle est venu de Dieu<sup>11</sup> et retourne vers lui : en aimant nos frères, nous aimons Dieu lui-même puisque tous ensemble nous formons le Corps du Christ (Rm 12, 5-10).

Lorsque le Seigneur révèle à Paul : « *ma grâce te suffit, car ma force se déploie dans la faiblesse* » (2 cor 12, 9), les deux conditions sont explicites :

D'une part, le disciple doit demander et surtout savoir recevoir l'amour comme un don accordé du fait que Dieu nous prend pour Fils<sup>12</sup>.

D'autre part, l'aspect positif de la faiblesse est, par la prise de conscience que l'on peut en avoir, de conduire à l'humilité, condition indispensable du don d'amour de Dieu.

En effet, de tous les dons dont la force, qu'Israël a reçue de Yahweh, le peuple a fini par en oublier l'origine pour se l'approprier et revendiquer son indépendance : « *Garde-toi de dire : c'est ma force, c'est la vigueur de mon bras qui m'ont procuré ce pouvoir* » (Dt 8,17). En conséquence de quoi Dieu s'est plu à choisir de préférence des hommes d'apparence modeste mais dont le cœur est sûr (I S 16,7).

L'humilité chrétienne qui rend gloire à la puissance de Dieu est celle de Marie dans le Magnificat (Lc 1, 46 sv). La force dont Dieu est la source est « *ce trésor que nous portons en des vases d'argile, pour qu'on voit bien que cette extraordinaire puissance appartient à Dieu et ne vient pas de nous* » (2 Co 4, 7).

### **Le vécu de l'Eglise primitive**

Le tout début de la vie des premiers chrétiens de Jérusalem se résume en une succession de trois programmes idéaux, suivis d'un exemple qui les concrétise, puis d'un contre exemple qui les infirme dans la pratique, enfin de la solution nouvelle qui résout la question et qui fait progresser la communauté.

Le récit de la Venue de L'Esprit Saint suivie des premières conversions qui suivent la prédication explicative de Pierre, le programme est énoncé : « *Ils étaient assidus à l'enseignement des Apôtres et à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières... Ils étaient unis et mettaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens pour en partager le prix entre tous, selon les besoins de chacun. Unanimes, ils se rendaient chaque jour assidûment au Temple...* » (Ac 2, 42-46).

Acte 1. Programme : prière assidue ; Confirmation : Ils vont régulièrement au Temple. Problème : Les autorités religieuses finissent par les expulser ; solution : ils se retrouvent chez eux pour la fraction du pain.

Acte 2. Programme : mise en commun des biens après vente des biens de chacun ; Confirmation : Barnabé vend son champ et apporte le montant aux pieds des Apôtres. Contre- exemple : Ananias et sa femme Saphira trichent ; solution : Pierre le leur reproche et le Seigneur se charge de la sanction.

Acte 3. Programme : on met tout en commun; Confirmation : on donne à chacun ce dont il a besoin ;

<sup>10</sup> « Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils qui crie : Abba – Père » (Gal 4-6)

<sup>11</sup> C'est l'amour répandu dans nos cœurs par l'Esprit qui nous permet de combattre pour le bien. (Rm 15,30)

<sup>12</sup> « Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car l'amour vient de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et parvient à la connaissance de Dieu » (1 Jn 4,7).

Problème : Les Hellénistes se sentent défavorisés dans le partage ; solution : l'institution du diaconat.

En résumé, l'Eglise entend les invitations du Christ et y répond de façon radicale. Son Esprit la pousse à la concrétisation. Les manifestations de la faiblesse humaine n'arrêtent pas le processus. La solution du problème a fait progresser la communauté.

On peut retenir l'image de la marche en avant. Pour répondre à un appel, on avance un pied en avant, cela provoque un déséquilibre qui est compensé par le mouvement de l'autre pied qui vient rejoindre le premier et même le dépasse en créant un nouveau déséquilibre compensé, ... etc. C'est la succession de déséquilibres compensés effectués dans la confiance qui permet la progression. Dans le cas cité, la pratique de l'Eucharistie remplace la prière au Temple, l'instauration du diaconat renvoie les Apôtres à leur fonction principale de prédication et associe des fidèles, dont des grecs, aux responsabilités dans l'Eglise, etc.

Cette marche en avant s'effectue dans une perspective trinitaire où l'Action de l'Esprit Saint fait passer la Communauté du Temple, domaine du Père, à la fraction du pain pour communier au Fils.

### **Entrer dans le royaume**

En résumé, la vie chrétienne est une invitation à prendre conscience que la Création nouvelle annoncée par les prophètes est en cours, qui permet de renouveler l'homme intérieurement à l'image de son Créateur<sup>13</sup>, devenu dans le Christ « *nouvelle créature* »<sup>14</sup>.

La faiblesse essentielle de l'homme est la propension à l'idolâtrie qui poussait Israël vers les cultes étrangers et dont St Paul débusque la forme nouvelle dans les vices de ceux qui laissent le poids de la chair paralyser les aspirations de l'esprit<sup>15</sup>

La solution réside en la rencontre, dans le cœur de l'homme, de son esprit avec l'Esprit Saint (Rm 8, 16) qui le fait agir<sup>16</sup> et lui accorde une vie éternelle<sup>17</sup> signe qu'il est dans la voie du salut<sup>18</sup> dont la nature s'en trouve ainsi éclairée : l'Esprit du Christ « *doux et humble de cœur* » (Mt 11, 29) agit en notre cœur pour le pacifier et lui rendre la sérénité. Il invite de plus l'homme à se recréer selon le mode *de la terre et de cieus nouveaux* pour une vie éternelle (Apoc, 21, 1).

J.- Marc Vaillant

<sup>13</sup> « Vous vous êtes dépouillés du vieil homme, avec ses pratiques, et vous avez revêtu l'homme nouveau, celui qui, pour accéder à la connaissance, ne cesse d'être renouvelé à l'image de son créateur » (Col 3, 10)

<sup>14</sup> « Ce qui importe, ce n'est ni la circoncision, ni l'incirconcision, mais la nouvelle création » (Ga 6, 15) cf. la note de la TIOB.

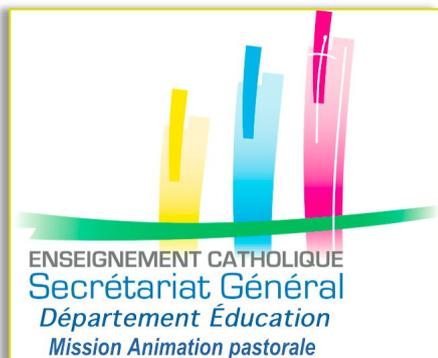
<sup>15</sup> La faiblesse la plus importante d'Israël était sa difficulté à vivre d'un Dieu totalement transcendant qui incitait le peuple à l'idolâtrie et l'hypocrisie, « le cœur double » (Ps 13, 3) tant combattue par le Christ. Paul retrouve l'idolâtrie parmi les vices (« leur dieu, c'est leur ventre » Ph, 3, 19) produits par le poids de la chair qui étouffait en chacun les aspirations de l'esprit.

<sup>16</sup> « Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi sous l'impulsion de l'Esprit » (Ga 5, 25).

<sup>17</sup> « Et si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité Jésus-Christ d'entre les morts donnera aussi la vie à vos corps mortels, par son Esprit qui habite en vous » (Rom 8, 11). Il faudrait reprendre tout le chapitre 8 sur la libération par l'Esprit, par exemple v. 6 : « la chair tend à la mort », v. 8 : « sous l'emprise de la chair on ne peut pas plaire à Dieu », etc.

<sup>18</sup> « Dieu vous a choisis dès le commencement, pour être sauvés par l'Esprit saint qui sanctifie et par la foi en la vérité » (2 th 2,13)





**POUR UNE COMMUNAUTÉ ÉDUCATIVE  
SOLIDAIRE DES FRAGILITÉS  
DES JEUNES, DES ADULTES, DU MONDE**

## **Pauvreté, fraternité et solidarité dans l'enseignement social de l'Église**

**P. Armand GUÉZINGAR**

*Faculté de théologie de l'UCO (Angers)  
Éthique économique, politique et sociale*

### **En guise d'introduction :**

#### **• Quelques mots au préalable sur l'enseignement social**

L'émergence de cet enseignement se situe en 1891 par la prise de parole, assez inattendue, du pape de l'époque : Léon XIII et son encyclique *Rerum Novarum*. S'inspirant des réflexions (notamment les travaux de l'union de Fribourg) et de l'action des « chrétiens sociaux », l'encyclique, écrite face à la montée de la question sociale, condamne « la misère et la pauvreté qui pèsent injustement sur la majeure partie de la classe ouvrière » : les choses nouvelles sur la condition des ouvriers.

Au sujet de cette encyclique, Bernanos fera dire à son curé de campagne : « Ce jour-là la terre a tremblée ! ». Paul Lafargue grand leader socialiste de l'époque (disciple et gendre de Marx) écrira même : « Ce texte est le plus grand de la catholicité de ce siècle. On ne l'a pas assez étudié et beaucoup de catholiques ne soupçonnent pas ce qu'elle contient : c'est un document remarquable, fortement pensé ». Le compendium parle de « la valeur prophétique » de *Rerum Novarum* (p. 153).

*Rerum Novarum* c'est : les choses nouvelles sur la condition des ouvriers mais, plus largement, sur la question sociale, c'est à dire la prise en compte pleine et entière de la question sociale. Pour la première fois un document pontifical offrait une vision globale des problèmes sociaux de l'époque et cherchait à formuler quelques principes pour contribuer à les résoudre, en ayant comme accent la condition particulière des ouvriers. On peut remarquer par exemple que le double constat de Léon XIII formulé dans *Rerum Novarum* n'a rien perdu de son actualité :

- « La richesse a afflué entre les mains d'un petit nombre et la multitude a été laissée dans l'indigence »
- « Il faut ajouter la concentration entre les mains de quelques-uns de l'industrie et du commerce, devenue le partage d'un petit nombre de riches et d'opulents qui impose un joug presque servile à l'infinie multitude des prolétaires ».

Dans cette même ligne, on pourrait d'ailleurs dire que non seulement parler d'enseignement social c'est affirmer la consistance du social (du sociétal), mais c'est aussi la prise de position que l'activité socio-économique est soumise au jugement de la conscience morale... Cela s'effectuera dès *Rerum Novarum*... Cette position

allant toujours à l'encontre d'une certaine forme de libéralisme qui estimait que l'intervention du jugement moral ne peut que dérégler les mécanismes des phénomènes économiques, sociaux. A l'encontre, aussi d'une certaine forme de socialisme qui considérait que l'approche éthique était nulle et non advenue, *Rerum Novarum* a critiqué vigoureusement d'une part les abus du capitalisme libéral comme les illusions du socialisme de l'époque.

Toutefois, quand l'Eglise intervient dans ce champ de la réflexion sociale ce n'est pas d'abord le résultat de considérations abstraites, théoriques, mais cela est plutôt le fruit d'une longue expérience de réflexion et d'action dans des univers et contextes sociaux très divers, et en continuel évolution. On pourrait qualifier l'enseignement social, comme une sorte « d'idéal à la fois théorique et concret »... Car il y a cet enseignement social (doctrine, parole, discours...) de l'Eglise, mais il ne serait rien sans l'engagement même des chrétiens, sans les paroles et actes des différents engagements. A l'enseignement social, si utile qu'il soit, il faudra toujours l'engagement de la sensibilité. Il n'y a pas seulement d'ailleurs que les encycliques. Il y a une multitude d'autres : de pays, de diocèses, de congrégations, de mouvements, de théologiens... tout cela nourrit un corps de doctrine.

Tout ce discours social met la priorité de l'homme sur le capital... L'homme en tant qu'être créé par Dieu doit être la fin suprême de la création : production orientée vers l'homme. Déjà, *Rerum Novarum* et *Quadragesimo Anno*, ont montré qu'il y a des problèmes de justice dans la répartition des revenus et donc il n'y a pas que les lois économiques qui seraient celles de la production, il y a des lois morales qui demeurent celles de la distribution. Tout un effort pour essayer de contrer la fatalité des lois économiques par d'autres impératifs. Maintenant, la position est même d'invoquer la présence de l'éthique, au cœur même du fonctionnement économique (voir les textes récents).

Dans un article « Parole de l'Église en matière sociale » paru dans *Études* en mai 1991, Christoph Théobald concluait : « Mais peut-être faut-il plus encore s'interroger sur ce qui donne à la parole de l'Église dans telle ou telle situation sociale une force prophétique et évangélique. ( ... ) On a l'impression, en relisant les grandes interventions depuis cent ans, que la force de l'Esprit se manifeste surtout dans des paroles qui ont coûté à l'Église elle-même. Nous sommes sans doute là devant le signe ultime d'une crédibilité ecclésiale : il est humain de s'adresser aux autres pour justifier à la fois sa propre compétence et son autorité morale ; mais il est théologal ou proprement évangélique de proférer une parole brûlante, critique et bienfaisante en même temps, qui implique celui qui l'a dite et qui le met lui-même du côté des destinataires ».

Fondamentalement, c'est parce que le christianisme n'est pas un discours uniquement spirituel, un discours serait seulement de salut personnel. L'Évangile quand on le lit, tout l'Évangile, dit quelque chose sur les relations entre les personnes, les relations entre les hommes. Il y a des relations qui de fait sont conformes à l'Évangile et il y a d'autres relations qui ne sont pas conformes à l'Évangile : qui sont conformes à d'autres critères, à des injustices, à des mépris, mais pas aux valeurs de l'Évangile.

Enfin, il s'agit de faire converger la foi et la vie sociale... Admettre que la foi peut aider l'agir social à ne pas se réduire à l'économique ou au politique ou à la consommation... et perdre ainsi de vue son objet propre : le social humain, la vie humaine dans sa profonde radicalité sociale. Admettre aussi que sans l'attention aux faits de la vie sociale, la foi peut perdre son lien avec la réalité... avec le risque de considérer le social comme un lieu commun, de le banaliser et donc, de ne pas le considérer non selon l'Évangile, de ne pas le considérer comme le lieu d'effectuation de l'Évangile...

## Un bref regard sur la réalité d'aujourd'hui... où se jouent solidarité et fraternité : le village global

***Le monde entier est un village global.***

***Le monde compte aujourd'hui 6 milliards 300 millions d'habitants.  
Imaginons un instant que ce village soit composé de 100 habitants :***

51 seraient des femmes  
49 seraient des hommes  
30 seraient des enfants  
70 seraient des adultes  
Et parmi eux, 7 seraient vieux

70 seraient de couleur  
30 seraient blancs  
60 seraient asiatiques  
13 africains  
13 américains  
13 européens  
1 de la zone du Pacifique Sud

32 seraient chrétiens  
19 musulmans  
13 hindouistes  
6 bouddhistes  
5 animistes  
24 d'autres religions ou ne croiraient en aucune

Parmi les habitants de ce village  
20 souffrent de malnutrition  
1 meurt de faim, tandis que  
15 sont trop gros.

Des richesses du village  
6 personnes en possèdent 59 % (toutes des États-Unis d'Amérique)  
74 en possèdent 39 %  
20 se partagent les 2 % restants

Des sources d'énergie du village,  
20 personnes consomment 80 % et  
80 se partagent les 20 % restants

L'électricité serait coupée environ 50 % du temps, faute de moyens  
30 personnes gaspilleraient 90 % des ressources naturelles et énergétiques du village

17 n'ont pas d'eau potable  
56 ont accès à des installations sanitaires  
15 adultes sont analphabètes  
1 seul a un diplôme universitaire  
7 seulement possèdent un ordinateur dont 6 connectées à un réseau de type Internet  
50 personnes vivraient au sein même du petit village  
50 autres seraient éparpillées aux alentours  
33 habitants vivraient une situation de conflit armé, dont 23 seraient des femmes

5 enfants travailleraient dans des conditions d'esclavage et  
1 petite fille serait employée de maison sans être rémunérée  
80 personnes auraient une religion, dont  
40 seraient forcées de la pratiquer (sous la contrainte ou de par la coutume)

Si vous avez de la nourriture dans votre frigo, des habits sur vous, un toit sur votre tête et un endroit pour dormir,  
vous êtes plus riche que 75 % des habitants de la terre.

Si vous avez de l'argent à la banque, dans votre portefeuille et de la monnaie dans une petite boîte, vous faites  
partie des 8 % les plus privilégiés du monde.

La France comptait 4,5 millions de pauvres en 2009 si l'on fixe le seuil de pauvreté à 50 % du niveau de vie médian et 8,2 millions de pauvres en 2009 si l'on utilise le seuil de 60 % du niveau de vie médian (voir notre définition ci-dessous). Dans le premier cas, le taux de pauvreté est de 7,5 %, dans le second de 13,5 %. En 2009, le seuil de pauvreté situé à 60 % du revenu médian, pour une personne seule, est de 954 euros mensuels, celui à 50 % de 795 euros... Augmentation très nette en 2011...

Lettre récente (15 septembre 2011) du président de la conférence des évêques des USA sur la situation économique. Je le cite : « 16 millions de nos enfants (1 sur 4) grandissent dans la pauvreté. Cela est particulièrement sensible chez nos concitoyens originaires d'Afrique et d'Amérique Latine avec un taux de chômage et de pauvreté nettement plus haut que les autres catégories sociales. Les immigrés sont spécialement sensibles à l'exploitation et aux mauvais traitements. Ces réalités contredisent notre engagement national « à plus de liberté et de justice pour tous ».

Je vais passer en revue chacun des termes de l'intitulé de cette conférence, en commençant par la solidarité...

## **1 - La nécessaire solidarité**

### **1.1 Et d'abord, quelques distinctions utiles**

Quand j'ai commencé à réfléchir à ce que j'allais vous dire par rapport à ce concept de solidarité, j'ai été pris d'un sentiment de vertige face au feu d'artifice des usages du mot solidarité qui partent en tout sens au prix parfois d'un brouillage de significations. Bref, un mot valise aussi insaisissable qu'une boule de mercure. Et ce n'est pas la consultation d'Internet qui était de nature à m'aider puisqu'elle a révélé... 36 millions d'entrées possibles...

Voici le tout petit florilège que j'en rapporte : solidarité internationale, intercommunale, intergénérationnelle, pacte civil de solidarité, les publicités où l'on se fait solidaire, la solidarité de l'enseigne carrefour, revenu de solidarité active (RSA), qui pourrait d'ailleurs suggérer qu'il y aurait une solidarité passive...

Que signifie cette profusion terminologique et comment s'y retrouve-t-on dans l'écheveau des significations emmêlées?

A la première question, deux réponses possibles : une réponse plutôt optimiste portée à voir dans cette fréquence des items de tonalité solidariste un signe de bonne santé de la solidarité ; la seconde réponse plus septique, se demande si ce déluge verbal ne serait pas le symptôme d'une crise sérieuse des pratiques de la solidarité, se souvenant sans doute du mot de Saint-Exupéry « On ne parle jamais tant d'une valeur que lorsqu'elle se porte mal ».

Mais comment alors s'y retrouver sous cet espèce de fracas sémantique?

L'enseignement social va nous donner de précieuses indications... Cette dimension remonte à loin. Déjà, dans l'Evangile, il était dit « Ainsi, tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux : c'est la loi et les prophètes » (Mt 7,12 et Lc 6,31). La mention « c'est la loi et les prophètes » indique que cette règle d'or est un résumé de la pensée biblique.

L'enseignement se base sur l'étymologie du mot qui renvoie au latin *in solidum* signifiant pour la totalité (dans le droit canonique on parle de prêtres *in solidum* au service d'une même paroisse c'est à dire ensemble, chacun répondant du tout). La solidarité c'est aussi solidus, une solidarité génératrice de solidité. Face aux défis et aux souffrances du temps, se serrer les coudes, former un corps compact, solide. On touche ainsi au spécifique de la solidarité qui fait d'elle l'expression de lien entre

chacun, entre la partie et le tout, lien qui est juridique mais, en amont, social. En sorte que la solidarité désigne un rapport de dépendance, d'interdépendance.

Comme le dit ce très beau passage de l'encyclique de Jean-Paul II, *Sollicitudo rei Socialis* (1987) au n°38 : « Quand l'interdépendance est ainsi reconnue, la réponse correspondante, comme attitude morale et sociale, et comme « vertu », est la solidarité. ». Et il ajoutait, « La solidarité n'est pas un sentiment de compassion vague ou d'attendrissement superficiel pour les maux subis par tant de personnes proches ou lointaines. Au contraire, c'est la détermination ferme et persévérante de travailler pour le bien commun ; c'est à dire pour le bien de tous et de chacun, parce que, tous, nous sommes vraiment responsables de tous ».

Mais immédiatement, la question est relancée : de quelle dépendance s'agit-il? Une solidarité subie ou voulue ?

Nous touchons là, je crois, à l'une des richesses ou des ambiguïtés fondamentales du terme solidarité, qu'évoque le n° 38 de *Sollicitudo rei Socialis* lorsqu'il parle de solidarité comme attitude morale et sociale. En effet la solidarité désigne à la fois un fait social et une valeur morale renvoyant à deux niveaux d'analyse distincts :

- **un niveau sociologique qui envisage la solidarité comme « un fait social »** tel que, quoi que je fasse, je dépends d'autrui qui dépend lui-même de moi et de nous. Durkheim distinguait la solidarité mécanique des sociétés traditionnelles où en particulier au moment des épreuves, l'effort collectif est la règle. Et la solidarité organique (organisée) des sociétés modernes, où les personnes ne sont plus reliées entre elles que par les règles du contrat et de la division du travail. Contrairement aux positivistes qui dénonçaient dans les nations modernes et leur « chacun-pour-soi » des sociétés réduites en poussière, Durkheim affirmait que le lien social pouvait y être aussi fort et solide que dans les sociétés traditionnelles. Il y mettait pourtant une condition expresse - que la solidarité fonctionne, une solidarité vécue par tous, l'État facilitant et encourageant - notamment par la fiscalité - l'égalité des chances et le sentiment de justice sociale. Dans la théologie sociale catholique on désigne cette solidarité par l'appellation latine : **coniunctio**, c'est à dire union, communion, coopération, corporation, unité du corps social, « *coniunctio*-solidarité » désignant le fait de l'interdépendance entre les citoyens, entre les nations et les peuples comme dans l'encyclique *Mater et Magistra* de Jean XXIII (1961). On trouve cette approche dans les encycliques sociales d'avant le Concile, *Gaudium et Spes*.
- **Mais il a aussi un deuxième usage, celui au niveau des valeurs morales, éthiques, juridiques, (axiologique) sous la forme d'un devoir être impératif dérivé du « souci des autres » pour reprendre le titre du beau livre du rabbin Gilles Bernheim.** Elle devient un choix dicté par le souci de veiller à la justice et à l'équité constamment remis en cause par la nature, la société et d'y veiller avec un objectif qui est tantôt de restauration (toutes les campagnes humanitaires par exemple), tantôt de restauration de dispositifs capables de réaliser avec régularité et une certaine forme d'automaticité. Je pense, en particulier, à la sécurité sociale, par exemple, et à toutes les politiques se réclamant de la solidarité. Au niveau de l'éthique sociale chrétienne c'est ici l'apparition de la solidarité comme **solidarietas**, c'est à dire la solidarité comme prise de position éthique et engagement. A partir de *Gaudium et Spes* et surtout avec Jean-Paul II, on se place aussi ici à un niveau axiologique, au niveau des valeurs, sous la forme d'un devoir être et d'un devoir faire.
- On peut parler ici aussi de solidarité chaude (pleine de compassion, d'indignation, de révolte), solidarité où l'individu est fortement impliqué. Cette solidarité devient l'affaire de chacun dans les domaines aussi fragilisés que la

famille, le travail, l'espace urbain ou rural, l'enracinement culturel, la sauvegarde de la terre, l'ouverture et l'engagement international. Mais en veillant à ce que cela ne soit pas un feu de paille, en veillant également, comme l'a écrit Benoît XVI dans son encyclique Dieu est amour (n° 34 en 2006) : « la participation profonde et personnelle aux besoins et aux souffrances d'autrui devient une façon de m'associer à lui : pour que le don n'humilie pas l'autre, je dois lui donner non seulement quelque chose de moi, mais moi-même, je dois être présent dans le don en tant que personne ».

En contrepartie, il faut aussi parler de la solidarité froide, c'est à dire de toute la solidarité institutionnalisée, « celle exprimée par la société civile et qui dépasse de manière significative celles des individus », comme l'écrit encore Benoît XVI (Dieu est Amour n° 30), parce que l'homme est un être social, parce que la société est un corps dans lequel toutes les membres ont une égale dignité et sont porteurs de valeurs au service de la croissance commune. Comme le disait un théologien : « Ce qui doit être partagé, ce n'est pas seulement le pain, mais la possibilité de faire le pain ». Cela amène aussi à la reconnaissance que la personne reconnaisse sa dette vis à vis de la société (comme l'avait aussi mis en lumière Léon Bourgeois, fondateur au 19<sup>e</sup> siècle du solidarisme). Comme le mentionne le Compendium de l'Enseignement Social au n° 195 : « le principe de solidarité implique que les hommes de notre temps cultivent davantage la conscience de la dette qu'ils ont à l'égard de la société dans laquelle ils sont insérés... Une telle dette doit être honorée dans les diverses manifestations de l'action sociale, de sorte que le chemin des hommes ne s'interrompe pas, mais demeure ouvert aux générations présentes et futures, appelées ensemble, les unes et les autres, à partager solidairement le même don ». On croirait lire Léon Bourgeois, fondateur du solidarisme. Les conséquences de ce principe font l'objet d'intenses débats. L'Etat républicain peut-il intervenir dans la répartition des richesses sans empiéter sur la liberté des individus ? La république peut-elle être sociale tout en étant libérale ? Comment concilier l'assistance sociale et la responsabilité individuelle ?

## **1.2 Quelques autres dimensions de la solidarité**

Quelques autres pistes fournies par l'Enseignement social de l'Église ...

### **1.2.1 Une évolution générale : élargissement du concept de solidarité**

La solidarité des anciens était surtout une solidarité de petites communautés qui se défendaient contre toutes sortes de calamités naturelles, agressions, guerres, maladies... C'était d'une certaine manière la solidarité du tous pour un et du un pour tous. C'était aussi des communautés où chacun avait sa place, son rôle préétabli... Mais ce monde a changé.

Aujourd'hui, nous vivons dans un monde dans un monde ouvert. Au sens où c'est un monde dans lequel chacun d'entre nous cherche à s'autoréaliser personnellement. La solidarité des modernes se présente de manière plus compliquée que la solidarité des anciens. De nos jours, on doit se mettre d'accord, non seulement entre personnes différentes l'une de l'autre, amis aussi entre personnes où chacune poursuit son propre projet de vie. La chose n'est pas simple, même si elle n'est pas sans intérêt. Parce que cette solidarité est en totale expansion. En particulier, à tout moment on rencontre de la diversité qui au premier contact n'est pas toujours facile à gérer. La diversité n'est pas toujours quelque chose d'agréable. Il faut du temps et de la patience parfois pour la rendre objet d'attention. La diversité fait problème. Cela fait que la solidarité moderne n'est pas une solidarité en conflit mais plutôt une solidarité de compétition : une solidarité qui ne tend pas à l'homogénéité des différents, mais tend à trouver un vivre-ensemble, une cohabitation des différents. (Débat sur le juste et le bien)

La vision de la solidarité de l'Enseignement social de l'Église s'est ainsi modifiée en fonction de ces nouveaux paramètres. Les premiers textes avaient pour référence un monde ordonné où chacun avait sa place, avec des corps intermédiaires... La réalité n'est plus celle-là : elle est désormais multiformes... L'Enseignement social de l'Église prend en compte cette nouvelle réalité.

De Léon XIII à aujourd'hui, l'enseignement social n'a pas cessé de solliciter les peuples à réaliser une économie sociale. Les encycliques récentes appellent à une globalisation de la solidarité. Dans le concret, cela peut s'entendre comme la réduction des dettes des pays pauvres, des aides plus renforcées pour leur développement.

Il ne s'agit pas de globaliser une solidarité de type assistanat qui laisserait telles quelles les causes réelles de la pauvreté. Il faut globaliser la solidarité sur la base des droits des peuples et de la justice. Cela passe alors par une analyse du sens et du contenu d'une telle justice à l'échelle planétaire : cela passant par exemple par des taxes sur les transactions, par l'abolition des paradis fiscaux, par l'abolition des monopoles injustes... Sachant aussi que la solidarité à une dimension mondiale n'évacue pas la solidarité régionale, locale...

J'ajouterai que cette solidarité globale doit aussi se vérifier désormais comme une solidarité avec la nature, avec le cosmos... Vigilance sur le risque d'un cercle vicieux décrit ainsi : « Toute atteinte à la solidarité et à l'amitié civique provoque des dommages à l'environnement, de même que la détérioration de l'environnement, à son tour, provoque l'insatisfaction dans les relations sociales » (*Caritas in Veritate* n°51).

*Caritas in Veritate* fait le constat suivant (2009) au n°53 : « De nos jours l'humanité apparaît beaucoup plus interactive qu'autrefois ». Le texte va plus loin faisant quelques propositions.

Une solidarité orientée vers une véritable communion entre les hommes : « cette plus grande proximité doit se transformer en communion véritable. Le développement des peuples dépend surtout de la reconnaissance du fait que nous formons une seule famille qui collabore dans une communion véritable et qui est constituée de sujets qui ne vivent pas simplement les uns à côté des autres ».

Face à des tendances profondes dans le monde d'aujourd'hui qui établissent des relations virtuelles et parfois privatisent la conscience, nous avons besoin d'expérience de communautés, de groupes où on apprend à respecter la dignité de toute personne humaine et le sens du bien commun (ou de l'intérêt général). Il y a une nécessité majeure, je crois de faire partie de groupes dans lesquels le contact humain aide à comprendre et à intérioriser les relations réelles de réciprocité, d'amitié, de solidarité, de projet commun... des communautés qui soutiennent et nourrissent les personnes pour qu'ils n'entrent pas dans des dynamiques qui dévalorisent... sans tomber bien sûr dans des communautés qui ne dégènèrent pas dans la recherche pathologique de sécurité, ordre, esprit de corps, propre au fondamentalisme...

*Caritas in Veritate* fait aussi remarquer plus loin en se basant sur un extrait de l'encyclique de Paul VI *Populorum Progressio* de 1967 (cette encyclique qui avait parlé du « développement comme développement de tout homme et de tout l'homme » et du développement comme « nouveau nom de la paix », « le monde est en malaise faute de pensée »... « Cette affirmation, nous dit Caritas in Veritate, renferme une constatation, mais surtout un souhait : il faut qu'il y ait un renouveau de la pensée pour mieux comprendre ce qu'implique le fait que nous formons une famille ; les échanges entre les peuples de la planète exigent un tel renouveau, afin que l'intégration puisse se réaliser sous le signe de la solidarité plutôt que de la marginalisation. Une telle pensée nous oblige à approfondir de manière critique et sur le plan des valeurs la catégorie de la relation ».

### **1.2.2 Solidarité et subsidiarité**

Ce principe (*Quadragesimo Anno*) veut dire que tout échelon supérieur se refuse à réaliser lui-même ce qu'un échelon inférieur pourrait faire. Cela met en lumière un principe capital : l'autonomie.

En référence à la globalisation, le principe de subsidiarité est là pour mettre en valeurs les échelons intermédiaires : les institutions médianes telle l'Europe par exemple, ou alors à un niveau inférieur aux états : les régions, les communes... Il faut aussi ajouter à cela toutes les associations, initiatives, mouvements des citoyens... de la société civile.

Par rapport à la globalisation et à la croissante massification des biens, des populations... il est important de susciter le plus grand nombre possible d'unités petites et dominables, qui peuvent développer l'initiative individuelle et la collaboration responsable des personnes singulières... des espaces individuels, personnels, dans lesquels est encore possible le rencontre d'homme à homme.

Il ne faut pas oublier non plus que le principe de subsidiarité peut renforcer de manière efficace la démocratie. Subsidiarité signifie délégation des compétences et des pouvoirs, et de là la subdivision et le contrôle du pouvoir. La subsidiarité est un principe hautement démocratique, et ce qui compte encore plus, un principe profondément humain. Si le monde global de masse veut rester digne de l'homme il devra prendre très au sérieux cette subsidiarité.

Mais solidarité et subsidiarité sont à lier ensemble « car si la subsidiarité sans la solidarité tombe dans le particularisme, il est également vrai que la solidarité sans la subsidiarité tombe dans l'assistanat qui humilie celui qui est dans le besoin ». *Caritas in Veritate* prenant ainsi l'exemple de l'aide au développement : « Cette règle de caractère général doit être prise sérieusement en considération notamment quand il s'agit d'affronter des questions relatives aux aides internationales pour le développement. Malgré l'intention des donateurs, celles-ci peuvent parfois maintenir un peuple dans un état de dépendance et même aller jusqu'à favoriser des situations de domination locale et d'exploitation dans le pays qui reçoit cette aide » (n° 58).

## **2 - Une solidarité fraternelle**

Dans la tradition chrétienne le mot fraternité est ce qu'on pourrait qualifier un mot des origines. On pourrait simplement rappeler cette parole lors du récit du jugement dernier en Matthieu « ce que vous avez fait à l'un de ces plus petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait ». C'est plus tard l'école de pensée franciscaine (Antoine de Padoue, Bacon, Bonaventure, Duns Scot, Guillaume d'Ockham...) qui va donner au terme fraternité la signification qu'elle va conserver jusqu'à aujourd'hui. Celle de constituer, le complément et un certain parachèvement du principe de solidarité. De fait alors que la solidarité est le principe d'organisation sociale que permet aux égaux de devenir égaux, le principe de fraternité est le principe d'organisation sociale qui permet aux égaux d'être différents. La fraternité permet aux personnes qui sont égales dans leur dignité et leurs droits fondamentaux d'exprimer diversement leur projet de vie et leur charisme propre.

Un rapide retour en arrière...

Il y a eu « l'âge d'or » de la révolution de 1848 : la fraternité, alors amplement théorisée, a été ajoutée à la devise républicaine – naissance de la Deuxième République. Mais par la suite on a observé que le rapport à la fraternité n'est pas du tout le même que celui qui est entretenu avec l'égalité et la fraternité. Déjà en 1880 dans un « dictionnaire général de la politique », l'auteur remarquait : « Quand

on prononce le mot de liberté, on sait ce que cela veut dire ; de même quand on parle d'égalité, ce mot a une signification claire et déterminée. Il n'en va pas ainsi quand il s'agit de fraternité. Ici tout est vague et indéfini... ». Et il concluait : « comment faire régner la fraternité parmi les hommes. Comment la traduire en institution et en loi ? ».

On est ici évidemment en face d'un problème d'un idéal qui résiste à prendre corps. Vous avez bien entendu : la fraternité est qualifiée de vague, indéfinie, donc indéfinissable ; d'idéal certes, mais qui résiste à s'incarner. Mais l'auteur ne se pose pas la question de savoir ce que qui résiste. Il renonce, comme le feront les républicains, à se demander pourquoi ça résiste et à chercher à comprendre comment on pourrait dépasser cette résistance. Avec la liberté et l'égalité c'est effectivement bien plus clair, car ces termes parlent avant tout de moi, de mon identité, de mes droits : une traduction juridique et politique est possible. Tandis que la fraternité me parle d'abord de l'autre, de tous les autres et non plus simplement de moi... et peut-être même de l'autre avant moi.

Il est vrai alors que le troisième terme de la devise républicaine est souvent quelque peu oublié : si l'égalité et la liberté sont des notions ayant données lieu à de multiples débats, la fraternité est davantage reléguée au champ des comportements individuels, dans la sphère personnelle. Demandez par exemple à des enseignants s'ils éprouvent de la fraternité pour leurs élèves, demandez la même chose à des dirigeants d'entreprises : ils vous répondront sans doute je ne suis pas leur frère ni leur copain, je suis leur professeur, leur patron. Rappelez vous le film de Jean Yanne en 1985 : « *Liberté, égalité, choucroute* ». Voir le dernier numéro spécial de Téléràma sur les Lumières : un chapitre sur Egalité, Liberté rien sur Fraternité... Il y a d'ailleurs ici un grand risque : celui d'assister au reflux de la fraternité dans une sphère purement privée ou communautariste. La fraternité qui tombe surtout dans la sphère personnelle, il y a là, à la base, une énorme contradiction : (comme l'avait montré en son temps le philosophe Gabriel Marcel) : alors que la liberté et l'égalité sont orientées vers le « je » : « je ne vauds pas moins que toi, j'ai autant de liberté que toi » ; dans la fraternité le « je » se décentre vers le « tu » : « Tu vauds beaucoup, tu es important pour moi ». Charles Péguy a écrit dans un article que : « la fraternité est un sentiment vivace, impérissable, humain et révolutionnaire ». Il pensait même que l'on aurait dû écrire la devise de la façon suivante : fraternité, liberté et égalité.

C'est vrai aussi que ce principe de fraternité avait eu tendance à être édulcoré dans l'enseignement social de l'Eglise, comme principe réel d'organisation sociale. Mais l'on assiste aujourd'hui à un retour de cette approche avec par exemple au plan de la France :

- le message du Conseil permanent de la Conférence des évêques de France à l'occasion d'élections 2006 : *Qu'as-tu fait de ton frère ?*
- Un chapitre entier de *Caritas in Veritate* (III) : fraternité, développement économique et société civile.
- Une parution commune du CCFD-Terre Solidaire, du Secours Catholique, de la Délégation catholique pour la coopération (DCC) et de Justice et Paix France : *Chemins de Fraternité* (2010).

Dans leur opuscule écrit en commun, Stéphane Hessel et Edgard Morin (« *Le chemin de l'espérance* », p. 29s), dans la partie consacrée à la revitalisation de la solidarité, ils proposent de créer des Maisons de la Fraternité ainsi qu'un service civique de la fraternité.

Joseph Wresinski, fondateur d'ATD Quart-Monde écrivait déjà en 1983 dans un ses ouvrages (*Ces pauvres qui sont l'Eglise*), ceci « la libération des plus pauvres doit se faire dans la fraternité, et pas seulement dans la solidarité ».

Alors, comment comprendre pour aujourd'hui l'articulation entre solidarité et fraternité ? Comment comprendre à nouveaux frais la fraternité comme principe de meilleur organisation sociale?

## **2.1 La fraternité : appel à réciprocité et à l'alliance**

Nous, le savons bien le souci du partage, de la réciprocité, n'est pas inscrit dans nos gènes. Ce n'est pas non plus de façon innée, spontanée, que nous reconnaissons et respectons l'égalité de toute personne humaine et que nous accueillons l'autre comme un frère en humanité. Bien au contraire, le développement d'un sentiment de fraternité, sans lesquels justice sociale et solidarité resteraient des vains mots, est une construction exigeante qui requiert un certain travail sur soi. Cela est tout particulièrement vrai dans notre société où tous les discours tenus sur le devant de la scène (publicité, télé-réalité, joutes politiciennes...) nous poussent à écarter l'autre, voire à l'éliminer, afin de pouvoir satisfaire sans entrave toutes nos envies de consommer.

Comme l'a écrit le philosophe slovène Slavoj Žižek : « Nous désirons des produits idéaux, du café sans caféine, de la bière sans alcool, de la nourriture sans substance. Et nous nous comportons de la même manière avec autrui : nous acceptons son existence dans la mesure où sa présence n'est pas intrusive, dans la mesure où l'Autre n'est pas vraiment autre »<sup>1</sup>.

Le philosophe Emmanuel Lévinas ajoutait ceci : l'être humain ne se définit pas seulement par la liberté, l'autonomie (tradition grecque) mais il se définit aussi par sa vulnérabilité et la responsabilité (tradition biblique). L'individu humain ne s'épuise pas dans le concept d'autonomie. D'emblée, je suis un être chargé de responsabilité. La fraternité ne dit pas un devoir : elle reconnaît un lien aux autres...

Il y aurait deux modèles de la fraternité (Voir l'approche de Catherine Chalier dans son ouvrage *La Fraternité, un espoir en clair-obscur*) l'un fondé sur la quête d'une essence commune et qui ferait que nous nous rapprocherions parce que nous serions semblables. L'autre modèle, c'est d'aller dans le sens d'une fraternité d'alliance entre des personnes uniques et différentes, pas forcément d'accord, ne se ressemblant pas. Il s'agit d'une fraternité ne cherchant pas forcément les points de convergence mais considérant, que parce qu'on a devant soi une personne unique ayant un prix inestimable, on a envers lui une part de responsabilité. Cette deuxième forme de fraternité est d'essence biblique. La Bible ne pense pas la fraternité sur le mode essentialiste. A savoir, nous nous ressemblons donc nous sommes frères. Elle propose l'idée de l'homme créé unique. Les hommes sont frères avant d'appartenir à un genre commun.

La première forme de fraternité c'est donc la tentation en cas de difficulté de se tourner vers son semblable, d'autant plus quand on n'est pas respecté, reconnu. C'est une fraternité contre qui peut devenir tyrannique même pour ses membres. Elle les enferme dans une appartenance commune. Durant la Révolution française, par exemple, c'est bien au nom de la fraternisation que l'on a débouché sur la Terreur... dans d'autres périodes de l'histoire aussi.

La deuxième fraternité, pousse la solidarité à aller, non vers l'autre comme moi, mais vers l'autre irréductiblement différent de moi et lui permet d'être plus lui-même et de disposer des mêmes droits d'accès que moi aux biens rares de la planète.

---

<sup>1</sup> Dans *Marianne*, 14 octobre 2005, p. 73.

C'est sur cette donne que s'appuie l'enseignement social pour introduire l'idée de fraternité dans la sphère sociale<sup>2</sup>.

Dans *Caritas In Veritate*, Benoît XVI nous dit que la finalité du développement, c'est la fraternité. Sont donc à penser ensemble la solidarité de fait de l'humanité mondialisée, la fraternité et le développement : « la société toujours plus globalisée nous rapproche, mais elle ne nous rend pas frères » (n° 19) ; l'urgence actuelle est alors « la réalisation d'une authentique fraternité » (n° 20).

« *Populorum Progressio* » de Paul VI avait souligné à plusieurs reprises l'urgence des réformes et demande que, face aux grands problèmes de l'injustice dans le développement des peuples, on agisse avec courage et sans retard. Cette urgence est dictée aussi par l'amour dans la vérité, nous dit Benoît XVI . C'est la charité du Christ qui nous pousse : « *Caritas Christi urget nos* » (2 Co 5, 14). L'urgence n'est pas seulement inscrite dans les choses ; elle ne découle pas uniquement de la pression des événements et des problèmes, mais aussi de ce qui est proprement en jeu : la réalisation d'une authentique fraternité (n° 20).

## **2.2 La fraternité : appel au don et à la gratuité**

Dans ce même texte, *Caritas in Veritate* et dans ce même chapitre sur la fraternité, Benoît XVI introduit le don, la gratuité. « La logique du don n'exclut pas la justice » et ne se « juxtapose pas à elle ». Mais, « si le développement économique, social et politique veut être authentiquement humain, il doit prendre en considération le principe de gratuité comme expression de fraternité » (n° 34).

*Caritas in Veritate* introduit l'importance de la gratuité et de la logique du don, y compris dans les relations marchandes : « Le grand défi qui se présente à nous, qui ressort des problématiques du développement en cette période de mondialisation et qui est rendu encore plus pressant par la crise économique et financière, est celui de montrer, au niveau de la pensée comme des comportements, que non seulement les principes traditionnels de l'éthique sociale, tels que la transparence, l'honnêteté et la responsabilité ne peuvent être négligées ou sous-évaluées, mais aussi que dans les relations marchandes le principe de gratuité et la logique du don, comme expression de la fraternité, peuvent et doivent trouver leur place à l'intérieur de l'activité économique normale. C'est une exigence de l'homme de ce temps, mais aussi une exigence de la raison économique elle-même. C'est une exigence conjointe de la charité et de la vérité (n° 36) ».

Benoît XVI invite ainsi, à sortir de la stricte logique de l'échange calculé, où chacun est prêt s'investir et à investir dans la mesure seulement où il est sûr de gagner en proportion de ce qu'il a donné. Il invite à faire brèche dans la logique purement comptable du donnant/donnant, dans la logique de l'équivalence régie par les intérêts personnels.

Le don est une valeur majeure, mais il n'a de sens que s'il s'inscrit dans une véritable réciprocité. Le don, en effet, peut produire des effets pervers. Il peut, par exemple, créer des situations de dépendance. Il peut empêcher le bénéficiaire du don de développer ses propres virtualités. Il peut dissimuler les causes de la pauvreté et coexister avec des situations d'injustice.

Il est essentiel que celui qui donne soit aussi en situation de recevoir, de telle sorte que la relation soit véritablement une relation d'échange, de partage, de

---

<sup>2</sup> Pierre Rosanvallon dans son dernier livre : *La société des égaux*, parle aussi de la réciprocité. Karl Popper pensait que l'on pouvait être individualiste *et* altruiste. Pierre Rosanvallon parle de réciprocité : "Une société ne peut pas fonctionner à l'égoïsme, à l'individualisme radical. Mais elle ne peut pas fonctionner non plus sur l'idéalisation de l'altruisme. Le principe social le plus solide est, pour cela, celui de la réciprocité. Or, aujourd'hui, le défaut de réciprocité est immense dans nos sociétés."

réciprocité. Il importe, à cet égard, que tout don s'inscrive dans le cadre d'une reconnaissance mutuelle. D'où, en toute hypothèse, l'importance de la parole qui crée le lien.

Dans cette perspective de réciprocité, le don évite le piège du sentiment de supériorité : il s'inscrit dans le champ de la justice et de l'égalité entre les êtres humains sans laquelle il n'y aurait pas de relation juste.

Don, gratuité et fraternité ont donc partie liée. La Fraternité est souvent elle-même de l'ordre du don, du surgissement, de l'avènement, de la gratuité mais aussi du sentiment et de la conscience : nous parlons de Fraternité quand elle arrive là où on ne l'attendait pas, loin de l'obligation et de la pesanteur du devoir.

Le don, la gratuité eux-mêmes construisent la fraternité. Celui qui ne sait pas recevoir ne sait pas donner, et ne peut pas construire la fraternité. Seul l'engagement gratuit dans la durée peut conduire à la fraternité. Entre la solitude mortelle et l'assistanat, le don gratuit construit la fraternité.

Solidarité au prisme de la fraternité : il ne va pas sans dire que cela passe aussi par l'éducation (vous êtes bien place pour le savoir !). La solidarité fraternelle s'apprend à travers l'éducation et la formation (c'est précisément ce que disaient les rédacteurs de la Déclaration Universelle des droits de l'homme dans le préambule de leur texte). Il y a un apprentissage tout au long de la vie scolaire et non scolaire à effectuer. Par exemple déjà : dans les écoles apprendre la coopération et l'entraide, apprendre avec les autres, par les autres, grâce aux autres et non à côté des autres et contre les autres. Cette éducation à la fraternité suppose aussi des éducateurs qui sont ou tendent à devenir fraternels et cela implique un intense et persévérant travail sur soi au quotidien sur ses obscurités, sur la part la moins civilisée de nous-même.

Dans l'archipel du vivre ensemble de l'Enseignement catholique, est reprise cette expression de Jean-Baptiste de Foucauld, « Si l'espèce humaine connaît une mutation dans son rapport avec elle-même et avec le monde, alors l'école doit être non seulement un lieu de formation, mais l'instrument d'une pédagogie du sens et du lien social. » Cela passe, comme il est encore écrit dans cet archipel du vivre ensemble : par la réussite de tous, pour tous : l'engagement résolu de tous les jeunes et de tous les adultes...

Solidarité fraternelle... mais cette solidarité fraternelle passe aussi par un troisième pôle, l'attention aux pauvres, l'option pour les pauvres.

### **3 - L'inévitable passage par les pauvres**

Cette option avait fait l'objet de travaux et de mise en pratique de la part d'Eglises et de théologiens du Sud... et une longue tradition de l'Eglise (manifeste aussi dans le domaine éducatif). Il faudra attendre le 20<sup>e</sup> anniversaire de l'encyclique *Populorum Progressio* pour que le pape Jean Paul II valide cette option pour l'Eglise Universelle. On trouve en effet au numéro 42 de l'encyclique *Sollicitudo rei Socialis* (1987) : Sollicitude nouvelle à la question sociale) : « L'option ou amour préférentiel pour les pauvres est une option ou une forme spéciale de priorité dans la pratique de la charité chrétienne dont témoigne toute la tradition de l'Eglise. Elle concerne la vie de chaque chrétien, en tant qu'il imite la vie du Christ, mais elle s'applique aussi à nos responsabilités sociales et donc à notre façon de vivre... Aujourd'hui, cet amour préférentiel ne peut pas embrasser les multitudes immenses des affamés, des mendiants, des sans-abri, des personnes sans assistance médicale et, par-dessus tout sans l'espérance d'un avenir meilleur ».

Remarquons que les théoriciens contemporains de la justice sociale comme John Rawls et Amartya Sen rejoignent cette option sur le plan des conséquences en termes d'organisation générale d'un ordre juste dans une société démocratique. Que

nous disent-ils en effet ? Toute conception démocratique d'un équilibre social stable, c'est à dire fondé sur la justice, doit comporter parmi ses principes clés l'exigence de la prise en compte du sort des plus défavorisés.

On vient de rééditer un article célèbre de John Kenneth Galbraith : L'art d'ignorer les pauvres<sup>3</sup>. Cette publication rappelle les différents de pensée, parés d'une apparente rationalité, visant à « justifier » l'existence des déshérités, et l'absence de mesures pour les sortir de la misère. La liste est assez effrayante : on y trouve des théories pseudo-religieuses (« Ils seront récompensés dans l'au-delà, c'est dans la Bible ! »), pseudo-biologiques (« Il est normal qu'une sélection naturelle s'exerce sur ceux qui n'ont pas les moyens d'éduquer leurs enfants »); et pseudo-économiques (« Toute aide publique aux pauvres fait obstacle au fonctionnement efficace de l'économie »)...

Qu'en est-il de l'approche actuelle des pauvres et de la pauvreté dans l'enseignement social de l'Eglise ?

### **3.1 L'option prioritaire pour les pauvres est un comportement moral qui correspond à un choix particulier, mais ce choix relève en quelque sorte du facultatif.**

C'est une orientation tout à fait respectable, faite par un certain nombre de croyants qui se sentent « appelés » à cela. Ce n'est pas une norme universalisable. Le choix pour les pauvres n'appartient pas au fond commun indispensable pour être croyant. Les personnes qui font ce choix ont droit à tout notre respect et à notre admiration, il est bon qu'elles soient soutenues, encouragées, mais leur choix reste une affaire personnelle ou, mieux, il relève de leur charisme individuel.

### **3.2 L'option prioritaire pour les pauvres est une conséquence éthique/morale de la foi.**

Il y a, en quelque sorte d'abord et avant tout la foi. Cette foi est une adhésion au Père, au Fils et à l'Esprit. Elle se traduit en un certain nombre de comportements et de gestes : écoute de la parole de Dieu, prière, sacrements et un certain nombre de préceptes évangéliques pour orienter notre comportement: amour du prochain, attention portée au plus petit, fidélité conjugale, respect de la vérité etc. Parmi tous ces éléments qui sont liés à une foi vivante au Dieu de Jésus-Christ, il y a la pratique de la solidarité à l'égard des êtres démunis. On verra dans cette attention aux plus petits un comportement nécessaire et indispensable dans la vie d'un croyant, et non pas, comme dans le cas précédent, quelque chose de facultatif.

Cette façon de voir est sans doute la plus répandue, du moins chez les croyants soucieux de vivre leur foi. Elle contient une part importante de vérité. Elle n'est pas entièrement suffisante car je crois que l'Évangile et l'Enseignement social va plus loin que cela dans la place qu'il accorde au souci des pauvres.

### **3.3 L'Évangile ne se contente pas de faire de l'option pour les pauvres une conséquence éthique de la foi, il va plus loin : il considère que cette option est aussi une condition nécessaire à l'existence même de la foi. L'option pour les pauvres ne découle pas seulement de la foi, elle est constitutive de la foi.**

Il ne suffit pas de dire que l'option pour les pauvres est liée à l'histoire de la foi, comme s'il ne s'agissait là que d'une origine historique lointaine, ou d'une coïncidence due à des circonstances historiques passagères. Nous pouvons dire que c'est de cette façon que s'opère véritablement la naissance de la foi dans quelque moment de l'histoire que ce soit.

---

<sup>3</sup> Editions les liens qui libèrent, Paris, septembre 2011.

Très souvent, nous considérons qu'il s'agit d'affermir d'abord la foi et, comme en un second temps, d'en tirer ensuite les conséquences, dont celle du service privilégié des pauvres. Il me semble que c'est l'accès même à la foi qui implique d'en passer par le service du pauvre. En un mot, l'accès à la connaissance de Dieu passe par la reconnaissance du visage du pauvre, de telle sorte qu'on ne peut connaître le vrai Dieu tout en ignorant le pauvre. La communion à Dieu n'est pas antérieure au service du pauvre. D'ailleurs la voie royale d'accès à Dieu, la voie la plus incontestable, selon les textes évangéliques eux-mêmes, n'est pas d'abord celle de l'activité liturgique ou de la confession de foi, mais celle du service du pauvre.

S'il est vrai, comme nous l'avons vu, que le service du pauvre est une conséquence éthique de la foi, il nous faut aussi dire qu'il est une condition de la vraie foi, une condition pour une vraie connaissance de Dieu.

Lors d'une conférence à l'université de Cambridge, le théologien Gustavo Gutierrez réfutait que l'engagement pour les pauvres se situait d'abord dans une analyse de la société, dans un sentiment humain de compassion ou dans notre propre expérience de la pauvreté. Je le cite : « Je dois dire que l'ultime raison pour un chrétien est le Dieu de Jésus-Christ. Nous devons nous engager envers les pauvres parce que nous croyons au Dieu du Royaume. L'option préférentielle pour les pauvres est une option théocentrique (centrée sur Dieu). Nous devons nous engager envers les pauvres non pas parce que les pauvres sont nécessairement bons, mais parce que Dieu lui est bon ! ».

Cela implique une réelle solidarisation avec eux. « Il est difficile de parler des pauvres et aux pauvres, si on ne se solidarise pas avec eux »<sup>4</sup>, a écrit le cardinal Etchegaray.

Dans un texte remarquable, *Justice Economique pour tous* (1987), les évêques des USA ont mis ce choix préférentiel comme principe capital de discernement et d'action : l'«option préférentielle pour les pauvres ». C'est elle qui doit animer l'esprit de justice de la société parce que « tous les membres de la société ont des obligations particulières envers les pauvres et les faibles ». C'est elle qui permet aux évêques d'évaluer éthiquement les conséquences négatives du capitalisme démocratique sur les membres les plus pauvres de la société. La justice d'une société doit être « évaluée à sa façon de traiter les pauvres ».

### **S'il fallait conclure...**

Nous sommes partie en fait du concept le plus récent (solidarité), pour terminer par les plus anciens : fraternité et souci des pauvres. Dans l'enseignement social ces trois termes sont à conjuguer ensemble : conditions de réalisation d'une véritable justice et d'une véritable charité.

Ces trois termes conjugués ensemble ne sont pas à considérer comme quelque chose d'exténuant, de fatigant. Vivre une solidarité fraternelle en particulier dans le souci du frère au bord du chemin, ne consiste pas à mener toutes sortes d'actions épuisantes, mais à adopter des attitudes qui participent de « l'élémentaire de notre humanité » : se laisser toucher, s'indigner, prendre soin des liens, s'«enraciner, durer, expérimenter le dépouillement»<sup>5</sup>...

L'ordre du monde, avec ses inégalités flagrantes, ne peut disparaître sous l'effet d'une baguette magique à cause de quelques actions de solidarité dans la fraternité. Il s'agit simplement d'établir le lien avec les démunis et donc avec tous, là où c'est possible, à un niveau local, d'un lieu à un autre lieu où la vie est menacée de disparaître ou mérite d'être améliorée.

---

<sup>4</sup> *J'ai senti battre le cœur du monde*, Fayard, 2007.

<sup>5</sup> Voir Etienne Grieu, *Vocation diaconale de l'Eglise*, Document Episcopat n° 1/2066.

Je conclurai, en quittant le domaine de l'enseignement social, pour prendre à témoin Albert Camus dans une de ses nouvelles intitulée Jonas ou l'artiste au travail. Camus raconte l'ascension du peintre Jonas dont le réseau de sociabilité et de solidarité s'élargit en proportion avant qu'il ne soit frappé d'une complète impuissance créatrice qui le conduit au retranchement dans une quête désespérée de son imaginaire. Il tombe malade et dans le réduit où il s'est retiré et auquel nul n'accède, pas même son épouse, on découvre « une toile, entièrement blanche, au centre de laquelle Jonas avait seulement écrit, en très petits caractères, un mot qu'on pouvait déchiffrer, mais dont on ne savait s'il fallait y lire **solitaire** ou **solidaire**.

Ce pourrait-être la parabole de la plupart de nos existences. C'est en tous cas, je crois, à ce type de parabole que l'enseignement social de l'Eglise veut aussi éveiller notre sens de l'Autre.

SGEC  
29 MARS 2012

*Les fragilités source de vie et d'émerveillement*  
*A quelles conditions ?*

a) **D'où je parle et comment je vais parler**

*1.1) Introduction :*

- b) La Baule avec un ami. Une terrasse de café. Quelques jeunes adolescents (14 ans) en fauteuil roulant qui rient aux éclats. J'ai l'impression qu'ils s'aspergeaient avec leurs pailles. L'ambiance était très gaie. Mon ami me dit « **c'est quand même triste !** ». J'ai mis un moment à réaliser le paradoxe de cette observation. Car qu'est-ce qui était triste ? Ces jeunes en train de rire aux éclats ? Ou nous-mêmes, incapables de voir cette joie, et enfermant ces jeunes dans la réalité du handicap qu'ils vivaient. **Combien nous sommes capables de nous fabriquer des œillères !** Pour ne voir que le handicap, là où il y a des personnes ! Mère Térésa disait : si le handicap est une souffrance, la pire des souffrances est le rejet.
- c) Zéro défaut :  
Il y a quelques mois, je rencontre une femme cadre supérieure d'une entreprise de presse, en préparation d'un colloque que l'OCH organisait sur le thème de « personne handicapée dans l'entreprise, une chance pour qui ? » : « De plus en plus nous cherchons du personnel zéro défaut ». Elle en était attristée, ne sachant comment faire face à cela.  
Cela m'a rappelé la remarque du ministre français de la Santé que nous rencontrions. En écho à notre inquiétude de voir que de plus en plus on avait recours à l'IMG dès que l'enfant portait un éventuel handicap. Il le constatait comme nous, et regrettait : « de plus en plus on veut des enfants zéro défaut ».  
Zéro défaut, cela laisse apparemment peu de place à la fragilité, à fortiori quand celle-ci est adossée à un handicap. Avec là encore le risque de voir la souffrance liée au handicap surmultipliée par ce sentiment que je n'ai pas de place.
- d) La souffrance visible liée au handicap... il y a aussi les souffrances invisibles, celles que nous portons : Il y a quelques années, nous organisons le baptême de ma troisième fille. Nous préparions la célébration en répétant les chants, avec les membres de ma famille, les amis présents. Nous venions de répéter le chant : « **Je te bénis mon créateur pour la merveille que je suis, tous ces trésors au fond de moi, que tu as mis sans faire de bruit** »  
Une personne s'approche de moi, et me dit sur un ton de reproche : « **qu'est ce que tu nous fais chanter là ?** Qu'est-ce que c'est que ces paroles ». Il y avait presque du scandale dans sa voix. **Comment peut-on oser se regarder comme merveille ?**  
Comment peut-on rendre grâce de trésors au fond de nous ? Nous connaissons tellement bien nos blessures, nos manques, nos souffrances, tant de choses qui ne ressemblent pas à des trésors en nous. Là aussi, dans le regard que nous portons sur nous-même, ne sommes nous pas capables d'œillères, qui nous empêchent de nous regarder tels que nous sommes.

- Depuis 25 ans, je rencontre des personnes qui m'apprennent à laisser monter en moi ce refrain. Des personnes qui ont des trésors au fond d'elles-mêmes, trop souvent nié. Des personnes dont l'histoire est blessée, qui sont souvent associées à beaucoup de souffrances, mais dont l'histoire est sacrée. **Des personnes qui m'apprennent peu à peu que moi aussi, je suis une merveille pour l'autre, que moi aussi, mon histoire est sacrée, non pas malgré mes fragilités, mais avec elles.**

### *1.2) Histoire personnelle*

- Je vais vous résumer rapidement mon histoire, pour **que vous sachiez d'où je parle.**
- **L'Ecole de commerce.**
- **Le service militaire** à Monthléry. Je rentre en même temps dans un foyer de l'Arche pour personnes handicapées : **une année qui me marque.**
- **Foi et Lumière** : organisation du pèlerinage international de 1981 à Lourdes, 12000 personnes, dont 4000 personnes handicapées mentales, venant des 50 continents.
- **Petits frères des pauvres** : lancement d'une association locale d'aide aux personnes âgées à Cachan.
- Un an à **l'association des paralysés de France**
- Puis je me suis engagé complètement **à l'Arche** (Fondée par Jean Vanier, ce sont des communautés de vie, organisées en petits foyers de type familial, et des ateliers de travail ou d'éveil, dans lesquelles vivent des personnes handicapées mentales et des « assistants » qui partagent leur vie.
- **L'OCH**, dont je suis responsable depuis 3 ans. Je vous parlerai de la mission de l'OCH à la fin de cette conférence. Mais sachez que l'OCH
  - . apporte un accueil, une écoute, un soutien aux personnes handicapées et leurs familles.
  - . Publie une revue Ombres et Lumière, qui apporte des témoignages, une réflexion, des informations
  - . Organise des conférences, des colloques, des chroniques radio, ...
  - . Soutient financièrement et de multiples manières de nombreuses initiatives, associations, en faveur des personnes handicapées.
- Le meilleur pour la fin de cette présentation : je suis marié avec Karolina, qui est polonaise. Nous sommes parents de 4 enfants.

### *1.3) Ce que je me propose de faire dans cette conférence :*

- **un témoignage** à partir d'une expérience, celle des rencontres qu'il m'a été donné de vivre pendant toutes ces années, en particulier avec des personnes handicapées.
- Partager un certain nombre de choses que m'ont révélées les personnes avec un handicap, sur moi, sur **l'homme, sur la souffrance, sur le bonheur, ou plutôt sur notre vocation commune à un bonheur qui ne fait pas l'économie de la souffrance. Mais un bonheur dont le don le cœur ! Dans une réciprocité.**
- Regarder le regard que porte Jésus sur la personne handicapée, en référence au thème de cette conférence. A quel bonheur Jésus nous convie, quelle place pour la fragilité, comment se situe-t-il par rapport à la souffrance de celui qui porte une maladie ou un handicap ?
- Partager un certain nombre de convictions sur **le rôle, sur la mission des personnes fragiles**, dans une société qui a de plus en plus de mal à vivre avec la fragilité, qui souffre de ne savoir comment faire avec la souffrance.
- Vous dire un peu la **mission de l'OCH.**

## II) UNE EXPERIENCE FONDATRICE

### *II a) L'expérience fondatrice de la rencontre avec Pierre*

- Mon arrivée à l'Arc. Jean-Pierre m'accueille. Etait-il handicapé ? Pas sûr. Ca me dérangeait de ne pas **savoir lui plaquer une étiquette**. Il devait y avoir les handicapés, et moi, je venais pour leur faire du bien, pour assumer des responsabilités. Jean-Pierre m'indique une chambre, un lit coincé derrière une armoire, et me signale que l'autre lit, c'est Pierre, parce qu'on n'a pas assez de chambre.
- Pierre arrive le soir, et là je m'y retrouvais mieux. Il était handicapé, l'ordre des choses était établi, **mon ordre !**

#### **- L'ordre de Pierre n'était pas tout à fait le même que le mien**

. **Matériellement** d'abord, le lit coincé derrière l'armoire. J'avais commencé par déplacer l'armoire, sans consulter Pierre, pour accéder au lit. La première nuit, à deux heures du matin, un gros bruit agite la maison. Pierre remettait l'armoire à sa place. Ca a duré comme ça plusieurs nuits. Quand ça n'était plus le lit, c'était sa mobylette que Pierre voulait ranger dans la chambre à côté de son lit. Après ça a été les feux la nuit ... Mes nuits étaient un peu difficiles, et je ne suis pas sûr que mon travail à l'armée n'en a pas pâti. Mais les nuits de Pierre étaient beaucoup plus difficiles, **car il y avait beaucoup d'angoisse en lui**, qui le poussait à ces actes.

. Plus subtilement, mon ordre des choses, **c'était de faire le bien, d'aider Pierre à progresser**. Je ne suis pas sûr que Pierre a beaucoup changé avec moi, en tous cas pas là où je l'attendais (l'armoire, la mobylette, le feu, ...).

. Mon ordre des choses, sortant de mon école de commerce, **c'était d'être meilleur** que celui que je rencontrais, **prouver ma valeur** par ma compétence, mon savoir, mon savoir-faire, par le bien que je fais. **Sur quoi pouvais-me mesurer avec Pierre ? Nous étions tellement sur deux « ordres » différents ! Pas beaucoup de sens de chercher à être meilleur que Pierre**

. **L'ordre de Pierre n'était pas mon ordre**. Pierre ne pouvait s'empêcher de faire les bêtises que je vous ai décrites, il est arrivé qu'on en vienne aux mains, à chaque fois **Pierre revenait vers moi le premier, demandant pardon**. **L'ordre de Pierre, c'était l'ordre de l'amitié**, sans autre mesure. Sa demande permanente « est-ce que tu m'aimes ? ». Je ne sais pas ne pas faire les bêtises que je fais, mais est-ce que tu peux me garder ton amitié ? Pierre ne m'a jamais refusé la sienne. **Par Pierre, je n'étais pas convoqué au niveau du faire, du savoir, du pouvoir, de l'avoir, ... de l'amitié. Et là j'étais beaucoup plus handicapé que Pierre !**

- J'étais capable d'amitié, mais Pierre m'a fait passer à une étape supplémentaire. Il me posait cette question « **suis-je aimable pour moi-même ?** ». **Cette question est devenue la mienne**. « Suis-je aimable pour moi-même ? » Ou suis-je aimable pour mes succès, pour le bien que je fais, pour mes capacités, pour mes relations? D'où

vient ma valeur ? J'ai réalisé que cette question m'était difficile. **Pierre m'a aidé à entrer dans cette question difficile.**

- C'était **entrer dans une démarche de transformation, de guérison, de libération, de conversion ...** qui se continue aujourd'hui, avec des joies des peines.

## **II b) La rencontre intime avec la personne handicapée est souvent une rencontre fondatrice, transformatrice :**

- Frédérique : 20 ans, elle vient de passer un an avec des personnes handicapées mentales, elle est jolie, elle réussit dans ses études : « **j'ai passé l'année la plus importante de ma vie** ». Que s'est-il passé ? Il y a plein d'exemples comme Frédérique !
- Un séminariste, qui passe un mois en foyer avec des personnes handicapées, et qui devenu prêtre 10 ans plus tard, me dit : « **tu ne peux pas savoir combien ce mois marque mon sacerdoce** »
- Des jeunes partent en **pèlerinage de Chartre** avec des personnes lourdement handicapées physiques. L'OCH les aide un peu, pour financer les surcoûts liés à la présence des personnes handicapées (hébergement, véhicules adaptés). Je ne sais pas **où était la joie la plus profonde, chez les personnes handicapées, chez les jeunes ?** Que s'est-il passé ?

## e) **CE QUE LA PERSONNE FRAGILE NOUS REVELE**

### *III a) «L'homme, un être de communion*

- La communion, c'est cette **relation d'amour**, simplement **parce que c'est toi, parce que c'est moi**. L'Evangile au moment du baptême de Jésus: « **C'est toi mon fils bien aimé, en toi j'ai mis toute mon bon plaisir** ». Voilà une phrase de communion. C'est sans condition. C'est de cet amour que Jésus nous a invités à vivre, en nous appelant à nous aimer comme lui-même nous a aimés.
- Pierre avait soif de communion. Et il a révélé en moi cette soif de communion, que je j'avais enfoui derrière mille choses.
- Frédérique a dû toucher des choses de l'ordre de la communion, pour dire que cette année est la plus importante de sa vie. Découvrir en elle des capacités d'aimer, de donner la vie, de recevoir la vie.
- Le séminariste a dû toucher des choses de l'ordre de la communion, pour dire que ce mois au foyer a marqué son sacerdoce. Le Sacerdoce, c'est le ministère de la communion par excellence

- **Une personne âgée interviewée** à la télévision sur les services de maintien à domicile dit ce qu'elle attend des auxiliaires de vie : je pensais qu'elle allait répondre des choses sur le ménage, les courses, les soins, ... « **de l'affection, car à notre âge, on n'a plus que ça** ». Dans le train après la canicule, même remarque de ma voisine

- Si **le nourrisson** pouvait parler avec des mots, il ne dirait pas autre chose : « de l'affection, car à notre âge, on n'a encore que ça ! ». On sait la souffrance du nourrisson privé d'amour. Le nourrisson, comme la personne âgée nous révèlent dans leur fragilité, ce que fondamentalement nous sommes : des êtres de communion.

- La soif du cœur du nourrisson n'est pas différente de la soif du cœur du vieillard, pas différente de la soif de l'adulte actif, qui pourtant peut être tenté de l'oublier : **la communion**.

- La personne handicapée, dans sa fragilité, nous rappelle sans cesse que fondamentalement nous sommes des êtres de communion, faits pour la communion

- **JB Hibon**, Infirmier Moteur Cérébral, qui a écrit un très beau livre, « Ivre de joie », dit : « **La personne handicapée, révélateur et amplificateur** de ce que nous sommes, et de ce pour quoi nous sommes faits »

### *III b) La seule vraie richesse qui compte c'est l'autre*

- C'est une autre façon de formuler cette réalité fondamentale de l'homme que d'être un être de communion. « La seule vraie richesse qui compte c'est l'autre »
- Le 2<sup>o</sup> récit de la création (Ch 2 de la Genèse) est très édifiant à cet égard. Dieu met l'homme au cœur du jardin d'Eden, il a tout, mais il constate **qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul**. Il lui manque une aide qui lui soit accordée, un vis-à-vis. Dieu lui donne les animaux, tout être vivant. Ce n'est toujours pas ça ! Alors il lui donne la femme, que l'homme reconnaît comme « chair de ma chair, os de mes os ». Et ils sont appelés à ne faire qu'un, c'est à dire à recevoir la vie l'un de l'autre, recevoir sa vie de la vie de l'autre. **Comme si la vie, le bonheur de l'homme commence en vérité à cet instant, quand l'homme entre dans cet échange mutuel de vie avec cette autre qui lui est donnée, la femme**. Comme si la seule vraie richesse qui compte pour Adam, c'est cette autre que Dieu lui donne, Eve.
- « Tous deux étaient nus, l'homme et la femme, sans se faire mutuellement honte ». Le mot « nudité » dans la Bible exprime la faiblesse, le manque de protection, la vulnérabilité. Cette phrase signifie que **l'homme et la femme s'acceptent, tels qu'ils sont, sans abuser de leurs mutuelles faiblesses**.
- Cette dynamique de vie voulue par Dieu éclaire bien sûr la conjugalité. Mais je crois qu'elle éclaire surtout **notre vocation d'hommes et de femmes** : se recevoir les uns des autres, **recevoir la vie de la vie de l'autre !** tels que nous sommes, sans abuser de nos mutuelles faiblesses.
- **Antoine** est un homme polyhandicapé, très faible, très dépendant. Ne parlant pas, il fallait le porter, le laver, le nourrir, avec beaucoup de délicatesse tant son corps était

fragile. Il ne donnait l'impression de ne vivre que d'un souffle, et de toutes les attentions que lui portaient son environnement. **Il était clair que Antoine recevait sa vie de la vie des autres.** Sans l'autre Antoine mourrait. Mais ce qui m'a toujours frappé, c'était l'incroyable paix qui régnait autour d'Antoine. Chez les jeunes qui accompagnaient Antoine, chez le personnel soignant, chez les visiteurs. Dans sa dépendance, dans sa fragilité extrême, **Antoine, qui recevait la vie des autres, semblait donner vie à ces personnes qui prenaient soin de lui.** C'était cette dynamique de communion dans laquelle Antoine les faisait entrer. Il n'avait rien d'autre à donner. Antoine révélait combien la seule richesse qui compte, c'est l'autre.

- **Geneviève**, petite personne qui vivait de peu de choses, entre en phase finale de vie. Il lui est possible de demeurer dans son foyer. Il n'y avait rien à faire qu'à être là, avec elle, lui tenir la main, **lui donner la sécurité d'une présence au moment où elle s'en va.** Parfois, quand elle était très angoissée, il fallait s'allonger près d'elle. Je me souviens de la façon dont cette mort était parlée par ceux qui l'accompagnaient ! **Comme si en même temps que sa vie s'en allait, elle la donnait.** Geneviève nous révélait combien dans ce moment si particulier de notre mort, la seule richesse qui compte c'est l'autre, et combien, jusqu'au bout donner et recevoir la vie ne sont qu'un seul et même mouvement.
- **Notre vocation d'homme, de femme, c'est de donner la vie, dans ce mouvement mutuel, jusqu'au bout ! Jusqu'à la mort, ce moment où nous pouvons partir, car nous avons tout donné !** Au moment où beaucoup de débats agitent et vont agiter notre société sur la fin de vie, je crois qu'il est bon de se rappeler combien dans la fragilité extrême, nous participons plus que jamais de ce mouvement : recevoir sa vie, donner sa vie. Nous sommes appelés à donner jusqu'au bout le plus profond de notre être, et notre cœur est appelé à susciter jusqu'au bout chez l'autre le plus profond de son être, le cœur. **Paradoxalement, alors que l'on est tenté de parler d'indignité devant cette fragilité extrême, c'est peut-être là qu'apparaît le mieux notre dignité d'homme et de femme, dans cette seule communion.**
- **Blandine et Vincent Laurent** récemment, témoignaient de leur douloureuse histoire avec Olivia. Olivia est devenue très lourdement handicapée à la suite d'un accident de la route. Elle semble ne réagir à rien, il n'est pas sûr qu'elle reconnaisse ses parents. Vincent disait combien mystérieusement Olivia lui révélait le fondement de l'amour ultime, l'amour sans retour, puisque Olivia était sans réponse aux gestes d'amour qu'ils lui donnent.
- Ca m'a rappelé l'y a quelques mois, je rencontrais une responsable d'un service d'Eglise. Je lui parle d'Ombres et Lumière, et lui passe le numéro sur la **maladie d'Alzheimer**. Elle le repousse avec émotion, me parlant de l'expérience douloureuse vécue avec sa belle-mère. Et elle a cette phrase en conclusion: « **ce que je découvre, c'est l'immense capacité d'amour de mon mari** ». Et elle m'explique son émerveillement devant cette fidélité à cette femme qui ne reconnaît plus son fils. Elle ajoute : « **il la visite, simplement parce que c'est elle, parce que c'est lui** ».

### *III.C) Le risque que d'autres « fausses richesses » masquent cette seule vraie richesse*

- Si la seule vraie richesse qui compte, c'est l'autre, **la difficulté, c'est quand d'autres richesses prennent le pas sur cette richesse fondamentale, d'autres richesses qui finalement sont fausses**, au regard de cette seule vraie richesse qui compte l'autre. Je reprend l'expression de la personne âgée : « **de l'affection, à notre âge, on n'a plus que ça** ». **Et que se passe-t-il à l'âge où on n'a pas que ça ?** Le grand risque, c'est d'oublier que fondamentalement, nous sommes faits pour l'amour, et que la seule vraie richesse qui compte, c'est l'autre ! Nous devenons capable d'investir de fausses richesses.
- **Le texte du jeune homme riche** est très édifiant, (Mat, 19 – 16). Cet homme est touché par Jésus, par sa parole. Il veut le suivre. Mais il a de grands biens, dont il ne sait se séparer. Et il reste triste. **Comme si cette richesse, ces grands biens étaient une fausse richesse**, qui le coupe d'une vraie richesse, les pauvres, (Jésus lui demande de donner ses biens aux pauvres), et Jésus lui-même.
- **Ces fausses richesses peuvent être multiples et variées**, matérielles, sociales, l'argent, le pouvoir, le savoir, le statut social. Etre directeur de l'OCH peut devenir une fausse richesse, qui me coupe de la seule vraie richesse. Un ami Evêque me disait un jour que son statut d'Evêque pouvait devenir une fausse richesse, qui le coupe de la seule vraie richesse.
- **La question n'est pas de se priver de ces réalités** : on a besoin d'argent, de pouvoir, de savoir, d'Evêques, de directeur de l'OCH. La question, c'est comment faire pour que ces valeurs ne deviennent pas des richesses qui nous coupent de la seule vraie richesse qui compte, l'autre ! Comment faire pour que l'argent que j'ai soit au service de la communion. Idem pour mon savoir, mon pouvoir, mon statut, ... La seule voie que je connaisse, c'est d'écouter les personnes fragiles de mon entourage, qui à l'image de Pierre, d'Antoine, de Geneviève, nous indiquent sans cesse le chemin de communion. Je crois profondément que nous avons besoin des personnes faibles, pour que nous restions riches de la seule richesse qui compte, l'autre. **C'est un enjeu fondamental de la place des personnes handicapées dans notre société aujourd'hui : ré humaniser une société** qui oublie combien la seule richesse qui compte, c'est l'autre ! Une société qui se laisse envahir par plein de fausses richesses, qui coupent l'homme de sa source : recevoir la vie de la vie de l'autre, et réciproquement.

#### **IV ) EXPERIENCE DE FRAGILITE ET RENCONTRE DE JESUS**

- La première béatitude : « **heureux les pauvres, le Royaume des Cieux est à eux** ». Elle se conjugue au présent. Ce n'est pas une promesse pour demain. C'est pour aujourd'hui ! Une béatitude scandaleuse ? Une exaltation de la pauvreté ? Non ! Le pauvre est riche, riche de la seule vraie richesse qui compte, l'autre, c'est entrer dans ce mystère d'amour de recevoir sa vie de la vie de l'autre, à l'image de Jésus avec son Père : devenir fils bien aimé ! C'est une expérience de bonheur ! Mgr d'Ornellas « au bonheur des béatitudes » : *« L'homme matériellement pauvre ou riche est appelé à entrer dans cette souveraine liberté, quand détaché de toute âpreté aux biens et de lui-même, il offre sa vie. » « La gratuité naît dans un cœur pauvre, délivré de l'esclavage des fausses richesses »*

- **Pierre avait une grâce inouïe dans la prière.** Il était très angoissé, mais dans la prière, il trouvait un calme incroyable. Il pouvait relire sa journée, sa vie, demander pardon, se décentrer de lui-même et de sa souffrance pour s'ouvrir aux autres, se réjouir des joies des autres, s'attrister des peines des autres. Pierre vivait les vertus théologiques, Foi, Espérance, Charité. Les vertus morales étaient moins faciles pour lui.

- L'expérience de fragilité nous plonge au cœur du mystère chrétien, au cœur du mystère de la croix et de la résurrection, au cœur **du mystère d'un Dieu fragile, qui se donne à nous sous forme d'un nourrisson dans une crèche, entouré des pauvres, mort sur une Croix entre deux brigands, seul !** Nous ne méditons jamais assez cette **vulnérabilité de Dieu emmailloté, de Dieu cloué. Et entre les deux, Dieu à genoux, qui lave les pieds de ses proches !** La Toute puissance d'amour de Dieu, c'est sur la Croix qu'elle se révèle.

- Cette phrase de Saint Paul, « c'est quand je suis faible que je suis fort », je la comprend ainsi, lorsque **ma faiblesse devient le creuset de ma rencontre avec l'autre,** avec le Tout Autre, qui vient me rejoindre là dans une relation aimante, transformante.

- **Le Père Joseph Wrzezinski,** fondateur d'ATD ¼ monde, avait écrit un livre dont le titre était « les pauvres sont l'Eglise ». Je crois que ça relève de cette même intuition : l'Eglise, épouse du Christ, corps du Christ, ne peut être comprise que par ceux qui peuvent entrer dans ce mystère de la richesse de l'autre, du Tout Autre. Pour cela, nous devons reconnaître notre propre pauvreté, notre vulnérabilité.

- La personne handicapée a souvent une **capacité d'intimité avec Jésus dans le sacrement,** en premier lieu dans le sacrement de l'Eucharistie

**Victor, en pèlerinage à Fatima.** Nous faisons équipe. Nous devons partir à la messe. J'avais des choses importantes à finir, je prenais le risque d'un petit retard. Victor, qui dépendait de moi, s'est mis en colère : « **j'aime Jésus moi** » Mes enfants savent depuis que je n'aime pas être en retard à la messe le dimanche. Victor m'a appris un petit peu de cet immense rendez-vous d'amour qu'est l'Eucharistie.

Un petit garçon fait sa première communion. Belle cérémonie, dont s'enthousiasme l'oncle de l'intéressé. Il dit à la maman du petit garçon « dommage qu'il n'ait rien compris ». Entendant cela, tristesse de la maman, dont s'aperçoit le petit garçon, qui s'approche « **t'en fais pas maman, Dieu m'aime comme je suis** ». L'intelligence du cœur est sans limite, et Jésus parle au cœur de chacun, au votre au mien. Sommes-nous dans cette même certitude ? « Dieu m'aime comme je suis ». Aurons nous ce cœur de pauvre, pour recevoir cette immense richesse ?

Une personne souffrant de troubles psychiques, très angoissé, souvent violent va se confesser auprès du Père Thomas Philippe, cofondateur de l'Arche, un homme très doux, très aimant : il sort en **disant « Jésus il calme les nerfs »**

- **Jésus a vécu toute sa vie avec des personnes handicapées, malades, souffrantes, exclues.** On les lui amenait sans cesse, quand elles ne venaient pas par elles-mêmes. Jésus les a aimées. Il n'aimait pas la souffrance, le handicap. Il passait son temps à guérir, à rendre la vue à l'aveugle, l'audition au sourd, à guérir l'épileptique, à remettre le paralysé en marche. **Jésus n'aimait pas la souffrance, mais il aimait la personne souffrante.**

- **Jésus mangeait à la table des pauvres**, des faibles, des handicapés, et **il nous invite à faire de même** : « si tu donnes un festin, n'invite pas tes riches voisins, tes amis, ta famille, invite les pauvres, les estropiés, les boiteux, et tu seras heureux » . Tu seras heureux ! C'est une promesse de bonheur, parce que le pauvre, l'estropié, le boiteux nous fera inmanquablement entrer dans ce mystère de la seule vraie richesse qui compte, l'autre.

- **C'est pour cela que la place des pauvres est au premier rang dans l'Eglise**. C'est pour cela que les personnes handicapées doivent prendre place dans nos communautés chrétiennes. Pas seulement par charité à leur égard ! Parce **qu'elles vont évangéliser nos communautés, nos paroisses**.

. **Le Père Jean-Paul James**, Evêque de Nantes, ami des personnes handicapées, dit en parlant de son expérience auprès d'elles : « **j'ai appris à quel point les plus faibles et les plus petits peuvent être source de force et de richesse pour l'Eglise** »

. Nous avons beaucoup à progresser pour cela. Il y a quelques mois, j'étais dans **une assemblée diocésaine d'un diocèse de France**. Il y avait beaucoup de monde. Je n'ai pas vu une personne handicapée. Peut-être il y en avait, mais je n'en ai pas vu une. **On a parlé d'elles, dans un carrefour sur la solidarité**. C'est bien, mais si nous en restons là, nous allons passer à coté de cette chance énorme de nous laisser évangéliser par les plus faibles.

. **Il ne devrait pas y avoir une assemblée, une réunion, sans les personnes handicapées**.

## V) LA PERSONNE HANDICAPEE DANS LA SOCIETE

### V a) Les paradoxes de la société concernant le handicap

- Je crois qu'il faut être lucide sur le regard sur le handicapé, **et les paradoxes qui traversent notre société**

- **En positif**

. **Faire du bien** à la personne handicapée, **lui proposer les services nécessaires**. On a fait beaucoup de progrès depuis les années 70, et cela continue et va continuer, et c'est tout à fait nécessaire. Il reste énormément à faire (personnes polyhandicapées, personnes autistes, personnes handicapées psychiques, sont aujourd'hui en grand manque de réponses à leurs besoins...).

. **La loi** contient beaucoup de choses positives

- Compensation des conséquences du handicap (aides techniques et humaines), en fonction du handicap et en fonction du projet de vie
- Accessibilité à la vie dans toutes ses dimensions pour la participation des PH à toutes les dimensions de la vie (scolaire, professionnelle, ...). Parfois nous aimerions d'ailleurs aussi que les lois prévoient la participation à la vie religieuse !
- La modernisation des institutions, qui met la PH au cœur du dispositif (guichet unique,...)

- **en négatif**

. « **Il aurait mieux valu que tu ne sois pas né** ».

. En France, il y a 6 ans on a beaucoup parlé de l'affaire Perruche. Une personne était née handicapée, suite à une infection in utero. Le médecin n'avait pas été responsable du handicap, mais il n'avait pas détecté le handicap in utero. La proposition d'IMG n'avait pu être faite. La personne handicapée a attaqué le médecin, et a été dédommagée... d'être née ! Cela traduit l'évolution des mentalités.

Plus récemment, un Tribunal à Reims a dédommagé les frères et sœurs de Katalina, trisomique, pour le préjudice dont elle a été la cause à leur égard (moindre attention parentale, ...).

. La prolongation logique de cela, c'est il vaut mieux que tu ne vives pas : affaire Humbert...

. « **Le vrai amour, c'est mettre fin aux jours de la personne handicapée** »

. Très récemment encore, la semaine dernière, nous avons entendu l'acquittement de Madame Debaine, qui a tué sa fille Anne-Marie : tous les commentaires justifiaient cet acte : « elle l'a tuée par amour ». Indépendamment de la compréhension que l'on peut avoir de la maman, de sa souffrance insupportable, on ne peut accepter que la société justifie le « permis de tuer par amour ». Hors de plus en plus, cela progresse dans les esprits : le vrai amour, c'est mettre fin aux jours de la personne lourdement handicapée »

. Dans les années 70, il s'agissait de **résoudre le problème du handicap**. Aujourd'hui, on risque de le regarder comme **un problème à éliminer**, et malheureusement, **pour supprimer le handicap, nous supprimons la personne handicapée**, et ça devient une énorme confusion !

. **La pression pour l'IMG** en cas de présomption de handicap in utero, par les parents eux-mêmes, par l'environnement médical. Le paradoxe discriminatoire de cette loi a été soulevé par le forum européen des PH, qui relève à juste titre qu'il laisse entendre que la vie d'une personne handicapée a moins de valeur qu'une autre vie.

**C'est le même processus à l'autre bout de la vie** : nous voulons supprimer la souffrance de la personne en fin de vie, et pour cela, nous supprimons la personne souffrante. **La souffrance, le handicap sont à combattre. Nous devons tout faire pour soigner, pour soulager ! Mais nous devons prendre soin de la personne souffrante, fragile.**

. **La stérilisation** des personnes handicapées, prévue par la loi. On est un des seuls pays européens à avoir une loi pour cela. (il vaut mieux que tu ne portes pas de fruit, au prix de ton intégrité physique)

. **La maltraitance**, dont on soupçonne qu'elle pourrait être beaucoup plus répandue que les quelques douloureuses affaires qui ont marqué les médias. Le Professeur Tomkiewicz avait eu cette analyse au moment où éclataient un certain nombre d'affaires de maltraitance : « Les personnes handicapées font peur, parce qu'elles sont dépendantes de nous, atteintes d'une infirmité, qu'elles ont des exigences affectives. Une manière de lutter contre la peur est d'être agressif ». On découvre **que la maltraitance touche les personnes handicapées, comme les personnes âgées** « on n'a plus que l'affection »

. Plus généralement, **la peur, l'incompréhension, le rejet**. La maman de Chateauroux qui constate à la caisse du supermarché que la file d'attente est vide derrière son fils, alors qu'il y a la queue partout ailleurs. Elle nous disait en larmes que sa vie était sans cesse marquée par

ce détournement de son fils. Marc-Henri, IMC, qui disait aux jeunes lycéens sa souffrance de n'être regardé qu'à travers son fauteuil

**. L'exemple de la revendication des assistants sexuels**, typique de l'attitude paradoxale de notre société :

« *Laissez tomber, vous ne pourrez jamais séduire, personne ne peut s'attacher à vous... on va vous offrir une prestation sexuelle... Une sexualité de seconde zone pour des personnes de seconde zone* »

Les droits s'affolent, quand ils ne sont pas bordés par des devoirs. (Benoît XVI)

### V b) Ce que la personne handicapée peut apporter à notre société

« **Toute communauté doit savoir que ce ne sont pas seulement les faibles qui ont besoin des forts, mais que même les forts ne sauraient vivre sans les faibles.** » **D. Boenhoeffer**

#### **a) Passer de la compétition à la communion. Intégrer la fragilité comme constitutive de notre humanité.**

. **Notre société est compétitive, dès la petite école**, l'effort est sur les enfants pour être les meilleurs, entrer dans les meilleures classes, avec les meilleures maîtresses, pour aller dans les meilleures collèges, pour intégrer les meilleurs lycées, aller aux meilleures prépas, ... etc. ... Pour aller où, jusqu'où ?

**Un lycée** qui accueille des jeunes en difficulté. Ils décident d'accueillir des jeunes lourdement handicapés physiques. L'OCH les aide un peu financièrement, pour les travaux d'accessibilité. La première année, ils en accueillent 3 dans une classe de seconde. En fin d'année, la directrice nous parle positivement de cet accueil du point de vue des personnes handicapées. Et la classe ? « **C'est la classe qui marche le mieux !** » Que s'est-il passé ?

Je trouve très intéressante l'expérience de ce lycée. L'intégration de personnes handicapées a fait du bien à tout le monde. Ca veut dire **que l'intégration de la fragilité ne s'oppose pas à la réussite**. Au contraire, mais ça devient une réussite ensemble, et non pas une réussite les uns contre les autres.

. **Toute la tension qui agit notre organisation c'est de grimper l'échelle sociale**, et la seule façon de grimper l'échelle, c'est de passer devant les autres. C'est très difficile d'y résister. **Ceux qui restent en bas, inévitablement sont les plus faibles**. Les personnes handicapées en font partie, même si il y a des exceptions !

. Cela génère une exclusion énorme, dont les plus faibles font les frais. Mais **cela génère un stress énorme, dont tout un chacun fait les frais**. je m'en sors, et demain ? Ne vais-je pas être l'exclu de demain ? **L'entreprise aujourd'hui** est particulièrement marquée par cette dynamique. Ca n'est pas par hasard si il est si difficile au monde du travail d'intégrer les personnes handicapées.

**On ne peut pas avoir une organisation viable au plan humain si on ne permet pas à la fragilité d'exister aussi.**

**b) Passer de l'efficacité à la fécondité**

Ce **journaliste russe**, au sortir du communisme, s'adressant à l'Arche : « je crois que nous avons besoin de vous, parce que vous partagez la vie de personnes qui ne servent à rien , et qui donc ont quelque chose de différent à apporter à notre société à cette étape où l'efficacité devient la seule valeur ».

Cette phrase adressée par des jeunes à Laurent, polyhandicapé : « **Merci Laurent continue, on a besoin de toi** ». Besoin de Laurent si inefficace aux yeux du monde, mais si fécond dans sa fragilité !

**c) Passer de l'individualisme à la communauté**

L'idéal d'autonomie que l'on promet soulève pas mal de craintes en moi.

L'autonomie, c'est être régi par ses propres lois. C'est vrai que c'est ce vers quoi nous tendons de plus en plus : se déterminer librement, en fonction de soi-même.

Est-ce que cela conduit au bonheur ? je ne suis pas sûr, si l'on oublie la communion. Si tout est fait pour autonomiser, peut-être que l'on aidera la personne à se débrouiller par elle-même, mais **je crains qu'on ne l'aide pas à réaliser ce qui est sa vocation profonde : donner sa vie, recevoir sa vie de la vie de l'autre.**

**Parler du Conseil de l'Europe**, qui est tenté de ne mettre en avant que l'autonomie comme finalité.

. Notre société doit se laisser interpeller par les personnes fragiles qui la composent, **pour créer des communautés de vie, de rencontre, d'amitié, d'activité**, où les personnes handicapées aient leur place, avec d'autres, pour que nous répondions à notre vocation au bonheur, ensemble, pas les uns sans les autres ni contre les autres. C'est toute l'intuition de l'Arche, de Foi et Lumière, de A Bras Ouverts, de relais Lumière Espérance. Mais l'enjeu n'est pas juste pour les personnes handicapées. Il est pour tout un chacun, pour que dans ces communautés, nous puissions vivre notre vocation commune de se donner mutuellement vie, de recevoir la vie de la vie de l'autre.

**d) Construire une société de paix**

Honduras, une société clivée, entre une toute petite minorité très riche, et une immense majorité très pauvre: Dans le foyer de l'Arche les pauvres et les riches sont ensemble autour de personnes handicapées.

. C'est un lieu commun de dénoncer la violence de notre société. Tout le monde veut la paix. Je n'ai aucune idée de comment la construire, sauf un principe : **on ne construira pas la paix sans les pauvres, sans les faibles**. On ne peut construire la paix en excluant, en éliminant, en déconsidérant.

C'est facile d'aimer la paix. La question, c'est d'aimer l'autre tel qu'il est.

On l'habitude de dire qu'une société civilisée s'évalue à la manière dont elle se comporte avec les plus faibles. Nous avons beaucoup de progrès à faire pour devenir une société civilisée, pour qu'aucune personne, aucune, ne se sente sans place et sans reconnaissance.

**e) Accepter d'habiter la souffrance.**

. Elle n'est pas un bien, mais elle est. A l'image de Jésus, nous sommes invités à la soulager, autant que l'on peut. A l'image de Jésus, nous sommes invités à aimer de façon privilégiée la personne qui souffre. A l'image de Jésus, nous sommes invités à ce qu'elle devienne le creuset d'un amour, où l'on se donne. Il y a quelques temps, j'ai entendu à RND **l'interview d'une personne handicapée de l'Oise dire comment elle avait le sentiment de participer au mystère d'amour de Jésus qui se donne.**

**f) Habiter la mort**

. Je crois que **les enjeux autour de la vieillesse et de la mort** sont les mêmes que ceux relatifs au handicap. Ils posent la même question de ce qu'est la dignité de la personne humaine. Encore une fois, elle est au niveau du cœur, de la communion, et celles-ci sont surdimensionnées au fur et à mesure que la fragilité s'installent.

**g) Les personnes handicapées, expertes en relations humaines**

. Au fond, si je devais résumer l'apport de la personne handicapée dans notre société, c'est dans le domaine des relations humaines, où elles ont une véritable expertise, notamment avec ce sens de la communion, qui nous manque tant.

**« Ah ces petits jeunes, ils ne savent pas d'où ils viennent, ils ne savent pas où ils vont, il va falloir qu'on les forme ! » (Yveline)**

## **VI) LA MISSION DE L'OCH**

JP II à l'OCH : « Vous rappelez que la personne ne se réduit pas à ses aptitudes et à sa place dans la vie économique, mais qu'elle est une créature de Dieu, aimée par Lui pour elle-même, et non pour ce qu'elle fait. Vous accomplissez au cœur de l'Eglise le service insigne de la charité, de la tendresse et de la compassion auprès des personnes handicapées et de leurs familles. Vous rappelez que le Christ est venu pour donner la vie en abondance à tout homme, et pour nous révéler que le salut s'adresse à tous... »

Permettre aux personnes handicapées d'humaniser notre monde, d'Évangéliser. C'est là la mission de l'OCH. Comment ?

- **Un accueil et un réseau d'amis** (là où il y a un ami, il y a un chemin). : soulager !  
Parce que nous ne pouvons accepter qu'une personne, une famille, reste seule confrontée à l'épreuve du handicap. Ce sont nos permanences d'accueil, ici à Paris, à Lourdes, qui apportent une écoute, des conseils, des adresses.
- **Un éclairage**
  - . Avec la revue **Ombres et Lumière**. Elle est un lien extraordinaire. J'espère que vous tous ici, vous aurez envie de vous abonner ! Parce que le handicap, la fragilité nous concernent tous. Elle est aussi un lieu de partage d'expérience, elle est enfin un lieu d'information et de réflexion.
  - . Avec les **conférences** rencontres, lieu de partage d'expérience, lieu de témoignage aussi, lieu de rencontre enfin ! Ce qui se passe avant et après la conférence compte autant que la conférence elle-même.
  - . Avec les chroniques radio, chaque mardi matin sur RND, le site internet, les actions média, ...

- **Un soutien**

. A des associations, des initiatives, des mouvements, que l'on rassemble pour qu'elles constituent un réseau ensemble (Groupe de liaison St Joseph, Pierre François Jamet)

Un soutien à tout ce qui va dans le sens de l'accueil, de la reconnaissance du don de la PH, notamment en donnant des subventions pour favoriser l'accueil des personnes handicapées, notamment quand la vie spirituelle est en jeu. (FCS)

- **La famille**

. Elle est au cœur de nos préoccupations, parce qu'elle est celle qui accueille, qui est confrontée à l'épreuve, qui découvre la richesse de cet enfant différent... Une famille de familles...

. La journée des frères et sœurs d'une personne handicapée.

. La journée des grands parents

. Le week-end des pères

. Week-end des enfants

. Les proches d'une personne malade psychique

- **Travailler en réseau :**

. La rencontre avec d'autres... Porter en complément d'autres notre vision de la personne humaine que nous révèle la personne handicapée...

- **Informers les pouvoirs** sur le handicap (publics, religieux, ...)

o Ex le CCNE

## CONCLUSION

Je veux laisser la parole à JPII Benoît XVI et à deux personnes handicapées

### **JPII :**

« Il a été dit à juste titre que les personnes handicapées sont des témoins privilégiés de l'humanité. Elles peuvent enseigner à tous ce qu'est l'amour qui sauve, et elles peuvent devenir des messagers d'un monde nouveau, non plus dominé par la force, par la violence et par l'agressivité, mais par l'amour, la solidarité, l'accueil, un monde nouveau transfiguré par la lumière du Christ, le fils de Dieu incarné, crucifié et ressuscité pour nous.

### **Benoît XVI**

« Notre société a besoin de vous. Vous contribuez à édifier la civilisation de l'amour »

« Votre présence suscite en nos cœurs souvent endurcis une tendresse qui nous ouvre au salut »

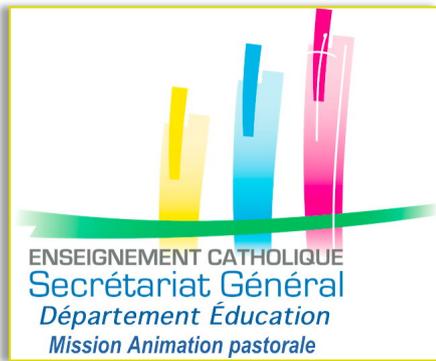
### **Une personne handicapée suisse, interviewé à la radio :**

« Dans ma communauté, il y a des personnes handicapées mentales, et des personnes handicapées normales » (Im Nauen)

## **Thierry**

« Toi et moi, on est pareil, on a les mêmes différences »

Avec Thierry, je veux vous dire ce matin « vous et moi, on est pareil, on a les mêmes différences », parce que **nous partageons une humanité commune**. Puisse nous la reconnaître pour mieux nous recevoir les uns des autres ! et découvrir ensemble ce qu'est le vrai bonheur, qui passe par l'accueil de nos fragilités, de nos souffrances.



## **POUR UNE COMMUNAUTÉ ÉDUCATIVE SOLIDAIRE DES FRAGILITÉS DES JEUNES, DES ADULTES, DU MONDE**

### **Construire du solide avec les fragilités**

**Marie-Laure DURAND**

*Faculté de théologie de Toulouse  
ADP à la DECC de Montpellier*

Je souhaiterais travailler ces notions de fragilité et de solidité dans une optique anthropologique. Nous ne sommes pas dans une période très facile au niveau politique, économique, social : les grands mécanismes, rouages sur lesquels notre monde repose vont mal et notre vivre-ensemble dans la société va mal aussi. Mais au-delà des problèmes économiques ou sociaux, il est intéressant de travailler l'hypothèse selon laquelle notre principale fragilité vient

- de la mutation anthropologique que nous sommes en train de vivre.
- du décalage du message évangélique avec notre monde.

Ce qui invite à s'interroger ensuite sur la force de l'évangile dans ce nouveau contexte.

#### **I – La mutation anthropologique**

La principale fragilité que nous rencontrons est le fait que l'anthropologie que nous connaissons est en train de bouger. Or l'anthropologie est une plaque tectonique qui bouge très lentement. Il suffit de regarder les jeunes et le monde qui nous entourent pour constater que quelque chose est en train de changer qui est différent du changement perceptible pour chaque génération.

Dans ce cadre, nous faisons parfois le constat que ce qu'on avait construit fonctionne moins bien ou ne fonctionne plus.

Pour creuser ce qui a bougé, on peut s'appuyer sur la philosophie de Michel Serres. Selon lui, nous sommes en train de vivre une mutation aussi forte que celle que l'humanité a vécue au néolithique.

#### **1 - Des mutations dans le monde des sciences et de la technique**

##### **► Progrès techniques**

Attardons-nous sur quelques points :

##### **⇒ La globalisation**

Notre façon de penser, nos savoirs, notre économie sont pris dans un maillage qui est devenu international, notamment grâce à l'explosion des possibilités de communication et de transport.

Cette ouverture est d'abord une chance, car c'est une formidable ouverture intellectuelle et une prise de conscience de l'altérité.

Mais le terme de globalisation recouvre aussi la dimension globale de notre agir. Pour la première fois de son histoire, l'humanité a aujourd'hui des pouvoirs globaux sur elle-même alors qu'avant notre pouvoir était local et à court terme.

Par nos découvertes, par notre industrie, par nos nouveaux moyens, notre pouvoir est aujourd'hui global et à long terme.

Le tournant s'est passé lors de la Seconde Guerre mondiale avec Hiroshima.

### ⇒ **Hiroshima : explosion nucléaire type même de pouvoir global**

Notre pouvoir permet d'agir sur la planète, sur l'air, sur la nature avec des conséquences qui concerneront aussi les générations futures.

Comme la souligné Hans Jonas dans son livre *Le principe responsabilité*, notre morale, nos grilles de lecture de la réalité sont sur ces points obsolètes.

Se pose la question de savoir comment engendrer de la compassion pour quelqu'un qui n'est pas encore né ? (raison)

### ⇒ **La révolution informatique**

Nous vivons désormais dans un monde médiatisé par l'informatique et nous ne savons pas encore les modifications anthropologiques que l'informatique est en train de faire naître.

Cf. le texte de Michel Serres « *Petite poucette* » disponible sur internet<sup>1</sup>.

Les questions anthropologiques sont diverses : l'accès au virtuel (quel monde est le plus vrai ?), à l'erreur (la touche « retour en arrière » sur l'ordinateur, l'arrêt du jeu que l'on perd), à la communication plus ouverte et plus facile mais qui n'engage pas. (On peut être n'importe qui sur internet), au fait de perdre (jeux vidéo).

Les nouvelles générations ne pensent pas en se servant de l'informatique comme nous mais pensent à travers l'informatique.

### ⇒ **L'urbanisation massive**

La moitié de l'humanité vit actuellement dans les villes. L'agriculture a perdu la place centrale qui était la sienne dans l'organisation de nos sociétés. La baisse du nombre d'agriculteurs n'est pas juste une considération professionnelle. Depuis le néolithique, l'agriculture, en Occident, modelait la vie, les conduites, les cultures et y compris le rapport à la religion.

En quittant un rapport quotidien et de compagnonnage avec la nature, nous rentrons dans une autre organisation du temps et de l'espace.

Le contact avec la terre a appris à l'humanité la patience, la non-maîtrise, la fragilité, l'anticipation.

Aujourd'hui nos enfants sont élevés hors-sol. (Cf. Guillebaud)

Les liens que l'on recrée sont des liens de loisirs, on vient en visiteur.

Quelles conséquences cet éloignement aura sur l'anthropologie future ?

### ⇒ **Le rapport au corps**

Il y a un changement radical du rapport au corps.

Avant le corps était souffrant, marqué par des problèmes de nutrition, de froid, de maladie.

---

<sup>1</sup> [http://www.academie-francaise.fr/immortels/discours\\_divers/serres\\_2011.html](http://www.academie-francaise.fr/immortels/discours_divers/serres_2011.html)

Aujourd'hui, nous n'habitons quasiment plus le même corps que celui de nos ancêtres.

Nous avons fait des progrès en matière d'alimentation, de nutrition, de chauffage, de médicament. Notre corps a grandi, et il a vieilli.

Or ce changement ne peut pas ne pas avoir de conséquences importantes. Le corps est un accès à la réalité. Donc si le corps change, c'est tout notre rapport à l'existence qui change. On a donc là un enjeu majeur des changements qui sont en train de bouleverser une partie de l'humanité, d'autant plus, que les changements ne vont pas s'arrêter là. (ex. maîtrise du génome,...)

Or, accéder à un nouveau corps va changer notre rapport au monde, aux autres, à Dieu.

## 1.2 - Bouleversements sociétaux

### ⇒ **Des désillusions**

Nous sommes désormais dans des sociétés :

- Post-Hiroshima : la science n'est plus bonne en soi.
- Post-Auschwitz: ni la culture, ni le savoir, ni la religion ne garantissent pas l'humanisation de l'homme.

### ⇒ **Un cadre moins rigide**

Avant, avec le poids de la tradition, de la religion, des coutumes, on héritait de sa famille ou de son milieu un cadre plus clair en matière de tradition.

Aujourd'hui nous sommes dans un monde de la pluralité :

- démultiplication des possibilités : des choix de vie, de métiers, des lieux d'habitation
- multiplication des propositions de sens: meilleures connaissances des autres religions.
- Pluralité des valeurs: la loi autorise divers types d'existence: ex. la loi vous autorise à être égoïste

Le côté positif est que nous sommes plus libres qu'avant. La contrepartie est que nous sommes plus seuls. Nous sommes dans une société de l'individu et non du collectif. Or, plus de liberté équivaut à plus de responsabilité.

### ⇒ **La crise des institutions**

Comme si le monde était allé beaucoup trop vite pour tout le monde, les institutions (politiques, religieuses, syndicales, culturelles...) peinent à être crédibles.

Nous sommes donc face à un paradoxe : nous n'avons jamais eu autant de pouvoir et aussi peu de projets.

## **Conclusion**

Nous ne savons pas encore quelle humanité nous sommes en train de créer.

Nous sommes tous ballottés dans un monde que nous ne comprenons pas toujours et nous devons participer à l'éducation de jeunes qui n'ont connu que ce monde. Ces bouleversements interrogent notre conception de la transmission et notre façon de parler du sens.

Mais il n'y aura pas de retour en arrière, l'avenir va naître de cette humanité.

## 2 – Faiblesse et force de l'évangile

Le deuxième grand type de fragilité est que les valeurs évangéliques sont – semblent être - en totale contradiction avec le fonctionnement du monde actuel et de ses valeurs : valorisation du plus fort, du plus beau, du plus riche, du plus rapide, du plus séduisant, du plus jeune,...

Or, ce qui surprend quand on lit les évangiles avec des adolescents, ce sont les nombreuses inversions que l'on rencontre dans l'enseignement de Jésus ou de la relecture faite par St Paul.

Jésus va très souvent contre ce qui est apparemment la logique et le bon sens.

- les premiers seront les derniers.
- lorsque je suis faible c'est alors que je suis fort.
- Qui veut sauver sa vie la perdra, qui veut donner sa vie à cause de moi la gagnera.
- Personne ne vit s'il ne meurt d'abord.
- Les petits connaissent mieux le Royaume de Dieu que les sages et les intelligents (Mt 11,25).
- Le plus grand c'est le serviteur. (Lc 22,26)
- Les béatitudes.
- Espérer contre toutes espérances.
- Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là, m'accueille moi-même »
- Les paraboles (apparemment faits d'excès, d'injustice,...)

Cet enseignement de l'inversion est soutenu, rejoint, mis en lumière par deux convictions centrales de la foi catholique :

- la foi en l'incarnation : Dieu devient homme.
- La foi en la résurrection : c'est en acceptant de mourir sur la croix que Jésus a révélé que le Dieu à l'origine de la vie était plus fort que la mort.

Y compris dans la tradition spirituelle, comme la joie parfaite chez St François d'Assise en témoigne :

*« Et saint François allant plus loin l'appela une seconde fois : « O frère Léon, quand même le frère Mineur ferait voir les aveugles, redresserait les contrefaits, chasserait les démons, rendrait l'ouïe aux sourds, la marche aux boiteux, la parole aux muets et, ce qui est un plus grand miracle, ressusciterait des morts de quatre jours, écris qu'en cela n'est point la joie parfaite. »*

*Marchant encore un peu, saint François s'écria d'une voix forte : « O frère Léon, si le frère Mineur savait toutes les langues et toutes les sciences et toutes les Écritures, en sorte qu'il saurait prophétiser et révéler non seulement les choses futures, mais même les secrets des consciences et des âmes, écris qu'en cela n'est point la joie parfaite. »*

*Allant un peu plus loin, saint François appela encore d'une voix forte : « O frère Léon, petite brebis de Dieu, quand même le frère parlerait la langue des Anges et saurait le cours des astres et les vertus des herbes, et que lui seraient révélés tous les trésors de la terre, et qu'il connaîtrait les vertus des oiseaux et des poissons, de tous les animaux et des hommes, des arbres et des pierres, des racines et des eaux, écris qu'en cela n'est point la joie parfaite. »*

*Et faisant encore un peu de chemin, saint François appela d'une voix forte : « O frère Léon, quand même le frère Mineur saurait si bien prêcher qu'il convertirait tous les fidèles à la foi du Christ, écris que là n'est point la joie parfaite.*

*Et comme de tels propos avaient bien duré pendant deux milles, frère Léon, fort étonné, l'interrogea et dit : « Père, je te prie, de la part de Dieu, de me dire où est la joie parfaite. » et saint François lui répondit : « Quand nous arriverons à Sainte-Marie-des-Anges, ainsi trempés par la pluie et glacés par le froid, souillés de boue et tourmentés par la faim, et que nous frapperons à la porte du couvent, et que le portier viendra en colère et dira : « Qui êtes-vous ? » et que nous lui répondrons : « Nous sommes deux de vos frères », et qu'il dira : « Vous ne dites pas vrai, vous êtes même deux ribauds qui allez trompant le monde et volant les aumônes des pauvres ; allez-vous en » ; et quand il ne nous ouvrira pas*

*et qu'il nous fera rester dehors dans la neige et la pluie, avec le froid et la faim, jusqu'à la nuit, alors si nous supportons avec patience, sans trouble et sans murmurer contre lui, tant d'injures et tant de cruauté et tant de rebuffades, et si nous pensons avec humilité et charité que ce portier nous connaît véritablement, et que Dieu le fait parler contre nous, ô frère Léon, écris que là est la joie parfaite. »*

Dans tous ces enseignements, dans ces croyances, il y a une vérité sur l'homme et sur la vie qui dépasse le monde et le savoir logique.

On peut souligner que cette étonnante logique chrétienne est quelque chose qui a surpris dès le début : « scandale pour les Juifs, folie pour les païens... ». La foi chrétienne n'a jamais été consensuelle.

Nous faisons donc face à une double faiblesse.

- Un monde et une anthropologie qui n'ont jamais varié autant depuis le néolithique.
- Une foi chrétienne qui semble de plus en plus en décalage avec la société.

### **3 - Où est notre force ?**

La force du christianisme dans le monde d'aujourd'hui, c'est justement son message anthropologique. C'est la profondeur, la vérité, la justesse de ce que le Christ, par son enseignement comme par sa vie, dit de l'homme.

Revenons sur ces inversions. Que disent tous ces textes ?

Je vais prendre une image. Le décalage entre l'Évangile et la société actuelle me fait penser à un problème de réglage de fréquence.

Si le curseur est sur la fréquence du sens littéral, qu'il y a une dimension masochiste dans le christianisme. Si on lit rapidement, il y a comme une valorisation, une recherche, de goût donné à la faiblesse, à la difficulté,...

Le contre-sens a été fait dans le christianisme lui-même (ex. le dolorisme, la mortification, « l'imitation de Jésus Christ ».)

Sur une autre fréquence, on comprend que les propos de Jésus et sa vie révèlent en fait un autre fonctionnement de la vie, une autre vérité.

Cet enseignement sur la vie nous dit que notre monde, au plus profond de lui-même et dans toutes ces dimensions, au cœur de ce qu'il est, fonctionne sur des lois de décentrement, de non-ego. Quelque chose est permis, donné, quelque chose passe (quelqu'un est présent) dans les relations humaines, et dans les relations avec le monde qui ne se produit pas quand on est dans une logique de domination, de puissance, d'acquisition, d'égoïsme, de maîtrise.

Il y a une quantité et une qualité de vie totalement différente sur cette fréquence.

La métaphore de la graine qui meurt pour revivre est une autre façon de parler de la même réalité.

On comprend par là que des expériences d'échec, de solitude, de doute, de manque et au final, d'impuissance donc de fragilité, peuvent être fondatrices pour notre humanité parce qu'elles nous invitent à changer de fréquence:

Ces expériences sont l'occasion de comprendre deux choses fondamentales :

- Nous sommes des êtres relationnels : nous ne sommes rien tout seul et la solitude nous réduit.
- Nous avons un besoin de transcendance. La transcendance, c'est le besoin de quelque chose de plus grand que nous, de quelque chose qui nous dépasse. Le

monde ne se réduit pas à la perception que j'en ai. La transcendance, c'est l'inverse de l'égoïsme. Cette transcendance, on peut la trouver dans l'art, dans la beauté, dans la générosité humaine, dans l'humanisme, dans la spiritualité.

Emmanuel Mounier : « *Nous n'existons définitivement que du moment où nous nous sommes constitué un carré intérieur de valeurs et de dévouements dont nous savons que la menace même de la mort ne prévaudra pas contre lui.* »

La transcendance est ce qui me sauve, qui donne du sens à ma vie.

C'est à ce niveau que l'Évangile est une force : le monde a besoin de la Parole sur l'homme dont l'Église est porteuse. Si la société est tant en contradiction avec le message évangélique c'est bien la preuve que ce message est indispensable, vital pour notre société.

S'il l'on est convaincu de cela, on est également convaincu que les modifications anthropologiques n'affectent pas cette vérité.

Dans l'anthropologie qui est en train de naître et que nous ne connaissons pas, ce cœur de la vie restera inchangé sous peine que l'on ne soit plus humain.

## Conclusion

« Une crise nous force à revenir aux questions elles-mêmes et requiert de nous des réponses, nouvelles ou anciennes, mais en tout cas des jugements directs. Une crise ne devient catastrophique que si nous y répondons par des idées toutes faites, c'est-à-dire par des préjugés. Non seulement une telle attitude rend la crise plus aiguë mais encore elle nous fait passer à côté de cette expérience de la réalité et de cette occasion de réfléchir qu'elle fournit. »

Dans un autre passage, Hannah Arendt explique que l'erreur habituelle en situation de crise est d'en venir à une logique de restauration de l'ancien. Dans la fragilité, la tentation est de revenir à un repli identitaire, à des fermetures ou à une crispation notamment sur la visibilité du message pour se rassurer sur qui on est.

Si on fait cela le paquet cadeau risque d'être vide et de contredire même ce savoir ténu et difficile à dire du don et du décentrement.

Or les jeunes et le monde nous attendent précisément là : serons-nous capables de dire la pertinence du Christ aujourd'hui ?

Notre défi est de revenir à l'essentiel du message chrétien parce que c'est ce message qui va chercher la personne au cœur de ce qu'elle est, qui lui rend sa liberté.

Le défi à venir est dans un travail de retraduction du contenu de la foi chrétienne et notamment de ce que cette foi dit d'essentiel à nos vies.

Les fragilités que nous traversons sont donc une chance formidable non pas de se crispier sur des questions de nombre, d'adhésions ou de visibilité mais de voir l'occasion de trouver un chemin inédit et vivifiant pour dire Dieu aujourd'hui à des jeunes qui de toute manière portent en eux une recherche de sens.

---

2 Hanna Arndt, *La crise de la culture* (1954), Paris : Folio Essais, 1989, 1996, p.225.

SGEC  
30 mars 2012

Adjoints diocésains de Pastorale

**Service du frère et célébration du salut**  
**L'eucharistie « source et sommet de toute la vie chrétienne » (LG 11)**

Le titre qu'on a donné à cet exposé est directement commandé par le cahier des charges que j'ai reçu de Pierre Robitaille et par sa situation à l'intérieur de vos deux journées d'études.

Dans le cadre de la démarche ecclésiale *Diaconia 2013 servons la fraternité*, Dominique Maerten vous a présenté *L'enseignement catholique comme diaconie*, et hier, Philippe de la Chapelle vous a montré *à quelles conditions les fragilités peuvent être sources de vie et d'émerveillement*.

La démarche *Diaconia* va se poursuivre jusqu'en 2013, comme son intitulé le précise.

Et voici que déjà s'annonce, en même temps, dès le 11 octobre 2012, le lancement de *l'année de la foi*, promulguée par Benoît XVI, à la date du 50<sup>e</sup> anniversaire de l'ouverture du II<sup>e</sup> Concile du Vatican et du 20<sup>e</sup> anniversaire de la publication du catéchisme de l'Eglise catholique.

Tous ces événements s'entrechoquent, mais sont évidemment susceptibles de s'harmoniser, d'être vécus dans une certaine cohérence.

Ce sont ces événements que Pierre Robitaille m'a demandé d'articuler dans mon intervention. Vaste programme !

Je vais essayer d'entrer dans cette démarche. Cet exposé comportera plusieurs points :

1. Revenir sur l'objectif de *Diaconia 2013*, qui est d'articuler, sur deux années, les trois actions : servir, annoncer, célébrer (en grec diakonia, martyria, leitourgia).

2. Relever, dans le *motu Proprio* de Benoît XVI, *Porta Fidei* qui promulgue l'année de la foi, quelques éléments auxquels j'ai été sensible : il présente la foi comme une porte qui ouvre sur un chemin qui dure toute la vie.

3. Noter l'importance des célébrations, des rites, dans toute existence humaine, et en particulier dans nos communautés éducatives.

4. Centrer ensuite notre réflexion sur la célébration chrétienne, en premier lieu celle de l'eucharistie, à partir de quelques textes de Vatican II, qu'il me semble important de revisiter.

5. Et terminer en liant diaconie et célébration, ce qui est le deuxième volet, encore à venir, de la démarche *Diaconia*.

En introduction, je voudrais rattacher cet exposé à celui de Philippe de la Chapelle qui vous a proposé de vous émerveiller devant les fragilités qui peuvent être sources de vie.

Je n'ai pas besoin de souligner à quel point cette attitude est profondément évangélique. Au fil de l'Evangile, on voit souvent Jésus s'émerveiller devant la foi des humbles, des petits, des enfants, de ceux qui ont été bousculés par la vie. Il les donne en exemple. Souvenons des multiples fois où il leur annonce : *ta foi t'a sauvé(e)*.

Cela nous conduit d'emblée au cœur de ce que je voudrais vous dire : Servir la fraternité, le service du frère, cela peut déjà nous situer en plein dans la célébration de ce que Notre Seigneur réalise en ceux qui sont fragiles, et aux côtés de qui nous travaillons à l'œuvre de Dieu.

Cf. St Jean : « *Que nous faut-il faire pour travailler aux œuvres de Dieu ?.. L'œuvre de Dieu c'est de croire en celui qu'il a envoyé.* » (Jean 6, 28-29)

Cf. St Paul : « *ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse.* » (2 Co 12,9)

En effet, s'émerveiller, c'est déjà, ou cela peut devenir facilement, rendre grâce. Cela peut s'épanouir en action de grâce, en eucharistie.

La démarche *Diaconia* nous invite à susciter la rédaction d'un livre des fragilités et d'un livre des merveilles.

Il est finalement souhaitable de passer de l'un à l'autre, de transcrire dans le livre des merveilles tout ce qu'on a écrit dans le livre des fragilités.

Ce n'est pas automatique. Il y faut toute une démarche de foi.

A ce sujet, on peut noter le fait que toute 'célébration' n'est pas forcément une liturgie et pas forcément une messe.

Dans l'Enseignement catholique, on peut célébrer la joie d'être ensemble, de se retrouver (à la rentrée), la joie de grandir, d'apprendre, de découvrir le monde... et cela peut être ouvert à tous les membres de la communauté éducative.

Les chrétiens peuvent y exprimer qu'au cœur de leur vie, ils célèbrent l'amour de Dieu, son Esprit présent, Jésus-Christ qui nous accompagne.

Célébrer les merveilles qui nous entourent, les merveilles que nous sommes nous-mêmes, cela fait partie de cette attitude générale de louange, que l'on retrouve déjà dans les psaumes : « *Je reconnais devant toi le prodige, l'être étonnant que je suis ; étonnantes sont tes œuvres, toute mon âme le sait.* » (Ps 138 (139), 14)

On peut noter aussi que la plupart des mariages et des sépultures qui se célèbrent dans notre pays ne sont pas des célébrations de « la communauté chrétienne rassemblée »... et que pourtant, il y a bien célébration.

Mais, bien sûr, c'est l'eucharistie qui est le cœur de la célébration chrétienne, même si elle se nourrit aussi des rites et symboles qui sont communs à beaucoup de « religions », sur lesquels elle « travaille » pour leur faire dire quelque chose d'original.

Nous allons y revenir.

### **1. L'objectif de *Diaconia* 2013, articuler, les trois actions : servir, annoncer, célébrer (en grec *diakonia*, *martyria*, *leitourgia*).**

La première encyclique de Benoît XVI, *Dieu est amour*, parue en 2005 exprime de la façon suivante les trois tâches de la mission de l'Eglise : « *La nature profonde de l'Eglise s'exprime dans une triple tâche : annonce de la Parole de Dieu (martyria), célébration des sacrements (leitourgia), service de la charité,(diaconia)* » et il ajoute aussitôt : « *ce sont trois tâches qui s'appellent l'une l'autre et qui ne peuvent être séparées l'une de l'autre.* » (*Deus Caritas est*, n° 25)

Dans la démarche *Diaconia*, il ne pouvait donc être question de focaliser l'attention des chrétiens sur le service du frère, comme si c'était seulement un aspect important de la tâche de l'Eglise, pris isolément, et surtout pas de considérer cette tâche comme une simple conséquence pratique des deux autres, mais de montrer que, quelle que soit la façon dont on

entre dans la mission de l'Église, on se trouve forcément engagé dans cette triple tâche, qui est à la fois de servir, d'annoncer, de célébrer.

C'est pourquoi, dans un premier temps, la première année, nous avons été invités à mettre en relief le lien entre servir et annoncer, et la seconde année, nous allons avoir à creuser le lien entre servir et célébrer.

Nous avons bien avancé, me semble-t-il sur le premier volet : servir, c'est déjà annoncer, c'est donner un témoignage concret (*martyria*) de l'amour de Dieu pour nos frères.

Et annoncer l'évangile (on peut aussi employer le mot *kerygma*) c'est déjà un service important que l'on rend à nos contemporains, en leur proposant de donner un sens à leur vie, c'est déjà un travail d'humanisation.

Il nous reste à comprendre que servir c'est déjà célébrer, et que célébrer c'est déjà annoncer et servir. Voilà ce à quoi nous devons être attentifs dans l'année qui vient. Je vais y revenir.

C'est d'ailleurs un des objectifs de l'année de la foi promulguée par Benoît XVI. Je note ce qu'il dit au § 9 de la lettre *Porta Fidei* :

« Nous désirons que cette *Année* suscite en chaque croyant l'aspiration à *confesser* la foi en plénitude et avec une conviction renouvelée, avec confiance et espérance. Ce sera aussi une **occasion propice pour intensifier la célébration de la foi dans la liturgie, et en particulier dans l'Eucharistie**, qui est « le sommet auquel tend l'action de l'Église, et en même temps la source d'où découle toute sa force » ([constitution sur la Liturgie n° 10](#)). En même temps, nous souhaitons que le *témoignage* de vie des croyants grandisse en crédibilité. Redécouvrir les contenus de **la foi professée, célébrée, vécue et priée**, et réfléchir sur l'acte lui-même par lequel on croit, est un engagement que chaque croyant doit faire sien, surtout en cette *Année*. »

Importance accordée, donc, à la célébration de la foi dans la liturgie et en particulier dans l'Eucharistie.

A cette occasion, je note que cette fois-ci, la tâche de l'Église est déclinée en quatre points et non plus trois. Le pape parle de la foi professée, célébrée, vécue *et priée*.

Nous connaissons bien les trois premiers : foi professée (annonce), célébrée, vécue (service) *et priée*. Ce quatrième point est un dédoublement de l'aspect célébration, qui comporte, bien entendu, la dimension prière.

Si ce point est ici mis en relief, c'est pour rejoindre le plan classique, en quatre parties, d'un certain nombre de catéchismes, et en particulier du catéchisme de l'Église catholique : la profession de foi, la célébration du mystère chrétien, la vie dans le Christ, la prière chrétienne. (ou, encore plus traditionnellement : le credo, les sacrements, les commandements de Dieu et le Notre Père.)

Je note en passant ces différences de vocabulaire, pour nous aider à nous reconnaître dans la visée qui est toujours la même, à travers des formulations différentes.

Certains, par exemple préfèrent dire « vivre, croire, célébrer », plutôt que *diaconia*, *martyria* (ou *kerygma*) et *leitourgia*. C'est la même chose !

Même chose aussi que les trois grandes fonctions que retient le Concile Vatican II pour dire cette même chose : fonction royale, prophétique, et sacerdotale (*munus regendi, docendi, sanctificandi*)

Derrière *Leitourgia*, on peut mettre célébration *et* prière.

De même que derrière la fonction « royale », on peut distinguer ce qui relève de la diaconie, et ce qui relève de la communion (*koinonia*)

Il est fort intéressant de repérer, dans les textes du Concile Vatican II, comment se déclinent pour tous les membres du peuple de Dieu, la mise en œuvre de ces trois fonctions. Car, bien entendu, c'est le peuple de Dieu qui est tout entier sacerdotal, prophétique et royal, même si les fonctions de sanctification, d'enseignement, de gouvernement se répartissent d'une façon différente entre les membres de l'Eglise. (Cf. Ap. Ac. 2) Je n'aurai pas le temps de développer ce point ici.

Rappelons-nous seulement – puisque c'est le sujet qui nous occupe aujourd'hui -

- que la fonction sacerdotale se traduit, pour tous les fidèles du Christ, par l'offrande de leur vie et par leur participation active à l'action liturgique (LG 10-11)

- et que la fonction **royale** est, pour tous, même pour ceux qui ont la charge de 'gouverner', une fonction de service, en particulier dans le but d'étendre le **règne** de Dieu, règne de vérité et de vie, de sainteté et de grâce, règne de justice, d'amour et de paix (Préface du Christ Roi, LG 36, GS 39)... dans la suite du Roi Serviteur...

On peut encore se référer à la lettre *Porta Fidei* pour souligner le lien, très important pour Benoît XVI, entre la foi et la charité, reliant ainsi d'une façon indissoluble l'annonce ou la profession de foi et le service du frère :

« La foi sans la charité ne porte pas de fruit et la charité sans la foi serait un sentiment à la merci constante du doute. **Foi et charité se réclament réciproquement**, si bien que l'une permet à l'autre de réaliser son chemin. En effet de nombreux chrétiens consacrent leur vie avec amour à celui qui est seul, marginal ou exclu comme à celui qui est le premier vers qui aller et le plus important à soutenir, parce que justement en lui se reflète le visage même du Christ. Grâce à la foi nous pouvons reconnaître en tous ceux qui demandent notre amour, le visage du Seigneur ressuscité. «Dans la mesure où vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait» (*Mt 25, 40*) : ces paroles du Seigneur sont un avertissement à ne pas oublier et une invitation permanente à redonner cet amour par lequel il prend soin de nous. C'est la foi qui permet de reconnaître le Christ et c'est son amour lui-même qui pousse à le secourir chaque fois qu'il se fait notre prochain sur le chemin de la vie. Soutenus par la foi, regardons avec espérance notre engagement dans le monde, en attente «d'un ciel nouveau et d'une terre nouvelle où résidera la justice » (*2 Pi 3, 13; cf. Ap 21, 1*) ». (n° 14)

## **2. La foi : une porte qui ouvre sur un chemin qui dure toute la vie. (*Porta Fidei*)**

Je cite le début du *motu proprio* dans lequel Benoît XVI promulgue l'année de la foi :

« «La porte de la foi» (cf. *Ac 14, 27*) qui introduit à la vie de communion avec Dieu et permet l'entrée dans son Église est toujours ouverte pour nous. Il est possible de **franchir ce seuil** quand la Parole de Dieu est annoncée et que le cœur se laisse modeler par la grâce qui transforme. Traverser cette porte implique de **s'engager sur ce chemin qui dure toute la vie**. Il commence par le baptême (cf. *Rm 6, 4*), par lequel nous pouvons appeler Dieu du nom de Père, et s'achève par le passage de la mort à la vie éternelle, fruit de la résurrection du Seigneur Jésus qui, par le don de l'Esprit Saint, a voulu associer à sa gloire elle-même tous ceux qui croient en lui (cf. *Jn 17, 22*). » (n° 1)

Je suis très sensible à cette façon de parler de la foi, de la démarche de foi, en même temps comme d'une porte d'entrée dans l'Eglise, dans la vie de communion avec Dieu, et en même temps comme un chemin qui n'est jamais terminé.

Ces deux expressions peuvent sembler au premier abord contradictoires, mais elles disent bien ce qu'est, me semble-t-il, le parcours, l'itinéraire de tout être humain qui rencontre l'Évangile. C'est un parcours « de la foi à la foi ».

Au début, une foi inchoative, un début de foi, une « foi humaine » comme dit Christoph Théobald, une confiance, qui fait déjà dire par Jésus, à ceux qui s'adressent à lui sans bien encore le connaître, pour lui demander une guérison : « ta foi t'a sauvé », et puis une foi qui progresse, qui a toute une histoire, jusqu'à déclarer, par exemple dans le cas de l'aveugle-né, en St Jean, qui rencontre pour la deuxième fois Jésus : « 'Je crois Seigneur', et il se prosterna devant lui. » (Jean 9, 38)

Cette référence à une foi qui progresse tout au long de la vie, elle apparaît à plusieurs reprises dans le *motu proprio* :

« Dans la mesure de sa libre disponibilité, les pensées et les sentiments, la mentalité et le comportement de l'homme sont lentement purifiés et transformés, **sur un chemin jamais complètement terminé en cette vie**. La « foi opérant par la charité » (Ga 5, 6) devient un nouveau critère d'intelligence et d'action qui change toute la vie de l'homme (cf. Rm 12, 2; Col 3, 9-10; Ep 4, 20-29; 2 Co 5, 17) ». (n° 6)

« Les croyants, atteste saint Augustin, « se fortifient en croyant » Le saint Évêque d'Hippone avait de bonnes raisons pour s'exprimer de cette façon. Comme nous le savons, sa vie fut une **recherche continue de la beauté de la foi** jusqu'à ce que son cœur trouve le repos en Dieu. Ses nombreux écrits, dans lesquels sont expliquées l'importance de croire et la vérité de la foi, demeurent jusqu'à nos jours comme un patrimoine de richesse inégalable et permettent encore à de nombreuses personnes en recherche de Dieu de trouver le juste parcours pour **accéder à la « porte de la foi »**. » (n° 7)

Il me semble qu'il y a là une piste intéressante pour mieux vivre les sacrements. Le baptême, en effet, est bien la « porte d'entrée » dans l'Église, et il suppose la foi, la foi de l'Église, la foi des parents, des parrains et marraines, la foi de celui qui demande le baptême s'il s'agit d'un baptême d'adulte.

Mais cette foi, cette attitude de confiance totale, de remise totale entre les mains de Dieu, symbolisée par le plongeon dans la mort et la résurrection du Christ, elle ne peut qu'être le premier pas *sur un chemin jamais complètement terminé en cette vie*.

Nos célébrations chrétiennes sont des moments clés, des moments importants, mais qui sont le signe, le symbole de ce que nous avons à vivre dans toute notre vie.

S'imaginer qu'un baptisé, qu'il soit adulte, ou à fortiori un enfant en âge scolaire, soit quelqu'un parfaitement conscient de ce à quoi il s'engage, ce serait ne pas se rendre compte que c'est, de toute façon, un être encore en chemin.

De même pour la communion. Avant chaque communion, ne disons-nous pas : « je ne suis pas digne de te recevoir ». Ce n'est pas une formule rituelle de politesse. C'est une réalité !

Mais à l'inverse, ne pas percevoir qu'un sacrement, une célébration, c'est un engagement à transformer sa vie, à la laisser se faire transformer par l'Esprit de Dieu, c'est lui faire perdre son sens

Nos célébrations chrétiennes sont des temps forts qui doivent s'inscrire dans une durée, qui provoquent à s'engager sur un chemin. Elles ne supposent pas que nous serions déjà parvenus au terme du chemin.

### **3. L'importance des célébrations, des rites, dans toute existence humaine.**

C'est peut-être le moment de faire un petit détour pour nous rappeler l'importance des célébrations, des rites, dans toute existence humaine, et en particulier dans nos communautés éducatives.

Toute société marque ses temps forts par des célébrations, et les familles inventent aussi, des rites pour rythmer la vie familiale, pour se retrouver.

Je n'insisterai pas sur ce point, il est connu. Mais il n'est sans doute pas inutile de se rappeler que c'est une constante dans nos histoires personnelles et dans l'histoire de nos sociétés, que cette présence des rites, des cérémonies, des célébrations.

En sociologie, on peut repérer beaucoup de fonctions sociales des rites. Je me contente de les énumérer.

Dans tous les groupes il y a des rites, et ça commence très tôt : des petits qui ne peuvent pas dormir si le papa ou la maman n'est pas venu faire la dernière bise. C'est un rite. De même, la façon dont se passe le repas, sa préparation, mettre la table, etc. est forcément un peu ritualisée. Sans parler des fêtes diverses. Dans notre tradition religieuse, nous avons aussi des rites. Dans chaque école, dans chaque groupe de catéchèse, il y a aussi forcément des rites.

#### ***\* Les rites nous rappellent que nous ne sommes pas seulement des cerveaux.***

Ce qui est en jeu dans les rites, c'est tout un fonctionnement psychologique, affectif, social.

Quand on demande "à quoi ça sert", il ne faut donc pas attendre seulement une explication rationnelle. S'il était possible d'expliquer une bonne fois à quoi ça sert, s'il n'était question que de choses à comprendre intellectuellement, on n'aurait pas besoin de recommencer indéfiniment les rites.

Un rite est une pratique sociale et non pas un discours intellectuel. La façon dont le rite "travaille" n'est pas uniquement dans l'ordre intellectuel (il joue sur la sensibilité, l'ambiance... entre autres) et ses effets aussi sont pratiques.

#### ***\* Les rites jouent un rôle important pour intégrer quelqu'un à un groupe, à la société.***

Le rite marque les rôles dans un groupe, et par conséquent permet de se situer, d'être reconnu. Il permet de donner une signification aux différences entre les gens, ou de les nier.

Par exemple, le costume crée différence ou unité : l'étole, l'aube, la robe de mariée...

Par exemple, la disposition des lieux est parlante. On ne se met pas n'importe où ni n'importe comment dans un rite. Il peut y avoir des dispositions différentes : estrade, tribune, chaire, chœur et nef, ou au contraire chaises en rond.

Par le rite, on est donc reconnu comme faisant partie d'un groupe précis, et à une place précise dans ce groupe : par exemple comme baptisé(e), comme prêtre, comme marié(e), comme père, comme mère, etc.

Il permet aussi au groupe de dire "nous" et par là de se situer dans un groupe plus large, dans la société, surtout lors d'un grand rassemblement.

#### ***\* Le rite a aussi une fonction de communication.***

Accomplir un rite, c'est une façon de dire les choses, de transmettre ce que l'on sait, ce que l'on croit.

Un groupe matérialise un certain nombre de ses évidences sous forme de rite. C'est l'idée qu'il se fait du monde qui transparait ainsi. Le rite est une forme de représentation, de mise en scène de la vision du monde partagée par les participants. C'est sensible dans l'organisation de l'espace dans une église et dans la décoration du lieu.

C'est un mode de communication symbolique, au sens où il est surtout un langage de reconnaissance entre les membres du groupe. Le groupe peut ainsi, grâce aux actions, et aussi aux mots employés, à la musique, faire l'unité dans sa diversité.

**\* Mais tous les rites ne produisent pas la même chose.**

Quand dans un village ou un quartier, aller à la messe c'est « faire comme tout le monde » au moins aux grandes fêtes, alors la liturgie ne représente pas un engagement particulier. C'est d'abord une façon de reconnaître qu'on fait partie de ce pays là.

Quand on se sent un petit groupe, une minorité peu reconnue, on modifie les rites, ou on en invente de nouveaux. On cherche un peu le retour au "petit groupe" chaleureux des origines. On valorisera alors le "coude à coude", l'investissement affectif des participants, sur qui on peut compter, qui s'engagent à venir. Le rite insistera moins sur les différences entre les rôles, mais sur la communion, l'identité, le partage. Cela peut avoir pour conséquences de laisser penser qu'on est un groupe un peu solitaire au milieu d'une masse de gens qui vont à leur perte.

Il peut y avoir aussi des rites clandestins ou ésotériques, qui signifient qu'on refuse les valeurs portées par la société globale.

Nous avons sans doute à développer, à inventer des rites dans les établissements scolaires, si nous voulons qu'ils soient vraiment des lieux de vie.

Les établissements catholiques regroupent des enfants et des parents qui ne partagent pas tous la foi chrétienne. Cela n'empêche pas de proposer des rites, des célébrations communes. Il n'y a pas que des rites chrétiens ! Comment y introduire une dimension religieuse, et, plus encore, une dimension chrétienne, dans le respect des convictions de chacun ? C'est un beau sujet que je me contente d'entrouvrir, même pas d'effleurer... Les situations, en effet, sont multiples.

#### **4. La liturgie chrétienne, en premier lieu celle de l'eucharistie, à partir de quelques textes de Vatican II.**

Quand nous parlons de célébration, non seulement religieuse, mais réellement chrétienne, nous faisons évidemment un important pas en avant.

Pour le Concile Vatican II, en effet, « *La liturgie est le sommet auquel tend l'action de l'Eglise et en même temps la source d'où découle toute sa vertu.* » (SC, 10) C'est ce que dit la Constitution sur la liturgie.

La Constitution sur l'Eglise est encore plus précise. Le cœur de la liturgie chrétienne, c'est l'eucharistie, aussi, c'est, selon ce document le *sacrifice eucharistique* qui est *source et sommet de toute la vie chrétienne.* (n° 11)

Source et sommet. Ce ne sont pas des synonymes. Ce sont même des images assez différentes l'une de l'autre. Cela désigne bien la situation centrale de la liturgie. Cela nous dit, en même temps que la liturgie n'a de sens que dans ce lien étroit qu'elle entretient avec toute la vie chrétienne.

Elle en est la *source*. On vient puiser dans la célébration ce qui va donner force, vertu, à toute la vie chrétienne (qui est, ne l'oublions pas, annonce, service et communion). Mais elle doit être aussi *sommet* : la liturgie doit accueillir tout ce qui fait la vie chrétienne, la faire monter jusqu'à Dieu, dans un mouvement d'offrande et d'action de grâce.

Le sacerdoce commun à tous les fidèles, dont parle *Lumen Gentium* dans son chapitre sur le Peuple de Dieu, consiste à « *offrir, par toutes les activités du chrétien, autant de sacrifices spirituels et proclamer les merveilles de celui qui des ténèbres les a appelés à son admirable lumière.* » (n° 10). La référence ici est la 1<sup>o</sup> lettre de St Pierre dans laquelle il dit : *vous aussi, comme des pierres vivantes, vous êtes édifiés en maison spirituelle pour constituer une sainte communauté sacerdotale, pour offrir des sacrifices spirituels agréables à Dieu par Jésus Christ* » (1 Pierre, 2,5)

Offrande de la vie, proclamation des merveilles de la vie.

Rendre grâce, rappelons-le, c'est beaucoup plus que dire merci. C'est rapporter à Dieu ce qui vient de lui, le reconnaître comme la source de qui tout vient : tout est don, tout est grâce. Eucharistie.

Nous nous offrons et nous rendons grâce **par Jésus-Christ**.

C'est là la caractéristique de l'eucharistie chrétienne.

Car y est rendue présente l'offrande que Jésus-Christ a fait de sa vie et nous nous y associons, comme nous y associons toute la vie que nous portons avec nous.

Dans un mouvement qui est celui du baptême, du plongeon dans la mort pour naître à la vie nouvelle.

Mouvement qui est celui de la Pâque, de la kénose du Christ, qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort et qui se relève de la mort pour entrer dans la gloire.

Or à ce mouvement de renaissance, **d'enfantement**, non seulement nous sommes associés, mais nous y associons le monde qui nous entoure.

Saint Paul le dit dans sa lettre aux Romains, ch. 8 : *la création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement.* (Ro 8, 22)

Et je trouve en GS 39 un très beau texte qui montre que la création passe par une mort et une résurrection semblable à celle du Christ. La création tout entière est prise dans le mouvement du Christ qui relève, qui ressuscite, qui instaure le règne de Dieu.

C'est ce que célèbre chacune de nos messes. Chaque messe est une « messe sur le monde ».

Je cite : GS 39. *Terre nouvelle et cieux nouveaux*

1. Nous ignorons le temps de l'achèvement de la terre et de l'humanité, nous ne connaissons pas le mode de transformation du cosmos. Elle passe, certes, la figure de ce monde déformée par le péché ; mais, nous l'avons appris, Dieu nous prépare une nouvelle terre où régnera la justice et dont la béatitude comblera et dépassera tous les désirs de paix qui montent au cœur de l'homme. Alors, la mort vaincue, les fils de Dieu ressusciteront dans le Christ, et ce qui fut semé dans la faiblesse et la corruption revêtira l'incorruptibilité. La charité et ses œuvres demeureront et toute cette création que Dieu a faite pour l'homme sera délivrée de l'esclavage de la vanité.

2. Certes, nous savons bien qu'il ne sert à rien à l'homme de gagner l'univers s'il vient à se perdre lui-même, mais l'attente de la nouvelle terre, loin d'affaiblir en nous le souci de cultiver cette terre, doit plutôt le réveiller : le corps de la nouvelle famille humaine y grandit, qui offre déjà quelque ébauche du siècle à venir. C'est pourquoi, s'il faut soigneusement distinguer le progrès terrestre de la croissance du règne du Christ, ce progrès a cependant beaucoup d'importance pour le Royaume de Dieu, dans la mesure où il peut contribuer à une meilleure organisation de la société humaine.

3. Car ces valeurs de dignité, de communion fraternelle et de liberté, tous ces fruits de notre nature et de notre industrie, que nous aurons propagés sur terre selon le commandement du Seigneur et dans son Esprit, nous les retrouverons plus tard, mais purifiés de toute souillure, illuminés, transfigurés, lorsque le Christ remettra à son Père « un Royaume éternel et universel : Royaume de vérité et de vie, Royaume de sainteté et de grâce, Royaume de justice, d'amour et de paix ». Mystérieusement, le Royaume est déjà présent sur cette terre ; il atteindra sa perfection quand le Seigneur reviendra.

Il s'agit vraiment là du lien indissoluble entre eucharistie et ce que peut être notre mission de diaconie dans le monde, nos efforts pour transformer le monde pour le présenter à Dieu, afin qu'il y instaure son règne. Et c'est le Christ qui purifie, qui illumine, qui transfigure... de même que le pain et le vin que nous apportons, modestes fruits de la terre, de la vigne et du travail des hommes... deviennent dans l'action liturgique de l'eucharistie... le Pain de la Vie et le Vin du Royaume éternel.

La mise en relation, l'analogie ici proposée est plus qu'une simple comparaison.

Benoît XVI le disait aussi avec d'autres mots, non moins impressionnants, dans son homélie aux JMJ de Cologne : le 21 août 2005, où il compare l'eucharistie à une *fission nucléaire* qui entraîne des transformations en chaîne.

« Comment Jésus peut-il donner son Corps et son Sang ? Faisant du pain son Corps et du vin son Sang, il anticipe sa mort, il l'accepte au plus profond de lui-même et il la transforme en un acte d'amour. Ce qui de l'extérieur est une violence brutale, devient de l'intérieur l'acte d'un amour qui se donne totalement. Telle est **la transformation substantielle qui s'est réalisée au Cénacle et qui visait à faire naître un processus de transformations, dont le terme ultime est la transformation du monde jusqu'à ce que Dieu soit tout en tous** (cf. *1 Co* 15, 28). Depuis toujours, tous les hommes, d'une manière ou d'une autre, attendent dans leur cœur un changement, une transformation du monde. Maintenant se réalise l'acte central de transformation qui est seul en mesure de renouveler vraiment le monde: **la violence se transforme en amour et donc la mort en vie**. Puisque cet acte change la mort en amour, la mort comme telle est déjà dépassée au plus profond d'elle-même, la résurrection est déjà présente en elle. La mort est, pour ainsi dire, intimement blessée, de telle sorte qu'elle ne peut avoir le dernier mot. Pour reprendre une image qui nous est familière, **il s'agit d'une fission nucléaire portée au plus intime de l'être – la victoire de l'amour sur la haine, la victoire de l'amour sur la mort. Seule l'explosion intime du bien qui vainc le mal peut alors engendrer la chaîne des transformations qui, peu à peu, changeront le monde**. Tous les autres changements demeurent superficiels et ne sauvent pas. C'est pourquoi nous parlons de rédemption : ce qui du plus profond était nécessaire se réalise, et nous pouvons entrer dans ce dynamisme. Jésus peut distribuer son Corps, parce qu'il se donne réellement lui-même.

Cette première transformation fondamentale de la violence en amour, de la mort en vie, entraîne à sa suite les autres transformations. Le pain et le vin deviennent son Corps et son Sang. Cependant, la transformation ne doit pas s'en arrêter là, c'est plutôt à ce point qu'elle doit commencer pleinement. Le Corps et le Sang du Christ nous sont donnés afin que, nous-mêmes, nous soyons transformés à notre tour. Nous-mêmes, nous devons devenir Corps du Christ, consanguins avec Lui. Tous mangent l'unique pain, mais cela signifie qu'entre nous nous devenons une seule chose. »

Il me semble que ces deux textes, celui de Gaudium et Spes et celui de Benoît XVI, sont ce qu'on peut dire de plus profond pour montrer que célébration de l'eucharistie et diaconie dans le monde sont inséparables.

Elles devraient l'être. Elles le sont profondément.

Comment peut-on en prendre conscience davantage ? Comment peut-on le vivre et le faire vivre ?

C'est ce que va nous inviter à faire le second volet de la démarche *Diaconia*

## 5. Diaconie et célébration, le deuxième volet de la démarche *Diaconia*.

Nous n'avons pas encore le résultat de la réflexion théologique de *Diakonia* sur ce point. Seulement quelques éléments peuvent être relevés, avant d'accueillir les 'notes théologiques' à venir.

Comment, concrètement, nos célébrations peuvent-elles rendre sensible ce qui se passe-là ? Le service du frère est inséparable de la célébration.

Nous avons déjà les vigoureuses interpellations de Saint Jean Chrysostome :

« Veux-tu honorer le corps du Christ ? Ne commence pas par le mépriser quand il est nu. Ne l'honore pas ici avec des étoffes de soie, pour le négliger dehors où il souffre du froid et de la nudité. Car celui qui a dit : *Ceci est mon corps*, est le même qui a dit : *Vous m'avez vu affamé et vous ne m'avez pas nourri*. Quelle utilité à ce que la table du Christ soit chargée de coupes d'or, quand il meurt de faim ? Rassasie d'abord l'affamé et orne ensuite sa table.

... toi tu honores l'autel qui reçoit le corps du Christ et tu méprises celui qui est le Corps du Christ. Cet autel-là, partout il t'est possible de le contempler, dans les rues et sur les places ; et à toute heure tu peux y célébrer ta liturgie. »

En somme, le Service peut déjà être une célébration... tout comme la célébration doit pouvoir être considérée comme un service, la source et le sommet de tous nos services. « *Car tu nous as choisis pour servir en ta présence.* »

S'appuyant sur la pratique ancienne, Isabelle Grellier, professeur à la Faculté de Théologie protestante de Strasbourg écrit : « Le culte est nécessaire pour nourrir la diaconie. (...) Réciproquement, la fraternité en actes et le souci de la justice sont la condition d'un culte vrai. (...) Car célébrer en vérité l'eucharistie, c'est reconnaître en l'autre le corps du Christ. (...) » (*Cahiers de l'Atelier* n° 530, « Diaconie et Parole », p. 27,28)

Enfin, dans la 3<sup>e</sup> note théologique qui accompagne la démarche *Diakonia*, on donne quelques suggestions pratiques.

« La relecture spirituelle de nos engagements fraternels et solidaires représente un enjeu pastoral important : en permettant à chacun de prendre conscience et de rendre grâce du don que Dieu lui fait à travers ces rencontres, elle constitue un authentique rendez-vous sacramentel avec le Christ.

Une meilleure articulation de la diaconie vis-à-vis de la liturgie et de la catéchèse s'inscrit dans cette perspective. En ce qui concerne la messe dominicale, l'offrande de nos engagements, le partage d'une prière universelle qui exprime vraiment nos préoccupations, la communion au sacrifice du Christ serviteur, l'envoi dans le monde ainsi que la présence du diacre à l'autel et sa proclamation de la parole sont autant d'opportunités pour valoriser la dimension spirituelle de la diaconie. »

Et plus loin :

« Retrouver une ambiance conviviale, ancrer la liturgie communautaire dans un partage d'humanité... garder le souci de ceux qui ne sont pas là.

Dynamiser les communautés à partir du partage de situations de précarité ; la présence et le témoignage de personnes ou de groupes qui en sont victimes réveille un sentiment de fraternité. »

Je resterai sur ces quelques suggestions, dans l'attente de la réflexion plus approfondie de *Diaconia*, qui ne tardera pas à nous parvenir.



## Journées d'étude des Adjointes Diocésains en Pastorale 30 mars 2012 La diaconie de l'Enseignement catholique Dominique Maerten

### Introduction

La démarche initiée par les évêques de France sous le nom de « *Diaconia 2013* » a contribué à remettre à l'honneur le terme « diaconia » repris à la *Lettre aux catholiques de France*, écrite par nos évêques en 1996, où il faut voir l'origine du vaste mouvement de renouvellement de la pastorale de l'Eglise de France. Mouvement qui a déjà donné lieu au « chantier » de la catéchèse culminant dans le rassemblement « *Ecclesia 2007* ». Le même modèle se retrouve ici : de la même manière que, là-bas, l'objectif était de rendre à tous les baptisés la mission catéchétique d'annoncer l'évangile, il s'agit ici de rendre à chaque baptisé la mission diaconale de servir son frère et l'humanité. D'un côté comme de l'autre, il s'agit de sortir d'une logique de spécialistes, en quelque sorte de « sous-traitants », pour redonner au baptême sa pleine dimension messianique, « christique », de prêtre, prophète et roi et ce, dans la dynamique du Concile Vatican II.

Tous les baptisés, cela veut dire chaque personne à titre individuel, mais aussi chaque communauté, mouvement ou service de l'Eglise, tel que, par exemple, l'Enseignement catholique. Concernant ce dernier, on rappellera que le 19 janvier 2006, lors d'un rassemblement national des diacres travaillant dans l'Enseignement catholique, au SGENC, était apparu avec clarté que, s'il y avait une pertinence à justifier un ministère diaconal dans l'Enseignement catholique, c'était surtout l'institution elle-même Enseignement catholique qui était diaconale, qui était une diaconie. C'est cette affirmation qu'il s'agira ici de justifier : en quoi les établissements catholiques d'enseignement sont-ils une « diaconie ». Et pour cela, commencer par rappeler ce qu'il faut entendre par diaconie.

### 1. Qu'est-ce qu'une diaconie ?

On peut définir ce terme de trois manières, en employant un triple chemin :

#### a. Le chemin du baptême

Qu'on pourrait également appeler le chemin de la **sacramentalité**.

On peut définir le mot diaconie, transcription du grec *diaconia* qui signifie « service », comme le prolongement ou, mieux, le « sacrement » de l'action créatrice de Dieu :

On rappellera que le rapport de Dieu au monde s'exerce dans 3 directions :

- il le crée, lui donne l'existence
- il s'y révèle, lui déclare son amour
- il l'attire à lui, fait alliance

À son tour, le Christ, « sacrement » du Père, incarne cette triple présence :

- par ses miracles, en guérissant, relevant, rendant la vie, il prolonge l'action créatrice de Dieu.
- par sa parole, sa prédication, en enseignant, annonçant le Royaume, il poursuit et accomplit la révélation ; il est lui-même la Parole, le Verbe.
- par sa prière, en rendant grâce, en offrant et s'offrant lui-même à son Père, il accomplit le « retour à Dieu », l'Alliance ou les noces eschatologiques.

L'Eglise, sacrement du Christ, « incarnation continuée », prolonge cette triple présence :

- par son action dans le monde en faveur des hommes, des pauvres surtout : *diaconia*
- par son enseignement, la catéchèse, le témoignage de la foi : *marturia*
- par la célébration des sacrements, la prière et la liturgie : *leitourgia*

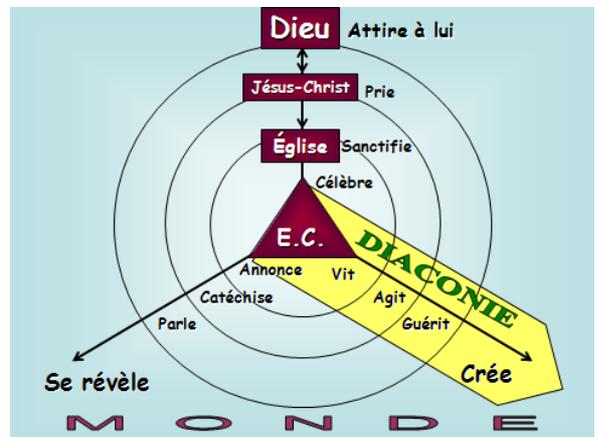
On aura compris que c'est là le sens de l'onction du Saint Chrême au baptême qui configure chaque baptisé au Christ, prêtre, prophète et roi.

L'Établissement catholique d'Enseignement, en tant que communauté d'Église, va vivre cette triple mission :

- par l'éducation et l'action au service des hommes, qui active la vertu de charité ;
- par l'annonce explicite de l'évangile, qui nourrit la vertu de la foi ;
- par la célébration et la prière des chrétiens, qui entretient la vertu d'espérance.

La diaconie désigne la première direction de ce rapport, le *service* rendu aux hommes, au nom du Christ, dans la ligne de la création divine.

Ce qui peut apparaître dans le schéma ci-contre :



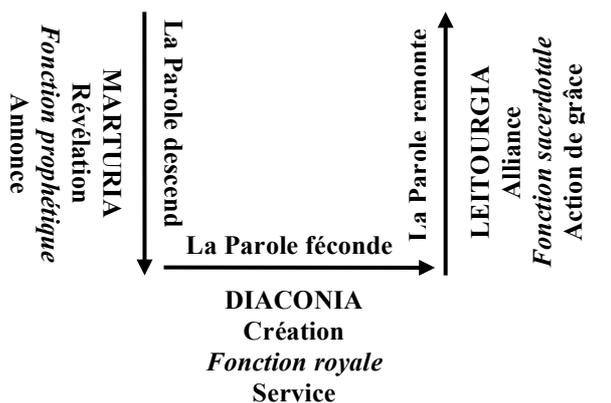
### b. Le chemin de la Parole

On peut également faire apparaître la diaconie parmi les 3 fonctions selon un autre schéma qui suit cette fois le mouvement de la Parole de Dieu au livre d'Isaïe (55, 10-11) :

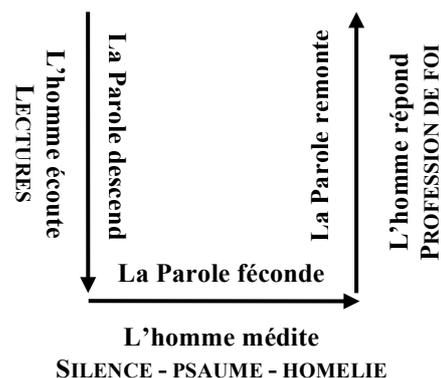
*La pluie et la neige qui descendent des cieux n'y retournent pas sans avoir abreuvé la terre, sans l'avoir fécondée et l'avoir fait germer, pour donner la semence au semeur et le pain à celui qui mange ; ainsi ma Parole qui sort de ma bouche ne me reviendra pas sans résultat, sans avoir fait ce que je veux, sans avoir accompli sa mission.*

La diaconie désignera donc le long et patient travail de fécondation de la terre, de transformation du monde sous l'action de la Parole.

Cette présentation a l'avantage de faire procéder toute action dans le monde de la Parole de Dieu, en suivant ainsi le schéma donné dans Dei Verbum.



Les trois fonctions baptismales



La liturgie de la Parole

On remarquera que ce chemin suit également celui de la liturgie et plus précisément de la liturgie de la Parole : à la Parole qui descend de Dieu correspondent les lectures ; à la Parole qui féconde et irrigue la terre des hommes correspondent le silence de l'écoute, la réponse du Psaume et la ruminantion de l'homélie ; et à la parole qui remonte à Dieu, la profession de foi, la prière universelle précédant l'eucharistie ou action de grâce.

### c. Le chemin du diaconat

Même si la diaconie de l'Eglise n'est pas le monopole du diaconat et si celui-ci n'épuise pas celle-là, tant s'en faut, on peut voir dans la notion de diaconie une allusion à la fonction des diacres dont la tradition fonde l'institution sur 2 textes du Nouveau Testament :

- l'élection des « Sept » au chapitre 6 des Actes des Apôtres
- le lavement des pieds par Jésus, le soir du Jeudi saint, selon saint Jean au chapitre 13.

Election des « 7 » : chiffre symbolique de l'achèvement de la création, comme 12 est le chiffre symbolique du peuple d'Israël restauré dans sa complétude au terme de l'histoire.

12 est ainsi le chiffre de l'Eglise et 7 celui de l'humanité.

On se souvient que les évangiles de Marc et de Matthieu présentent 2 récits de multiplication des pains<sup>1</sup>, au terme desquels il reste respectivement 12 et 7 corbeilles. Signe que si l'eucharistie fait l'Eglise, elle est aussi appelée à nourrir l'humanité.

En situation d'affrontement à la diversité culturelle et à l'universel, les « Sept » sont le signe de l'ouverture de l'Eglise à l'universel et à toute culture, à l'ensemble de la création.

La diaconie est donc cette ouverture de la mission à tous, au-delà des frontières du groupe religieux de référence. Un ministère du seuil.

Les Sept sont dits « diacres » c'est-à-dire serviteurs. Pour indiquer la direction de la mission : non pas recruter, faire entrer dans l'Eglise par un immense mouvement centripète, mais au contraire servir, dans une dynamique centrifuge, pour signifier que l'Eglise n'existe pas pour elle-même, mais pour le monde. « *L'Eglise existe pour évangéliser* » **Paul VI *Evangelii nuntiandi***, 14. Et qu'évangéliser, c'est servir ; comme le dit la même encyclique au n° 18 : « *Evangéliser, pour l'Eglise, c'est porter la Bonne Nouvelle dans tous les milieux de l'humanité et, par son impact, transformer du dedans, rendre neuve l'humanité elle-même : " Voici que je fais l'univers nouveau ! " (Ap 21,5). Mais il n'y a pas d'humanité nouvelle s'il n'y a pas d'abord d'hommes nouveaux, de la nouveauté du baptême et de la vie selon l'Evangile. Le but de l'évangélisation est donc bien ce changement intérieur et, s'il fallait le traduire d'un mot, le plus juste serait de dire que l'Eglise évangélise lorsque, par la seule puissance divine du Message qu'elle proclame, elle cherche à convertir en même temps la conscience personnelle et collective des hommes, l'activité dans laquelle ils s'engagent, la vie et le milieu concrets qui sont les leurs.* »

On sait que dans l'évangile de Jean qui rapporte le signe du service, le lavement des pieds, au chapitre 13, ce geste est assorti du même ordre de réitération que celui de l'institution eucharistique : « *Faites ceci en mémoire de moi* » et « *C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous.* »

Autre parallélisme entre les « Douze » et les « Sept ».

## 2. La diaconie de l'Enseignement catholique ou en quoi l'Enseignement catholique EST une diaconie

### a. Le principe

L'Eglise a toujours estimé que l'enseignement et l'œuvre éducative menée par l'acte d'enseigner, de transmettre une culture, de construire un savoir, constituaient un service de l'homme, contribuaient à faire croître en humanité, ce que nous situons dans l'axe de l'action créatrice de Dieu. En d'autres termes, on peut dire que cette action éducatrice relève de ce qu'il est convenu d'appeler la Doctrine ou pensée sociale de l'Eglise – qui est tout sauf une doctrine spéculative, mais avant tout un engagement actif, une mise en acte historique de la diaconie.

C'est dans ce sens que Jean-Paul II résume le projet de l'Enseignement catholique : « *La personne de chacun, dans ses besoins matériels et spirituels, est au centre de l'enseignement de Jésus : c'est pour cela que la promotion de la personne humaine est le but de l'école catholique*<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> Mt 14, 13-21 & 15,32-38 ; Mc 6, 30-44 & 8, 1-10

Pour le dire dans les termes de Benoît XVI, on dira que le service de la vérité (l'enseignement) est l'une des formes de la charité (le service).

Faut-il rappeler que l'Enseignement catholique n'est pas catholique par son recrutement, mais par son projet ; ou encore, selon l'expression consacrée, qu'il est ouvert à tous par choix pastoral et par obligation légale. Il ne s'agit donc pas d'un lieu d'éducation, voire de « conservation » à usage interne à l'Eglise, mais bien d'un service que l'Eglise rend à l'ensemble de la société. En ce sens le statut français d'établissement associé à l'Etat par contrat le rappelle, le rend possible et, d'une certaine manière, le garantit.

L'enseignement catholique ne l'est pas non plus de par la nature religieuse des activités périscolaires qu'il peut être amené à organiser (catéchèse, préparation des sacrements, célébrations...). Sur ce point, on relira le Statut de l'Enseignement catholique où les évêques, dans le préambule, rappellent que « *L'école catholique est donc elle-même un lieu d'évangélisation, d'authentique apostolat, d'action pastorale, non par le moyen d'activités complémentaires, parallèles ou parascolaires, mais par la nature même de son action directement orientée à l'éducation de la personnalité chrétienne.* »<sup>3</sup>

#### **b. Dans les textes du Magistère**

Cette conception de l'Enseignement catholique comme un service de l'homme apparaît dans tous les textes du Magistère où l'Eglise s'exprime sur son école catholique. Quelques exemples :

- **La déclaration « Gravissimum educationis » du Concile Vatican II (1965)**

Promouvoir la promotion complète de la personne... et le bien de la société (3. 8)

Une attention particulière aux établissements technologiques et professionnels et d'une manière particulière aux plus démunis, là où le service de la société est le plus urgent (9)

- **Le document « L'école catholique » de la Congrégation pour l'éducation catholique (1977)**

Reprise du texte du Concile cité précédemment sur l'ouverture aux plus démunis, complété par ces accusations on ne peut plus claires : « *une école catholique qui se vouerait exclusivement ou par préférence aux membres des classes sociales aisées contribuerait à les confirmer dans une position avantageuse par rapport à d'autres et favoriserait un ordre social injuste.* » (58) De même : « *aujourd'hui comme dans le passé, il est des institutions arborant l'enseigne de l'Ecole Catholique qui ne semblent pas répondre pleinement au projet éducatif qui devrait les caractériser et ne rendent pas à l'Eglise et à la société le service qu'elles devraient.* » (65)

- **La lettre des évêques aux catholiques de France « Proposer la foi dans la société actuelle » (1996)**

L'école compte parmi les moyens dont l'Eglise dispose pour mettre en œuvre son engagement au service des plus pauvres. (III, 2. *Servir la vie des hommes*)

- **Le document « L'école catholique au seuil du troisième millénaire » de la Congrégation pour l'éducation catholique (1997)**

---

<sup>2</sup> Jean-Paul II Discours au premier congrès de l'Ecole Catholique en Italie, 24 novembre 1991

<sup>3</sup> Statut de l'Enseignement catholique, préambule, 6

On y parle de « *charité éducative* » (4)., de « *service social* » (5) ; on y fait mention du service rendu au développement des peuples (9) et surtout, inspiré par la volonté de servir les plus petits, de l'histoire des fondateurs « *comme une réponse aux nécessités des catégories moins favorisées du point de vue social et économique.* » (15.)

• **Le « Compendium de la Doctrine sociale de l'Eglise » du Conseil pontifical "justice et paix" (2004)**

On retiendra la phrase : « *L'engagement en faveur de l'éducation et de la formation de la personne a toujours été la première préoccupation de l'action sociale des chrétiens.* » (557)

• **Le Statut de l'Enseignement catholique (1992/1996/1999)**

Redit la mission de service de la société dans le respect de la liberté de conscience. « *L'enseignement catholique sait bien que sa mission consiste à servir l'homme.* » (Préambule 2. *Le service de la Nation*)

Pour conclure ce tour d'horizon des textes, on fera remarquer l'étonnante convergence de deux événements contemporains l'un de l'autre, aussi décisifs l'un que l'autre pour l'histoire de l'Enseignement catholique : la loi Debré de 1959 qui crée le statut original d'Etablissement associé à l'Etat par contrat et le concile Vatican II (1962-1965)

<b>Loi Debré 31/12/59</b>	<b>Vatican II 1962-1965</b>	<b>Conséquence pour l'Enseignement catholique</b>
Obligation de l'accueil de tous les élèves « <i>sans distinction d'origine, d'opinions ou de croyances.</i> »	Ouverture de l'Eglise au dialogue avec le monde <u>Gaudium et Spes</u>	L'enseignement catholique cesse d'être confessionnel pour être ouvert à tous « par choix pastoral ».
Obligation du « <i>respect total de la liberté de conscience.</i> »	Reconnaissance de la liberté religieuse <u>Dignitatis Humanae</u>	Être chrétien n'est plus une condition pour entrer dans l'EC. Les motivations des familles vont évoluer et seront de moins en moins religieuses.
Reconnaissance du « <i>caractère propre</i> » de l'établissement catholique	Christocentrisme de la foi <u>Lumen Gentium</u>	Rédaction de projets éducatifs explicitement référés à l'Evangile. Mission de « Proposer la foi » ( <u>Lettre aux Catholiques de France</u> des évêques en 1996 Première annonce

**c. L'analogie avec les miracles de Jésus**

On a dit que c'était par ses miracles que Jésus prolongeait, actualisait en son incarnation l'action créatrice de Dieu. L'action éducative qui est conduite dans nos établissements n'est pas sans analogie avec cette action thaumaturgique de Jésus. Ainsi :

- Apprendre à un élève à parler, s'exprimer, construire une argumentation,  
↳ C'est comme rendre la parole à un muet
- Conduire un élève à connaître la vérité,  
↳ C'est comme rendre la vue à un aveugle
- « Récupérer » un élève en difficulté,  
↳ C'est comme relever un paralytique

- Redonner une chance à un élève coupable,  
↳ C'est comme pardonner les péchés
- Accueillir par un regard bienveillant un élève mis au ban  
↳ C'est comme purifier un lépreux

D'un côté comme de l'autre on sera attentif à ce fait que jamais Jésus n'a guéri un malade pour en faire un disciple et jamais il n'a appelé à le suivre quelqu'un qu'il avait guéri. Au contraire il les envoie, soit pour témoigner, soit tout simplement avec la consigne de se taire. C'est dire le caractère désintéressé du service de l'humanité. C'est dire combien les écoles catholiques n'ont pas vocation à recruter, convertir, mais à servir et donner. Ce qui ne les empêche pas, bien au contraire, d'être des lieux d'appel à la vocation. Si l'on accepte que la vocation chrétienne, qu'elle soit baptismale ou ministérielle, est toujours un appel à servir les hommes.

#### **d. Quelques témoins**

Les fondateurs de congrégations ou d'ordres enseignants – et dont beaucoup existent encore aujourd'hui et inspirent encore des réseaux importants d'établissements – étaient tous animés par la même volonté de résoudre l'écart entre l'Évangile et la condition des oubliés, des rejetés, des pauvres et handicapés, des laissés pour compte, des blessés de la vie. Ils ont inventé pour chaque époque de nouveaux modes de présence de l'Église aux hommes et à leurs besoins et se sont ainsi inscrits dans ce qu'on appellera un jour « la Doctrine sociale de l'Église ».

En d'autres termes, l'enseignement catholique a été inventé pour les pauvres (même si aujourd'hui il faut avouer que, dans quelques cas hélas, ce sont les riches qui l'ont pris !)

Quelques exemples :

- **Angèle Mérici** (1474-1540) et les Ursulines  
⇒ L'éducation des filles
- **Louise de Marillac** (1591-1660) et les Filles de la charité  
⇒ Pour les enfants trouvés recueillis par Saint Vincent de Paul
- **Nicolas Barré** (1621-1686) et les Sœurs de l'Enfant Jésus  
⇒ Des « écoles charitables » pour les enfants et les jeunes des milieux défavorisés
- **Jean-Baptiste de la Salle** (1651-1719) et les Frères des Écoles Chrétiennes  
⇒ Les enfants des milieux populaires
- **Louis-Marie Grignon de Montfort** (1673-1716) **Louise Trichet** (1684-1759) et les sœurs de la Sagesse  
⇒ Les « écoles charitables », pour les handicapés sensoriels
- **Jeanne-Claude Jacoulet** (1772-1836) et la Sainte Famille  
⇒ Formation humaine et chrétienne des filles des campagnes et des quartiers pauvres des villes
- **Anne-Marie Javouhey** (1779-1851) et la Congrégation Saint-Joseph de Cluny  
⇒ Les esclaves affranchis des colonies
- **Jean-Marie de La Mennais** (1780-1860) et les Frères de Ploërmel  
⇒ Les enfants pauvres ou isolés dans les campagnes
- **Victoire de Bengy** (1781-1858) et les Fidèles Compagnes de Jésus  
⇒ Des cours du soir pour les ouvrières des usines
- **Marcellin Champagnat** (1789-1840) et les Petits Frères de Marie  
⇒ Les enfants pauvres des campagnes
- **Jean-Baptiste Debrabant** (1801-1880) et les Sœurs de la Sainte Union

- ⇒ L'éducation des filles des quartiers pauvres de Douai
- **Théodore Ratisbonne** (1802-1884) et les sœurs de Notre-Dame de Sion
  - ⇒ Pour travailler au rapprochement judéo-chrétien et lutter contre l'antisémitisme
- **Jean Gailhac** (1802-1890) et les Sœurs du Sacré Cœur de Marie
  - ⇒ Pour les filles « à la rue » ou orphelines de Béziers, puis d'ailleurs
- **Don Bosco** (1815-1888) et les Salésiens
  - ⇒ Donner une éducation aux jeunes apprentis
- le **Père Pierre Faure** (1904-1988) et la pédagogie personnalisée et communautaire
  - ⇒ pour les élèves en difficulté
- Etc.

Un exemple, dans le diocèse de Cambrai, à Somain, ville du bassin minier où, en 1949, trois chrétiens issus de la JOC et nourris de la pensée sociale de l'Eglise (Albert Malaquin, Gilbert Lanoy et Micheline Gits), fondent une école technique pour les filles des ouvriers de la mine, et qui deviendra le lycée Hélène Boucher, un lycée professionnel « de la deuxième chance », dont Mgr Jacques Delaporte, ancien archevêque de Cambrai disait à la sortie d'une visite pastorale : « Si l'on devait ne garder qu'un seul lycée dans le diocèse, ce devrait être celui-là ! »

A côté des fondateurs et dans le quotidien, on peut dire aussi qu'une véritable diaconie est à l'œuvre ne serait-ce que dans les UPI, CLIS, et autres unités de l'enseignement spécialisé où l'Eglise met en œuvre son « *option préférentielle pour les pauvres*<sup>4</sup> »

### 3. En quoi l'Enseignement catholique EDUQUE à la diaconie

A côté de cette dimension qui fait de l'Enseignement catholique une diaconie en tant que telle, c'est-à-dire l'un des services que l'Eglise rend aux hommes, celui-ci assure également une éducation au service, dans le sens d'une sensibilisation et d'une initiation des jeunes à cette dimension essentielle de la foi, et même de la simple humanité.

Cette éducation peut se faire dans le quotidien de la vie scolaire, par le discours et l'exemple, mais aussi par la mise en place d'actions spécifiques, qu'on appellera souvent « caritatives », le plus souvent dans le cadre et avec le soutien d'un mouvement ou d'un service : CCFD, Secours Catholique, Conférence de Saint Vincent de Paul, Coopération Missionnaire, Pax Christi, etc.

Cette éducation à la diaconie passe également par l'**animation institutionnelle**, en lien avec l'Eglise de France et l'Eglise universelle :

#### a. Diaconie et *Diaconia* 2013

C'est donc tout à fait naturellement et légitimement que l'Enseignement catholique participe activement à la démarche *Diaconia* 2013.

C'est le sens de l'impulsion que donne aux établissements qui le veulent bien la Mission d'Animation Pastorale du Secrétariat Général de l'Enseignement catholique, les invitant à s'inscrire dans les propositions du Comité de Pilotage de *Diaconia* 2013.

Pour initier cette inscription, les responsables institutionnels, puis les établissements, ont été invités à renseigner une enquête visant à relever d'une part les **fragilités** constatées, aux niveaux

- Des enfants et des jeunes des établissements et de leur famille
- Des personnels et enseignants des établissements
- De l'environnement des établissements

Et d'autre part les « **merveilles** » ou actions entreprises pour y répondre :

---

<sup>4</sup> Jean-Paul II, Encyclique *Sollicitudo rei socialis*, 42

- Actions des éducateurs auprès des enfants et des jeunes de l'établissement
- Actions des enfants et des jeunes auprès d'autres enfants et jeunes de l'établissement
- Actions menées par des enfants et des jeunes dans le domaine de la solidarité et de l'humanitaire
- Actions menées par des adultes auprès d'autres adultes de la communauté éducative.

Le résultat de cette enquête « *nous permet de saisir combien la mission de l'Enseignement catholique est pleinement diaconale* » (Pierre Robitaille, coordinateur de la Mission d'Animation Pastorale.)

### **b. Diaconie, Assises et Exploration éducative**

Loin de se superposer ou de se juxtaposer, ces différents thèmes de l'animation institutionnelle n'en font qu'un et reviennent à exposer le projet éducatif de l'Enseignement catholique revêtu d'habits différents.

Toute la démarche des Assises, prolongée par la métaphore de l'exploration éducative, a consisté à mobiliser tous les acteurs pour un meilleur service des jeunes et de la société ; meilleur, c'est-à-dire toujours plus conforme à l'exigence évangélique de la fraternité.

Au fil des archipels, on retrouve différentes dimensions de la diaconie<sup>5</sup> :

- **L'archipel de la lutte contre les inégalités**
  - Faire preuve d'audace pour rejoindre toutes les formes de pauvreté
  - Vivre une solidarité proche et lointaine
  - Accueillir & donner une place à chacun, jeunes et adultes
  - Inventer des voies adaptées à chacun pour apprendre
- **L'archipel du questionnement de la Vie**
  - Comprendre et s'engager à agir sur le monde
  - Écouter les bouleversements du monde
  - Donner les moyens à chacun de construire sa parole
  - Ouvrir à la vie intérieure et à la spiritualité
- **L'archipel du vivre ensemble**
  - Faire de la classe un lieu de vie et de solidarité
  - Vivre l'établissement comme une communauté éducative
  - Ouvrir l'établissement à un ensemble plus large
  - Permettre à chaque adulte d'assumer son rôle d'éducateur

## **CONCLUSION**

Pour en faire une diaconie, faut-il des diacres dans l'Enseignement catholique ?

Il n'en faut pas, si l'on veut dire par là qu'ils seraient habilités par leur ordination et leur mission à mener des actions, mettre en place des structures, tenir des discours qu'eux seuls seraient à même de conduire et sans lesquels l'Enseignement catholique ne pourrait pas être ce qu'il est.

En d'autres termes, il n'en faut pas pour exercer dans les Etablissements toutes les fonctions de service.

---

<sup>5</sup> Cf. L'intervention de M. Claude Berruer aux ADP le 11 octobre 2011 « Participation des établissements catholiques d'enseignement à Diaconia 2013 »

Mais il en faut, si l'on en fait des signes de ce que chaque baptisé est appelé à être. De même que quelques-uns sont ordonnés prêtres pour que tous puissent exercer à la suite du Christ le sacerdoce commun des baptisés, quelques-uns sont ordonnés diacres pour faire en sorte que tous puissent être réellement serviteurs des autres et particulièrement des plus petits.

Il en faut pour rappeler que l'Enseignement n'est catholique que s'il est diaconal.